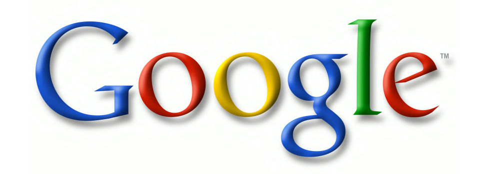
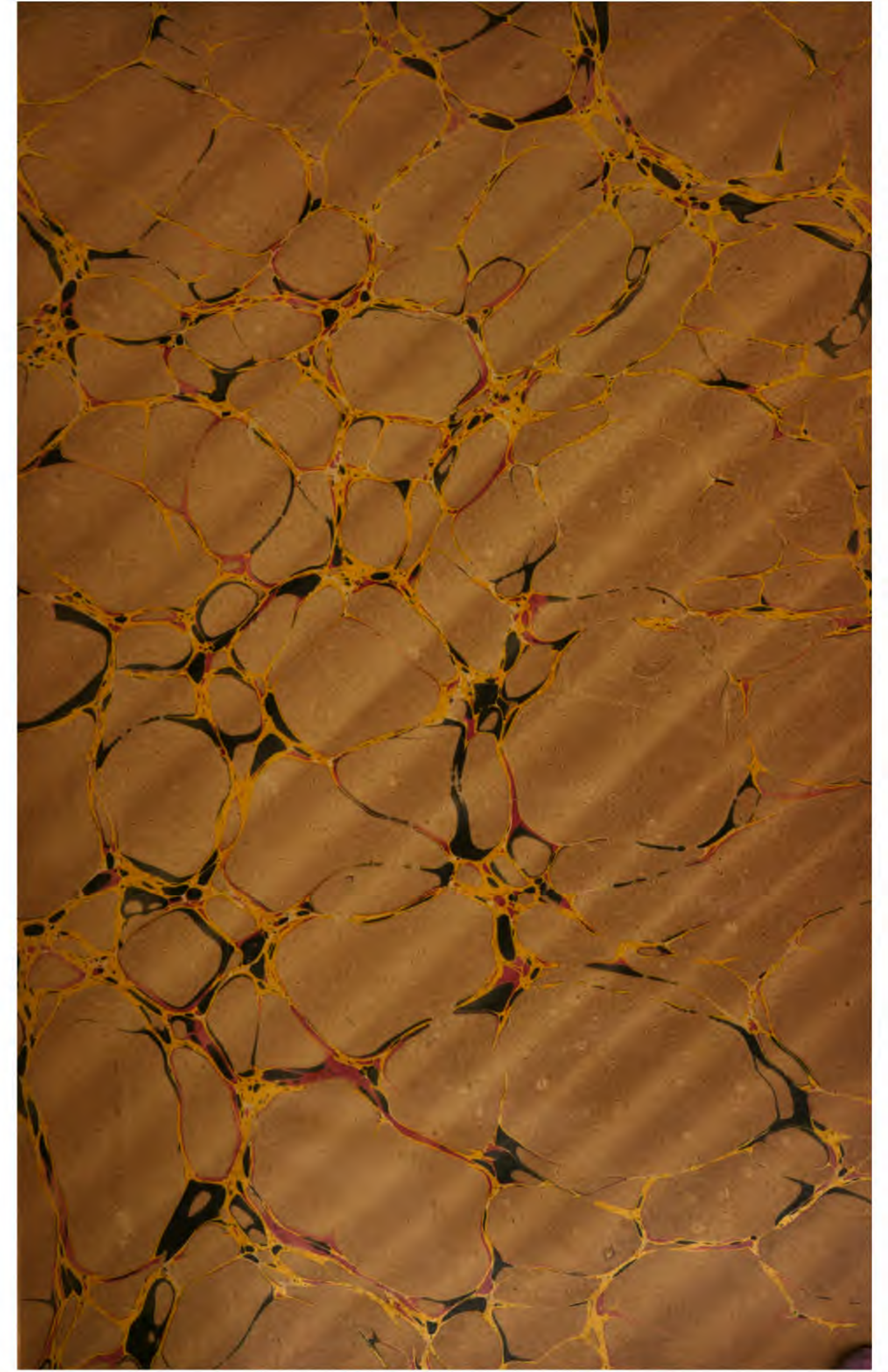



B 486071


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LA VILLE

ET

L'ACROPOLE D'ATHÈNES

AUX DIVERSES ÉPOQUES

ORLÉANS, IMPRIMERIE DE G. JACOB, CLOÎTRE SAINT-ÉTIENNE, 4.

LA VILLE

ET

L'ACROPOLE D'ATHÈNES

AUX DIVERSES ÉPOQUES

PAR

ÉMILE BURNOUF

ANCIEN DIRECTEUR DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES



PARIS

MAISONNEUVE & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

—

1877

PRÉAMBULE

Depuis l'année 1852, où M. Beulé fit à l'Acropole les découvertes qui furent l'origine de sa fortune, l'archéologie athénienne a fait de notables progrès. Presque toutes les idées de ce savant ont été remises en question par les hommes instruits qui habitent ou qui ont visité Athènes. Nous n'étonnerons personne en disant qu'elles sont aujourd'hui à peu près abandonnées.

La science est à ce prix. Les hommes vont d'hypothèse en hypothèse; mais la science avance toujours. Il y a vingt ans, on regardait encore Cécrops, Érechthée et d'autres héros de la légende comme des princes réels qui, dans les temps primitifs, avaient organisé la société athénienne, fondé ses religions et dressé sur l'Acropole ses premiers autels. A présent, on n'admet plus la réalité de ces personnages; on retrouve en eux des conceptions plus antiques, venues de la haute Asie et encore vivantes chez les Indiens.

S'en tenir à des opinions vieillies, sous prétexte qu'elles sont ou qu'elles ont été celles d'un homme distingué, n'a rien de scientifique : la science n'est pas une orthodoxie. Si les idées

de M. Beulé sur l'Acropole n'ont point été adoptées en Allemagne, celles de MM. Ulrichs et E. Curtius sur la topographie des ports ne l'ont pas été en France ni en Angleterre. Il n'y a réellement que l'examen attentif des lieux qui puisse corriger les anciennes erreurs. Cela n'ôte rien, je ne dirai pas à la valeur des découvertes, mais à celle des hommes qui les ont faites. Les objets mis au jour ou signalés par eux demeurent comme documents historiques ; l'interprétation seule reste toujours libre, et, en discutant leurs idées, on ne fait qu'en reconnaître l'importance.

Enfin, la sincérité est la première condition de la science. Une idée ne doit pas être adoptée en France parce qu'elle est française, en Allemagne parce qu'elle est allemande, mais uniquement parce qu'elle est vraie ou qu'on la croit telle. Elle doit donc être de temps en temps soumise à la critique, afin que les faits nouveaux, s'il y en a, la rectifient, la complètent ou la confirment. Le seul regret que l'on puisse avoir, c'est que ceux qui l'ont émise les premiers ne soient plus toujours là pour la défendre.

ÉM. BURNOUF.

Paris, 1er février 1876.

LA VILLE

ET

L'ACROPOLE D'ATHÈNES

AUX DIVERSES ÉPOQUES

INTRODUCTION

Dans l'antiquité, l'Acropole d'Athènes ne renfermait qu'un petit nombre de constructions : les quatre temples de Minerve, celui de Diane et les Propylées. Les quatre temples d'Athéna étaient le Parthénon ou temple de la Vierge, qui occupait la partie culminante du rocher ; celui d'Athéna Polias, appelé aussi Erechthéum, situé au nord et à côté du Parthénon, mais à un niveau inférieur ; le temple d'Athéna-ergané, c'est-à-dire de Minerve ouvrière, à l'ouest derrière le Parthénon, et sur une seconde terrasse ; enfin le petit

temple ionique d'Athéna-Niké, nommée aussi la Victoire-sans-ailes, sur une sorte de bastion ou pyrgos à droite et en avant des Propylées. Le temple de Diane ou Artémis de Brauron était à l'ouest de l'Athéna-ouvrière, sur une troisième terrasse, dans l'intérieur de l'Acropole.

Le grand nombre de sanctuaires consacrés à Minerve sur ce rocher fameux est probablement ce qui avait fait donner à la ville le nom pluriel d'Athènes, c'est-à-dire les Minerves. Aujourd'hui le peuple grec l'appelle indifféremment Athène ou Athènes; mais les gens instruits la nomment toujours au pluriel, comme dans l'antiquité.

Outre les cinq temples qui viennent d'être énumérés et devant chacun desquels était un autel pour les sacrifices, il y avait sur l'Acropole un nombre presque infini de statues, d'autels et de stèles ou pierres dressées portant des inscriptions et souvent des bas-reliefs. Si l'on excepte les grandes statues et quelques œuvres importantes dont j'aurai l'occasion de parler, les stèles étaient presque toutes rangées en lignes le long des chemins, des passages et des escaliers, tantôt plantées debout et scellées dans le rocher, tantôt adossées à quelque muraille où des crampons de métal les tenaient attachées, tantôt enfin disposées sur des gradins comme sur des étagères. Une grande étagère de ce genre, que l'on a prise quelquefois pour un escalier taillé dans le roc, existe encore derrière le Parthénon : elle se compose de dix degrés d'inégale longueur en partie artificiels, et sur lesquels on voit les creux où étaient fixées les stèles et les statues. (Pl. XII.)

Il est probable que dans l'antiquité l'Acropole renfermait aussi quelques constructions pour les soldats et pour les

munitions de guerre et de bouche. Si le long bâtiment qui existe en contre-bas vers l'angle oriental du Parthénon est antique, il a pu servir à cet usage ; il en est de même d'une bâtisse dont on voit quelques débris derrière l'aile septentrionale des Propylées.

Aux constructions antiques, qui laissaient beaucoup d'air et de place sur l'Acropole, les générations postérieures ajoutèrent des bâtisses sans nombre, le plus souvent établies sur des remblais, composées de mauvais matériaux et ne reposant que sur de faibles fondements. Dans les temps qui suivirent immédiatement le triomphe du christianisme, les temples, ceux du moins qui subsistaient, furent changés en églises dédiées à la Vierge mère de Dieu, qui succédait ainsi à la Vierge fille de Jupiter. Ces églises, particulièrement la plus grande renfermée dans le Parthénon, furent, au moyen âge, l'objet de soins tout particuliers pour les ducs florentins de la famille Acciaiuoli. L'Acropole, qui avait été rendue par eux à sa destination de forteresse, reçut des constructions variées que rendait nécessaires la possibilité d'un siége ; il y eut des maisons, des casernes, des chemins de ronde, des galeries couvertes, des réservoirs, des citernes, des créneaux. Les Propylées, changés par eux en un magnifique *palazzo* à l'italienne, furent flanqués d'une énorme tour, qui dominait au loin la campagne et la mer.

Les Turcs, qui succédèrent aux Florentins, assistèrent au développement de l'artillerie qui se faisait en Europe. Il leur fallut donc fortifier toutes les parties de l'Acropole. Outre les travaux intérieurs, les casemates et les terrasses portant batteries, les murs qui couronnent le rocher furent revêtus partout où ils semblaient attaquables ; on construi-

sit en avant des Propylées un très-fort bastion comprenant dans sa maçonnerie une partie des remparts de Justinien et deux corps avancés qui remontent à l'antiquité. Le temple de la Victoire fut rasé et le pyrgos transformé en une terrasse portant six canons. A l'extérieur, les Turcs construisirent une enceinte basse qui, d'une part, réunissait les deux théâtres, se rattachant par ses extrémités aux murs de l'Acropole, et qui de l'autre pénétrait vers le nord jusque dans la ville. En même temps ils changèrent la destination des temples, déjà transformés en églises par les chrétiens : le Parthénon devint une mosquée ornée d'un minaret; l'Érechthéum fut un harem, et les Propylées, qui avaient été le palais des Acciaiuoli, furent la demeure de l'aga.

L'attaque des Vénitiens en 1687, l'explosion du Parthénon et, quelques années auparavant, celle des Propylées, couvrirent de ruines l'Acropole. Il est probable qu'après le départ des troupes de la république, les Turcs réparèrent en partie les édifices endommagés. Mais, selon l'usage des Orientaux, ils construisirent sur les décombres toutes les bâtisses légères et grossières dont l'Acropole était parsemée en 1820. Le remblai allait grossissant à chaque guerre nouvelle et finissait par atteindre dans certains endroits jusqu'à huit ou dix mètres d'épaisseur. Les murs des maisons montaient le long des colonnes des édifices antiques et les faisaient presque entièrement disparaître.

La guerre de l'indépendance hellénique mit le comble à cet envahissement des ruines. La citadelle, attaquée et défendue tour à tour, soit par les chrétiens, soit par les musulmans, fut en quelque sorte bouleversée de fond en

comble par le canon et la mitraille. On verra plus loin que c'est réellement à cette époque que les édifices antiques ont couru le plus grand danger; ils n'ont été sauvés d'une ruine totale et définitive que par l'impéritie des Turcs assaillants. Pour se défendre contre eux, les Grecs, au commencement de l'insurrection, ajoutèrent une nouvelle construction en avant des Propylées, et firent disparaître sous un bastion le bassin de la source Clepsydre et l'escalier de Pan, l'une des deux montées qui conduisaient à l'Acropole.

Ainsi, tandis qu'à l'intérieur le sol allait s'exhaussant par des remblais sans cesse renouvelés, à l'extérieur les fortifications s'ajoutaient aux fortifications; elles descendaient au bas des rochers, et les maisons de la ville venaient s'appuyer contre elles. Enfin, il arriva un moment où les murs de l'Acropole rejoignirent l'enceinte même de la ville.

Celle-ci, au temps de Thucydide, s'étendait en cercle autour de la citadelle. On peut, en effet, suivre les murailles helléniques sur plus de la moitié de leur développement. A partir du temple de Jupiter Olympien, qui est vers le sud-est de l'Acropole (pl. VIII), elles ont laissé des traces, à peine interrompues çà et là par quelque labour, sur la pente de la colline de Musée, sur la crête de la colline du Pnyx et de celle des Nymphes, où est aujourd'hui l'Observatoire. En descendant de là vers le nord, on les suit jusqu'à l'ancienne porte Dipyle, où la Société archéologique d'Athènes exécute de vastes et profonds déblaiements. Au-delà elles disparaissent sous des remblais modernes; mais leurs traces se découvrent de jour en jour à mesure que l'on creuse des caves pour les maisons de la ville nouvelle.

Ainsi les murs antiques ont été retrouvés rue d'Éole, quand on a fouillé le sol pour construire l'hôtel Mélas. Un autre Athénien du même nom en possède une partie sous sa maison, située à côté de l'hôtel des postes. La maison Calligas, rue du Stade, toute la place du Palais-Royal et le jardin de la Constitution sont hors de l'enceinte antique, mais très-près d'elle, puisqu'on y a trouvé de nombreux tombeaux.

Ces points de repère permettent de constater l'exactitude du texte de Thucydide et montrent que, dans l'antiquité, aucune connexion n'existait entre la fortification de la ville et celle de l'Acropole. Mais après la conquête romaine, Athènes, que la fondation d'Alexandrie et le déplacement des Grecs vers l'Orient avaient déjà amoindrie, cessa d'être une place forte de quelque importance. Elle alla s'éloignant de la mer, à mesure que son commerce et ses affaires maritimes allaient diminuant. Les *dilettanti* romains bâtirent leurs villes, leurs aqueducs, leurs bains, leurs bibliothèques, le long de l'Ilissus, à l'orient de la ville, et eurent des jardins avec vue sur la mer. La partie occidentale et méridionale d'Athènes fut peu à peu abandonnée. La ville ne s'étendit plus autour de l'Acropole, mais seulement sur son versant nord-est.

Quand les Turcs voulurent la fortifier, ils établirent, dans cette direction, leurs murailles sur les fondements du mur antique. Mais ils quittèrent ceux-ci non loin de l'ancienne porte Dipyle et, par la crête de l'Aréopage, ils se dirigèrent en ligne presque droite vers les Propylées. Ceux-ci furent reliés par un mur solide au théâtre d'Hérode Atticus, qui l'était lui-même au théâtre de Bacchus, caché

sous terre. A partir de ce dernier une ligne brisée allait retrouver les fondations du mur antique non loin du temple de Jupiter olympien. Ainsi toute la moitié occidentale de l'ancienne ville, sans compter les faubourgs, se trouvait mise hors des fortifications du moyen âge, et les travaux de défense s'accumulaient à leurs points de jonction avec celles de l'Acropole.

La ville romaine d'Hadrien n'a jamais eu de remparts ni de clôture d'aucune sorte. Quand la Grèce eut perdu son indépendance et que Sylla eut renversé les murs d'Athènes, on ne les releva pas avant l'époque où l'empire commença d'être menacé par les barbares. L'immense tracé conçu par le colonel Leake et adopté avec des modifications par plusieurs savants de l'Allemagne, notamment par MM. Ulrichs et E. Curtius, est absolument imaginaire. Comme on n'enterrait pas dans la ville, mais que, par une interprétation judaïque de la loi, les premiers tombeaux en touchaient les portes, les excavations exécutées dans ces derniers temps pour la construction de la ville moderne ont fait connaître, sinon le tracé exact des anciens remparts, du moins les espaces situés au dehors. En outre, l'arc d'Adrien, qui, selon l'inscription, marquait la limite entre la ville grecque et la ville romaine, était certainement compris dans ce tracé.

Il n'est pas probable qu'après le sac d'Athènes sous Sylla et la destruction de ses remparts, on ait enlevé les décombres que ces bouleversements avaient produits, car dans Rome même on ne les enlevait pas. Il en est résulté dans la ville, comme sur l'Acropole, une grande accumulation de terre et de débris sous lesquels furent ensevelis la partie inférieure des édifices, beaucoup de statues et d'objets de

toute nature. On demande souvent d'où peuvent provenir ces exhaussements du sol que l'on remarque dans toutes les villes antiques ou sur leurs emplacements. L'explication est là. Les anciens ne connaissaient pas ou connaissaient fort peu l'usage des caves; on ne creusait pas le sol quand on reconstruisait une ville ruinée par la guerre. Les pluies, si soudaines et si violentes dans les contrées du midi, emportaient les terres les plus légères et les réunissaient dans les parties basses ou concaves. Ici se formaient des remblais profonds d'humus contenant une grande quantité de matières animales et végétales qui les rendaient propres à la végétation. Là-dessus, quand les anciennes grandes villes eurent été réduites à l'état de bourgades, les nouveaux et rares habitants de ces déserts établirent leurs jardins, sans se douter qu'au-dessous d'eux le sol renfermait des maisons, des édifices de belle architecture, des œuvres d'art, toute une civilisation disparue et les cendres même de leurs aïeux.

Sur l'Acropole d'Athènes, les choses ne se passèrent pas autrement. Comme je l'ai décrit dans ma *Légende athénienne*, la surface du rocher ne figure pas un plateau; c'est une crête allongée de l'est à l'ouest, et dont le point culminant était à l'endroit où fut construit le Parthénon. Cette crête fut, probablement au temps de Pisistrate, taillée en gradins ou plates-formes, au nombre de trois, descendant vers l'ouest. Il y eut en outre la cavité occupée par l'Érechthéum et la pente aplanie où l'on éleva les Propylées. Les murs, qui formaient, selon l'expression de Sophocle, une couronne autour du rocher, étaient sur les bords extérieurs de cette surface inégale et inclinée. Quand des ruines avaient

lieu sur l'Acropole, les terres, entraînées par les pluies, s'arrêtaient contre le rempart et y formaient un remblai : ainsi la surface de la citadelle allait s'aplanissant à mesure que son pourtour s'exhaussait. Au lieu de déblayer les portions envahies, les nouveaux occupants ajoutaient quelque assise aux murailles ; les édifices détruits leur en fournissaient les matériaux. Voilà comment, sans que l'on apportât ni terre ni pierres nouvelles, le sol de l'Acropole allait néanmoins s'élevant ; c'est une transformation qui s'opérait dans les matériaux apportés par les anciens. Je ne crois pas qu'il y existe aujourd'hui une pelletée du terrain primitif, argileux et rougeâtre comme celui des rochers voisins, où croissait l'olivier sauvage. Et pourtant le sol, à chaque printemps, s'y couvre d'une abondante végétation ; les gardiens y cultivent de petits recoins, où l'artichaut croît comme dans les jardins les mieux fumés.

Dans l'espace qui s'étend le long du mur septentrional, dit mur de Thémistocle, le terreau, mêlé de pierres et d'objets antiques, a plusieurs mètres d'épaisseur. Derrière les Propylées il n'a pas moins de quatre ou cinq mètres. Il était beaucoup plus épais en avant de cet édifice, entre sa colonnade extérieure et le puissant bastion turc qui la couvre encore.

Dans la ville, le même fait se produisit pendant vingt-cinq siècles et plus. J'ai dressé, en 1849, un grand plan d'Athènes auquel j'ai, dans ces dernières années, ajouté les cotes des hauteurs. Voici ce qui en ressort. Le sol de la ville est encore aujourd'hui fort inégal ; mais il l'était beaucoup plus dans les temps primitifs. Il faut se représenter l'Athènes moderne comme une vallée formée par l'Acropole et

le Lycabette, et descendant vers le nord-ouest. Quoique, dans l'antiquité, elle s'étendit en cercle autour de la citadelle, sa partie principale était pourtant celle qu'occupe la vieille ville aujourd'hui. La gauche de ce vallon offrait quelques inégalités de terrain, dont la principale était la colline du temple de Thésée, située vers le bas. La droite était plus accidentée encore, ainsi qu'on peut le voir sur tous les plans modernes de la ville. Les points culminants n'ont été que fort peu exhaussés par les décombres que laissaient les guerres; mais comme ils étaient couverts de maisons aussi bien que les pentes, les débris sont descendus au fond de la vallée principale et ont tendu sans cesse à la niveler. Les terres les plus fines, entraînées par les eaux de la pluie, sont descendues jusqu'à la plaine, ont enseveli les anciens remparts, les portes et les sépultures, puis, s'étendant librement sur une surface qui allait s'aplanissant, elles ont entièrement couvert le Céramique et se sont épanchées sur les terrains presque horizontaux de l'Académie. Il n'y a pas moins de cinq mètres de terre tamisée dans le voisinage de la porte Dipyle; il y en a au moins quatre au carrefour de la rue d'Hermès et de celle d'Athéna. Mais l'ancien sol est à nu devant le palais royal, l'Université et l'église anglaise situés à la partie supérieure du vallon. L'aspect général d'Athènes n'est donc pas aujourd'hui tel qu'il était jadis. Le grand espace qui règne au midi et à l'ouest de l'Acropole est désert et cultivé à la charrue. Le vallon occupé par la ville moderne est moins accidenté qu'autrefois : les parties hautes ne se sont pas exhaussées, mais les bas-fonds se sont remblayés, et la ville moderne, quoiqu'elle ait adopté l'usage des caves,

n'est pas descendue sur l'ancien sol; les chaussées des rues sont sur les remblais, qu'ils ont plutôt relevés que diminués. Ainsi l'Athènes de nos jours est plus plane que celle des anciens Grecs; les rues y sont moins montantes et les maisons moins étagées les unes par rapport aux autres. Si l'on voulait reconstruire idéalement cette antique cité, la première chose à faire serait, au moyen de sondages, d'en reconnaître tous les anciens niveaux.

Tel était l'aspect général d'Athènes à la fin de la guerre de l'indépendance. Quand les Osmanlis eurent quitté le sol de la Grèce et que le pays eut commencé à respirer, on songea à débarrasser les lieux les plus célèbres des souillures que les siècles y avaient laissées, et l'on commença par l'Acropole. Je ne veux pas raconter ici en détail les travaux de déblaiement qui y furent exécutés dès 1835, ni sortir du sujet que je me suis proposé en écrivant ce livre. Je me contenterai de dire que l'administration bavaroise fit le plus gros de cette besogne, et qu'elle la fit maladroitement. On démolit les masures et les grossières bâtisses qui obstruaient l'Acropole et la rendaient impraticable; on détruisit en grande partie le palais déjà ruiné par l'explosion, que les Acciaiuoli avaient construit sur les Propylées et que les agas musulmans avaient ensuite habité. On ne conserva sur l'Acropole que deux vieilles maisons, dont l'une est à moitié plongée dans le remblai le long du mur septentrional : elles servirent à abriter provisoirement les objets antiques que le déblaiement mettait au jour. Ainsi reparurent les édifices anciens, dont on ne voyait auparavant que la partie supérieure.

C'est la portion occidentale de l'Acropole qui changea le

plus complètement d'aspect. Les décombres occupaient tout le sol des Propylées jusqu'à une assez grande hauteur; les entrecolonnements étaient remplis par des murs percés de fenêtres. Un plancher les partageait en deux étages, et, au-dessus des entablements, il y avait un étage composé de chambres d'habitation. Un gros mur d'appui réunissait le pyrgos de la Victoire-sans-ailes au piédestal d'Agrippa et soutenait un terre-plain formant terrasse en avant de cette sorte de palais. Sur le pyrgos, il n'y avait aucune trace du temple de la Victoire : il avait été démoli; ses débris avaient servi de remblai en avant de la tour des Acciaiuoli, et des décombres plus menus avaient nivelé le terrain au-dessus d'eux. La tour elle-même couvrait et dérobait entièrement l'aile droite des Propylées, dont, à la première vue, on n'aurait pas soupçonné l'existence.

Les premiers déblaiements nettoyèrent le sol des Propylées; la terrasse antérieure disparut et fut remplacée par la pente inégale et incomplètement déblayée que l'on voit aujourd'hui. Les fragments du petit temple de la Victoire ayant reparu au jour, ainsi que sa partie inférieure, restée en place, on n'eut aucune peine à le restaurer, en remplaçant par des pierres ordinaires les marbres que l'on n'avait pu retrouver.

Malheureusement, dans ce premier déblaiement de l'Acropole, on n'eut pas soin de transporter au loin les décombres. On se contenta de les précipiter du haut des murs. Les plus grosses pierres descendirent jusqu'au bas de la citadelle et purent être utilisées dans les constructions de la nouvelle Athènes; mais les menus débris et les terres s'arrêtèrent en chemin et formèrent ces immenses talus,

sous lesquels aujourd'hui l'Acropole est comme ensevelie. Ce mode insuffisant de déblaiement est encore suivi de nos jours et à l'heure même où j'écris. Au printemps de 1875, ne soupçonnant pas qu'un rappel subit interromprait tous les travaux que j'avais entrepris, je fis, en vue d'un déblaiement général, l'estimation des décombres qu'il y aurait à enlever autour de l'Acropole pour la rendre elle-même à la lumière et la faire apparaître avec toute la hardiesse de ses escarpements. Mes mesures, prises jusqu'à la route moderne qui contourne la citadelle au sud et à l'ouest, et jusqu'aux premières maisons de la ville du côté du nord, firent ressortir un cube de 120,000 mètres environ. Si dès l'origine on avait organisé convenablement le transport des déblais, soit dans le lit de l'Ilissus, soit ailleurs, on aurait évité les frais qu'il faudra faire prochainement, et l'on n'aurait pas donné à la forteresse un aspect qui n'a rien d'élégant et qui ne s'accorde plus avec les récits de l'histoire.

L'administration du royaume commença aussi la restauration du Parthénon, dont on releva quelques colonnes. M. Piscatory, peu avant la révolution de 1848, fit travailler M. Paccard à la réparation de l'Érechthéum. M. Titeux, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, commença la recherche des escaliers supposés qui devaient, selon les idées d'alors, conduire au vestibule des Propylées; la mort l'arrêta dans son travail, repris quelques années après par M. Beulé. Celui-ci enleva beaucoup de terre entre le bastion turc et les Propylées. J'ai fait en 1847 un dessin très-exact de ce dernier édifice; il n'y a dans l'espace, entre les deux ailes, aucune trace d'escalier; les degrés accolés au pyrgos de la Victoire, et par lesquels on monte aujourd'hui, n'exis-

taient pas encore; ils furent établis fort inutilement par feu M. Pittakis, conservateur des antiquités. Tous les artistes et les archéologues espèrent que quelqu'un de ses successeurs les fera disparaître.

M. Beulé trouva en effet sous les décombres les restes d'un grand escalier qui avait occupé toute la pente d'une aile à l'autre. Au bas de ces degrés, il trouva une porte moderne établie dans une brèche faite à un mur de construction un peu plus ancienne, quoique récente; il déblaya au dehors devant cette porte et fit lui-même une large brèche dans le bastion turc, afin que l'intervalle entre celui-ci et la porte ne pût pas se remblayer de nouveau. Ce fut le premier coup porté à ce bastion énorme, qui ne tardera pas à disparaître.

Dans ces dernières années, le gouvernement grec a fait enlever, derrière l'aile gauche des Propylées, les murs d'une chapelle qui y était adossée. Dans le Parthénon, il a achevé de démolir l'abside de l'église de la Vierge qui datait des temps byzantins. Il a commencé la démolition des créneaux modernes sur le mur de Thémistocle et du chemin de ronde appliqué contre ce mur à l'intérieur de la forteresse. Il a aussi démoli au sud du Parthénon.certains hypogées où l'on avait jeté pêle-mêle une grande quantité d'ossements humains, et des restes de constructions du moyen âge sur l'esplanade d'Artémis. Pendant ce temps, il a mis en état d'être utilisé le musée depuis si longtemps en construction dans la dépression orientale de la citadelle, en avant du Parthénon. Son achèvement lui permet d'y transporter les nombreuses et intéressantes antiquités conservées jusqu'à ce jour dans les deux dernières maisons turques de l'Acropole, et de démolir ensuite ces masures.

L'année dernière, j'ai démoli tout l'intérieur du bastion construit en 1822 par les Grecs en avant de la Pinacothèque; je l'aurais fait disparaître alors tout entier, si un scrupule n'avait arrêté l'administration hellénique dans la voie des déblaiements où elle marche elle-même tous les jours.

Enfin la tour des Acciaiuoli vient de tomber sous le marteau des démolisseurs. C'est la Société archéologique d'Athènes qui exécute cette œuvre utile avec des fonds que M. le docteur Schliemann a fournis.

A mesure que les années s'écoulent, les chances de subsister vont en diminuant pour toutes les constructions qui ne sont pas helléniques, car d'une part un nombre de plus en plus grand de personnes s'intéressent à ce genre de travaux et sont prêtes à y contribuer de leur argent. D'un autre côté, le royaume grec fait des progrès rapides; l'état de ses finances s'améliore, ses revenus augmentent, et il pourra bientôt consacrer dans son budget une somme d'argent raisonnable à des dépenses qui, en Grèce, ne sont pas improductives. On peut donc estimer que dans un petit nombre d'années toutes les constructions de l'Acropole autres que les constructions helléniques auront disparu, et que l'on en cherchera vainement la trace. Au point de vue de l'art, elles n'offrent certainement aucun intérêt; tout invite à les démolir. Mais les historiens auront de la peine à comprendre les récits des guerres qui ont eu lieu depuis Sylla jusqu'à nos jours, quand il ne restera plus dans Athènes, et notamment sur sa citadelle et autour d'elle, que des monuments antérieurs à Sylla. On verra tout à l'heure que les faits de la guerre de l'indépendance, qui ont eu lieu

autour d'Athènes et de l'Acropole, offrent déjà quelque obscurité, parce que les ouvrages militaires qui les ont provoqués n'existent plus. Si l'on remonte plus haut dans l'histoire, l'obscurité s'accroît; et quand on en vient à l'antiquité, les récits des historiens font naître en foule des problèmes absolument insolubles. Souvent on accuse d'obscurité les historiens: en réalité, ce qui manque, ce n'est pas la clarté à leurs écrits; ce sont les documents locaux aux interprètes modernes ou l'exactitude à leurs appréciations.

Il est donc temps de donner une description exacte et circonstanciée des ouvrages qui existent encore à l'Acropole et dans ses environs, d'en reconnaître la nature, l'usage et l'époque, avant que ceux qui nous sont venus du moyen âge et des temps modernes aient disparu. Si le lecteur avait fait cette étude sur les lieux mêmes et lentement, comme nous avons pu la faire, il serait plus commode de suivre l'ordre des temps, de se figurer le rocher de l'Acropole tel qu'il était avant d'être occupé par des hommes, puis de voir les travaux de défense et les autres constructions s'ajouter sans cesse les unes aux autres, à mesure que des besoins nouveaux l'exigeaient. On arriverait ainsi jusqu'à la fin de la guerre de l'indépendance et aux traités qui, ayant mis la Grèce sous la garantie des grandes puissances européennes, ont en quelque sorte déclassé ses forteresses et permis les démolitions qui s'opèrent aujourd'hui. Mais nous sommes forcés de suivre l'ordre contraire, si nous ne voulons point paraître aller d'hypothèse en hypothèse. Nous devons donc considérer d'abord la citadelle à l'époque, encore très-récente, où ces constructions étaient en quelque sorte au complet, je veux dire au temps de la guerre de l'indépen-

dance. C'est la période turque ; elle datait du XVe siècle ou plus exactement de l'année 1456, date à laquelle le dernier duc florentin livra le pays à Mahomet II.

La période florentine n'avait pas été de très-longue durée ; mais les seigneurs italiens avaient fait de grandes transformations dans l'Acropole en changeant la destination des édifices, ou en les augmentant de constructions nouvelles.

Pour trouver une œuvre importante et dont il reste des traces avant les Acciaiuoli, nous devons remonter jusqu'à Justinien, qui fortifia l'Acropole par de nouveaux bastions et par des constructions intérieures.

Les Romains, si ce n'est peut-être Gallien ou Valérien, ne firent rien de considérable à la citadelle. Avant l'époque où les barbares commencèrent à se montrer menaçants aux frontières de l'empire, les empereurs romains protégèrent en Grèce les études littéraires, et y firent exécuter de grands travaux d'utilité publique. Dans un temps où les vieux cultes tombaient dans le discrédit, ils relevèrent ou construisirent à neuf des temples aux divinités locales, quelquefois à eux-mêmes, et furent honorés d'un grand nombre de statues et d'inscriptions.

Il faut donc remonter aux temps qui ont précédé Sylla pour trouver une période véritablement féconde. On est alors dans la période de la civilisation hellénique proprement dite, où trois époques se distinguent entre toutes les autres : celle de Périclès, époque productive par excellence ; celle de Pisistrate, dont les monuments furent détruits par les Perses ; enfin l'époque pélasgique où les Grecs des plus anciens temps élevèrent les premières constructions. Au

delà de ces siècles reculés, le rocher de l'Acropole était nu, couvert de broussailles et de terres rougeâtres, et fréquenté uniquement par les quadrupèdes sauvages et les oiseaux. Il est plus facile de se le représenter tel qu'il était alors que de reconstituer les édifices d'une époque quelconque, même de la dernière. Il suffit pour cela de supprimer toutes les traces de l'homme, de rendre aux rochers ses parties enlevées par le marteau, et de le couvrir des mêmes végétaux, secs et rabougris, qui croissent sur les autres collines de l'Attique.

En y comprenant cet état primitif du rocher, debout dans une solitude, nous aurons à appeler l'attention du lecteur sur sept périodes consécutives dont trois appartiennent à l'antiquité païenne et trois aux temps modernes. La dernière est la période musulmane, à laquelle succède l'ère contemporaine des archéologues et des artistes, c'est-à-dire des démolitions et des restaurations. C'est l'ère de la science et du *dilettantisme* qui commence, en opposition avec la longue durée de l'histoire active et de la production, qui ne comprend pas moins de trente-cinq ou de quarante siècles.



VIIe ÉPOQUE

OU ÉPOQUE TURQUE

C'est à la fin de l'année 1822 que les dernières constructions militaires furent exécutées à Athènes. Le bastion dit *bastion d'Odyssée* date de cette année même ; mais il y avait longtemps que les Turcs n'ajoutaient plus aucune construction de ce genre à celles qui existaient déjà, car la description donnée par Dodwel au commencement de notre siècle et les plans du colonel Leake qui vint plus tard n'indiquent rien qui ne se rencontre déjà dans les plans et dessins de Vernéda et dans l'ouvrage de Fanelli, qui sont de la fin du XVIIe siècle. En rapprochant les données fournies par ces auteurs des restes encore visibles, on peut se rendre compte de l'état des murs de la ville et de l'Acropole lorsqu'ils étaient au complet.

Or, la place était certainement intacte et en bon état de défense en 1687, quand les Vénitiens l'assiégèrent et bombardèrent l'Acropole. Il ne semble pas que les successeurs de Soliman III aient fait autre chose que de réparer les brèches faites par les Italiens, puisque ni les plans, ni les

descriptions, ni l'aspect des lieux ne signalent rien qui n'existât auparavant.

La ville d'Athènes était alors fort petite et contenue dans une étroite enceinte presque entièrement disparue aujourd'hui. Le plan publié à Londres, d'après les données de MM. Leake et Cockerell, par la *Société pour la diffusion des connaissances utiles*, en donne un tracé, que reproduit avec plus de précision la carte publiée en 1837 par la *Typographie royale d'Athènes*, sous la direction de M. Altenhoven. L'un et l'autre indiquent l'enceinte de la ville par une ligne pointillée. Mais le plan anglais est entouré sur les marges de trois vues très-délicatement dessinées par M. Cockerell. Celle du haut, que reproduit notre planche II, est surtout intéressante : elle représente la face occidentale de l'Acropole avec ses bastions crénelés. Du pied de ces derniers part le mur d'enceinte de la ville : il ferme le passage entre la citadelle et le rocher de l'Aréopage, situé à gauche ; puis, de la crête de ce dernier, il descend vers le temple de Thésée, au-delà duquel il retourne vers la droite, embrassant toutes les maisons de la ville. Au-delà du mur, mais fort loin de lui, on aperçoit les hauteurs du mont Saint-Émilien, qui se rattachent au mont Lycabette. A droite de l'Acropole, on voit en profil les ruines du théâtre d'Hérode Atticus et le mur qui, partant de là, se dirige vers le temple de Jupiter Olympien.

Un dessin colorié, sans date, mais que, d'après les costumes des personnages, on peut rapporter au temps de la guerre de l'indépendance, appartient à M. Lacroix, professeur d'histoire à la Sorbonne et ancien membre de l'École d'Athènes. Il le tient de feu son oncle, autrefois auditeur de rote, qui lui-même l'avait reçu de l'amiral Rossel. Ce

dessin dont il a bien voulu m'autoriser à donner copie (pl. IV) est signé : *L.-F. Cassot et Bence.* Il a 1m 45 centimètres de long et 64 centimètres de hauteur. La vue a été prise du penchant de Lycabette, précisément du côté opposé à celui où s'est placé M. Cockerell. Elle montre avec une exactitude de dessin incontestable tout le développement de la fortification turque, depuis le bastion occidental de l'Acropole jusqu'à la porte d'Adrien qui était alors une des entrées de la place. L'Acropole occupe le centre du tableau : on y voit, dans le Parthénon à moitié ruiné, la mosquée qui avait succédé à l'église byzantine, la grande tour et les maisons qui remplissaient la citadelle, enfin le profil des bastions qui la protégeaient vers l'ouest. Les courtines, les tours et les portes sont dessinées avec le plus grand soin, comme si les auteurs du tableau eussent voulu laisser après eux un document historique.

Aucune maison n'est attenante aux murs d'enceinte. Entre ceux-ci et les habitations il règne une zone militaire qui paraît assez large, et qui est formée par la fortification et par un mur continu présentant une ligne brisée. A l'exception d'une seule porte, celle qui portait le nom d'Albanaise et que les maisons de la ville empêchent d'apercevoir, le dessin montre toutes les entrées de la ville d'Athènes. Elles étaient au nombre de six, dont je vais indiquer les noms et la position par rapport aux rues de la ville moderne. Ce tracé pourra servir en même temps à la recherche des murs antiques, puisque la fortification turque était établie sur ces derniers dans presque toute sa partie septentrionale.

En quittant l'enceinte basse de l'Acropole, près du théâtre de Bacchus, et en se dirigeant vers le temple de Jupiter Olympien, on rencontrait d'abord la *porte Albanaise* ou *Inté*

kapousi (pl. I, 1). Elle était située au carrefour formé, dans le voisinage de l'hôpital militaire, par le boulevart des théâtres et le chemin du cap Colias. Elle donnait accès dans le quartier longtemps occupé par les Albanais, au milieu duquel s'élève le monument de Lysicrate. Cette porte n'est pas visible sur le dessin de M. Lacroix.

Après avoir atteint le mur de soutènement de l'esplanade de Jupiter Olympien, la fortification se dirigeait au nord vers la porte d'Adrien (2). Celle-ci servait aux cultivateurs qui habitaient au-delà de l'Ilissus et aux femmes qui allaient, comme elles le font encore aujourd'hui, laver le linge à la chute d'eau de Callirhoé. Le plan de M. Leake donne au-delà de ce point une ligne presque droite avec deux tours, pour atteindre l'angle sud-ouest de la place du palais royal. La carte de M. Altenhoven brise cette ligne en quatre parties et ne marque qu'une seule tour au sud-ouest de l'église anglaise, et tout près du boulevart d'Amélie, du côté de la ville. Les quatre parties de la ligne brisée se voient très-clairement sur le dessin de M. Lacroix, où elles aboutissent à une porte qui termine à gauche l'enceinte de la ville (3).

Cette porte s'appelait *Msoïà kapousi*, d'après la prononciation populaire, c'est-à-dire porte de la Mésogéa. Ce dernier nom s'applique à la grande et belle plaine qui s'étend derrière le mont Hymette, entre cette montagne et la petite chaîne du Laurium. On donnait encore à cette porte le nom de *Bobonistra*, à cause, dit-on, du bruissement que faisaient en cet endroit les eaux d'un ancien aqueduc qui y aboutissait. Sa position était précisément à l'angle sud-ouest de la place du palais, là où la chaussée qui descend du jardin royal rencontre le boulevart.

Partant de là en ligne droite, la muraille turque traversait la maison Lemnios, qui a servi longtemps d'habitation à l'École française d'Athènes et qui est aujourd'hui un hôtel. Derrière cette maison, elle faisait un angle obtus, traversait la cour des écuries royales, puis la rue du Stade, sous un angle très-aigu, passait au sud-ouest de l'hôtel des Postes, là où est aujourd'hui la maison Mélas, et, après avoir fait un coude vers l'ouest, atteignait bientôt la porte la plus septentrionale de la ville. On nommait cette entrée *Gribos kapousi* (4), c'est-à-dire porte de l'Euripe. Elle était située derrière la Banque nationale, non loin de la rue d'Éole. Son nom indique qu'elle conduisait en Eubée par un chemin dont une partie est devenue la promenade de Patissia. A une petite distance de la ville, le chemin se partageait; la route de gauche conduisait à Thèbes et à Livadie.

A partir de la rue d'Éole, on pouvait encore dans ces dernières années suivre la trace de la muraille démolie, dans la direction des monticules de cendres. Il y avait une tour et un angle dans l'espace circonscrit par les rues d'Euripide et de Ménandre, précisément dans le prolongement de l'axe de la rue d'Aristophane. Puis, après avoir dépassé l'hémicycle qui est à la partie supérieure de la grande place des Enfants-Trouvés, on atteignait la Porte de Morée ou *Mora kapousi* (5). Cette porte était à l'extrémité sud-ouest de la rue Sarri, un peu au nord de l'église de l'Asomatos, dont le clocher singulier attire les regards de tous les voyageurs dès leur arrivée à Athènes.

Après un coude situé non loin de cette porte, le mur d'enceinte se dirigeait en ligne droite vers le temple de Thésée. Il passait derrière cet édifice, traversait l'espla-

nade moderne et gagnait le pied de l'Aréopage. Dans la dépression, aujourd'hui comblée, qui existait en cet endroit, il y avait une porte nommée *Arslan kapousi* ou porte du Lion (6). Ce nom désignait le Pirée, appelé par les Occidentaux Porto Leone, à cause du lion qui était sur le lieu des arrivages, là où est aujourd'hui la cale Tinan ou cale royale, et qui se voit maintenant à la porte de l'arsenal de Venise. La route qui partait de cette porte conduisait au Pirée, après avoir dépassé les hauteurs sur la cime desquelles on a élevé l'observatoire.

Toutes les portes d'Athènes que je viens d'énumérer, depuis la Bobonistra, sont figurées sur le dessin de M. Lacroix, avec les murailles qui les réunissaient et les tours dont elles étaient flanquées. On y voit de même le mur qui gravit la pente de l'Aréopage et se termine à son sommet par une tour. Ainsi ce tableau complète heureusement les données fournies par les plans de Leake et de Altenhoven, et par les descriptions des voyageurs.

On y voit en outre, au pied de l'Acropole, en face du roc escarpé de l'Aréopage, un mur que ce dernier plan n'indique pas, et qui n'est figuré sur celui de M. Leake que par des lignes de points imperceptibles. Ce mur gagnait d'une part le théâtre d'Hérode, et descendait de l'autre côté vers la ville. Sa trace du côté du théâtre a disparu sous la terre et a néanmoins été remise au jour sur quelques mètres de longueur par un déblaiement qu'a fait exécuter, il y a peu d'années, M. le colonel Manitakis (1). Du côté de la ville, la trace de ce mur est bien visible ; sa partie inférieure existe encore et soutient le chemin par lequel on monte de la

(1) La Société archéologique d'Athènes déblaie en ce moment l'espace compris entre les deux théâtres.

vieille ville à l'Acropole, en passant sous la grotte de Pan. On y voit un reste de tour à sa partie inférieure ; cette tour est nettement figurée sur le tableau de M. Lacroix. De ce point part un autre mur qui gravit la pente abrupte de la citadelle et va jusqu'au pied des roches escarpées.

Si, partant de la tour à demi-ruinée, on continue de marcher en contournant l'Acropole, on suit facilement encore la trace du mur dont nous parlons, et qui passe auprès de l'église du Saint-Sauveur. Il se terminait par un retour à l'endroit où est le petit débris de l'église de Saint-Nicolas. Ce retour du mur formait une porte avec une autre muraille qui montait droit vers les rochers, précisément au-dessous de la caverne d'Agraule. Cette muraille et cette porte sont indiquées sur le plan de M. Leake, et figurés sur le dessin de M. Lacroix. Il n'en reste plus rien aujourd'hui.

Cet ensemble de murs à mi-côte est qualifié par M. Leake d'*enceinte extérieure moderne de la citadelle ;* nous verrons plus loin que cette enceinte a joué un rôle important durant la guerre de l'indépendance, sous le nom d'*enceinte de l'Hypapanti.*

J'ai fini la description du mur d'enceinte de la ville d'Athènes à l'époque des Turcs. J'ai maintenant à décrire les fortifications de l'Acropole à la même époque. Les plans et dessins qui nous en restent ne suffisent pas toujours pour nous en donner une idée claire ; d'un autre côté, certaines parties ont entièrement disparu par l'effet des déblaiements et des fouilles. Mais là où ces deux moyens font défaut, nous avons pour y suppléer des descriptions très-précises.

En quittant la porte albanaise, la muraille de la ville,

au sud de l'Acropole, allait d'abord droit vers l'ouest. Elle passait derrière l'hôpital militaire, construit après la guerre de l'indépendance, et tournait aussitôt vers le théâtre de Bacchus, alors entièrement enseveli sous les décombres. La paroi occidentale de cet édifice, exhaussée et probablement crénelée, formait une clôture que l'on avait prolongée vers le haut jusqu'au rocher. Il en existe encore quelque chose.

Entre ce théâtre et celui d'Hérode, situé plus à l'ouest, régnait autrefois un portique appelé portique d'Eumène, dont une portion, attenante à ce dernier théâtre, a été mise au jour par M. le colonel Manitakis. Les assises inférieures du portique servirent de point d'appui à une muraille qui existe encore en partie. Beaucoup de personnes la prennent pour le portique lui-même, parce qu'elle offre à sa partie basse une rangée d'arcades, ce qui lui donne un aspect monumental ; mais si l'on y regarde d'un peu plus près, on s'aperçoit que ces arcades sont inégales en largeur et en hauteur, et qu'elles ont été construites avec les pierres cintrées du théâtre d'Hérode. Seulement ces pierres mêmes ont été assemblées par l'architecte des Turcs d'une façon tout à fait barbare. D'ailleurs les arcades ne sont pas vides : une forte maçonnerie les ferme et soutient des terres de remblai. Le mur ainsi disposé contient dès sa base de nombreux fragments de colonnes, couchés en travers dans la maçonnerie, ce qui est un usage absolument turc.

Non loin du théâtre de Bacchus, il y avait dans ce mur une porte donnant entrée dans une première enceinte, comprise entre le portique d'Eumène et les rochers de l'Acropole. C'est cet espace que Vernéda, en 1687, désignait par les mots *recinto basso*. Quoiqu'il y eût déjà dans

cet endroit une grande quantité de déblais accumulés, cependant ils ne formaient pas, comme aujourd'hui, un massif de 5 à 30 mètres d'épaisseur et de 800 à 900 mètres cubes. Le mur, plusieurs fois exhaussé et réparé, qui surmonte les arcades, a pu être garni de créneaux sur toute sa longueur. Au dehors le chemin actuel, planté de poivriers, n'existait pas; il a été, sur la fin du règne d'Othon, exécuté par l'ingénieur français Daniel. Il y avait là un terrain bas et une pente rapide, que dominait le mur dont nous parlons. A l'intérieur, l'intervalle entre le mur et les rochers figurait une sorte de cour allongée, dont le terrain allait en montant de l'est à l'ouest, et atteignait le pourtour supérieur du théâtre d'Hérode.

Sur un dessin exécuté par moi en 1847, et qui a pour point de vue le monument de Philopappos, on voit (pl. V) toute la face méridionale de l'Acropole, telle qu'elle était à cette époque. Comme il n'y avait pas encore de photographe dans Athènes, et que l'on ne connaissait en Occident que les épreuves sur argent poli, les dessins comme celui dont je parle étaient faits avec l'exactitude que l'on donne à une reproduction, quand on la fait pour soi-même et non pour le public. On y voit tout le développement du mur entre les deux théâtres, tel que la dernière guerre l'avait laissé. Le mur y est à l'état de ruines : ses arcades sont presque cachées sous les décombres; on n'en aperçoit que la partie supérieure, et même on ne voit que les seize premières du côté de l'est, les autres étant alors sous la terre. Toute la partie inférieure du théâtre d'Hérode est ensevelie, jusqu'au cintre des premières arcades. Derrière le mur et le théâtre, il y a de grandes pentes de terre, rejetées du haut de l'Acropole lors du déblaiement qui

suivit la guerre de l'indépendance. Elles recouvrent entièrement les gradins du théâtre d'Hérode. Quant à celui de Bacchus, il n'y en a pas sur ce dessin la plus petite apparence. A droite de l'Acropole, on distingue le nouveau palais du roi, bâti sur un point élevé en dehors de la ville, et dans un espace désert; un peu plus près, les maisons du quartier albanais, nommé *Placa*.

Le *recinto basso* du plan de Vernéda montait par une pente douce jusqu'à la partie supérieure du théâtre d'Hérode. On rencontrait alors un mur transversal, qui bornait cette première enceinte. Il y avait à gauche, du côté de la campagne, une petite terrasse qui existe encore, et où l'on pouvait mettre soit de l'artillerie, soit des soldats armés de fusils. A droite, là où le mur transversal atteignait le rocher, il y avait une petite porte menant dans une cour située à un niveau plus élevé, et qui est aujourd'hui la cour des gardiens de l'Acropole. Cette petite porte était ensevelie sous les décombres; elle a été mise au jour dans ces derniers temps par l'administration hellénique; mais à l'extérieur elle est obstruée par un énorme talus de terre, qui descend de l'Acropole vers le théâtre.

Le côté occidental de l'*enceinte basse* (pl. III) est encore aujourd'hui fermé par un gros mur de pierres de taille (6) prises aux édifices antiques. Ce mur joint le théâtre d'Hérode au gros bastion turc (8) qui s'élève en avant des Propylées; il a été fort endommagé par le boulet, lors des siéges soutenus par la citadelle pendant la guerre de l'indépendance. Si l'on suit le mur transversal (3) vers la gauche, on rencontre la première porte (7) par laquelle on entre aujourd'hui dans l'Acropole, et qui est gardée par des invalides. En continuant dans la même direction, on

trouve une voûte (6) par laquelle on sort de l'enceinte basse : elle donne sur la vallée qui sépare l'Acropole et l'Aréopage de la colline du Pnyx et de celle du Musée. C'était, au temps des Turcs, la porte principale de la citadelle ; c'est par là que l'on y entrait en venant de la ville, et que l'on y amenait les troupes et les munitions.

Portons-nous maintenant du côté nord de l'Acropole, et supposons que nous y montons de la ville par la rue appelée aujourd'hui rue de Mnésiclès. En arrivant près du petit sanctuaire de Saint-Nicolas, et en continuant quelques pas encore vers l'ouest, on rencontre l'église du Saint Sauveur que malheureusement on a d'abord agrandie par une mauvaise construction, et qu'on laisse à présent tomber en ruine. Un peu plus loin, on aperçoit les restes de tour dont j'ai parlé plus haut. Là était une porte de l'enceinte basse du nord, qui est désignée par les chroniqueurs de la guerre de l'indépendance sous le nom de fortification de l'*Hypapanti*. Ce dernier mot rappelle une église aujourd'hui totalement ruinée, que l'on avait à gauche en montant à l'extrémité de la rue du Boulevtirion. La porte donnait entrée sur un chemin montant soutenu par un mur solide, chemin que l'on suit encore aujourd'hui et qui, laissant à gauche la grotte de Pan, passe au pied du bastion (9) construit par les Grecs en 1822, puis au pied du grand bastion turc en avant des Propylées, et aboutit enfin par une montée rapide à la porte voûtée de l'enceinte basse du sud (6).

Dans l'espace compris entre le mur et les rochers, M. Leake marque un ruisseau qui sortait de cette enceinte étroite avant d'avoir atteint la porte. Ce ruisseau naissait alors du pied des rochers, au-dessous de l'aile

gauche des Propylées, et reçu dans un aqueduc était conduit à une mosquée dans le voisinage de la tour des Vents.

Voici ce que dit Fanelli dans son *Atene attica*, relativement à ces défenses extérieures de la citadelle : « L'enceinte basse de simples murailles (il parle de l'enceinte méridionale du côté des théâtres) forme la première entrée, avec un circuit de 48 pieds (erreur évidente de typographie), dans laquelle il y a trois portes, une grande au levant (auprès du théâtre de Bacchus alors remblayé), fermée d'un mur; une autre petite qui s'ouvre à l'occasion (elle était entre les deux théâtres); la troisième au couchant, au-dessus de laquelle se dessinent deux figures de marbre se tenant par la main. » Cette dernière est celle que je désigne sous le nom de porte voûtée. L'ouvrage de Fanelli est de la fin du XVII[e] siècle.

Dodwell, qui voyagea dans le Levant de 1801 à 1806, décrit l'autre accès de la citadelle, celui du nord ou de l'*Hypapanti*. « En venant de la ville à l'Acropole, dit-il, la première porte que l'on passe est au pied du rocher et regarde à peu près le nord-est. A droite est un mur moderne percé de meurtrières et séparant l'Acropole de l'Aréopage. Le petit ruisseau sus-mentionné coule sur la pente vers la ville, dans la direction de l'est. On a à gauche deux cavernes et d'anciens degrés. Quand on a tourné l'angle nord-ouest de la citadelle, on trouve une porte à droite, faisant face au Pirée. En face d'elle est une autre porte à gauche, qui est la première entrée de l'Acropole. En entrant dans la première construction, on a à main droite un petit *tekké* ou mosquée sans minaret, situé au-dessus du théâtre de Régilla. A la seconde porte, qui n'est pas à plus de trente pas de la première, stationnent les gardiens. »

Il n'y a point d'obscurité dans ce texte de Dodwell. Il faut

seulement y reconnaître un document que ni l'état actuel des lieux, ni la carte d'Altenhoven ne nous fournissent, et qui est bien obscurément indiqué sur celle de Leake. Le mur percé de meurtrières que Dodwell longeait en montant séparait, dit-il, l'Acropole de l'Aréopage. Par conséquent, ce mur descendait un peu vers la droite ou continuait horizontalement en faisant un circuit devant le gros bastion turc. S'il en était autrement, on ne s'expliquerait pas comment ce voyageur a trouvé la porte voûtée à sa droite, tandis que nous l'avons aujourd'hui à notre gauche. Il ne faut pas oublier que tout ce terrain entre l'Acropole et l'Aréopage a notablement changé d'aspect par suite de la démolition des murailles turques de la ville, par les remblais provenant des fouilles de M. Beulé, et enfin par les plantations de cactus, d'aloès et de différents arbres qui ont été faites plus tard. Il y avait en cet endroit un mamelon, indiqué sur la carte de Leake, et dont le chemin suivi par Dodwell faisait le tour. A l'extérieur du mur qu'il longeait se trouvait le point de jonction de ces enceintes basses avec le mur de la ville, précisément au col entre l'Acropole et l'Aréopage.

Enfin Dodwel nous fait connaître l'usage de la petite terrasse qui est au-dessus du théâtre d'Hérode : il y avait là, dit-il, un tekké.

J'ai maintenant à rendre compte des changements opérés par les Turcs dans les fortifications de la citadelle proprement dite. Tous les voyageurs sont frappés de l'aspect moderne que présente le mur de couronnement du côté du midi, et sur beaucoup de points du côté du nord. Quand on s'arrête en passant devant les théâtres, on y aperçoit des crevasses que le temps augmente d'année en année.

Elles font voir la faible épaisseur des revêtements modernes, composés de petites pierres et de nombreux fragments de marbre pris à d'anciennes constructions. Il y a généralement deux revêtements superposés, quelquefois trois, soutenus de place en place par des contreforts en maçonnerie du même genre. Au fond des crevasses on aperçoit le mur antique formé de grands blocs. L'usure que ceux-ci avaient éprouvée depuis les anciens temps explique seule pourquoi on les a revêtus dans la période moderne, car le mur antique, surtout vers l'est, n'a pas moins de quatre mètres d'épaisseur; il était donc en état de résister à l'artillerie des siècles passés.

Depuis que l'ère des démolitions a commencé, des changements bien grands se sont opérés dans toute la portion occidentale. On a, à plusieurs reprises, détruit des ouvrages modernes, qui cachaient ou déparaient ceux de l'antiquité. Il reste encore beaucoup à faire pour que l'Acropole soit débarrassée de ces haillons et que son état ancien reparaisse au jour, autant du moins qu'on peut l'espérer. Cependant, ce qui a déjà été enlevé, soit en avant, soit au-dessus ou à l'intérieur des Propylées, est si considérable que, si nous n'avions pas des descriptions ou des plans assez exacts de l'état précédent, beaucoup de récits historiques seraient à peu près inintelligibles.

Il faut d'abord se représenter comme occupée par un mur puissant (pl. III, 8) l'espèce d'embrasure au fond de laquelle on voit la porte qui provisoirement a pris le nom de M. Beulé. Les massifs de maçonnerie qui sont à droite et à gauche de ce réduit ne formaient qu'un seul bastion crénelé: c'est celui que l'on voit en avant dans le dessin de M. Cockerell et à gauche dans mon dessin.

A droite, c'est-à-dire au sud de ce bastion, se trouve la porte voûtée qui, par une montée assez rapide, mène à la porte des gardiens. Quand on a franchi cette dernière, on se trouve dans une petite cour comprise entre les rochers à pic, que l'on a devant soi, le mur transversal dans lequel cette porte même et la petite porte sont percées, un autre mur très-élevé qui réunit le rocher au bastion, enfin des constructions et des terrasses qui sont au-dessus de la voûte. Dans cette cour, il y a deux maisons contiguës occupées, comme au temps de Dodwell, par les gardiens. Seulement, aujourd'hui ce sont des gardiens pacifiques, des invalides de l'armée chargés d'accompagner les visiteurs ; autrefois, c'étaient des soldats musulmans.

Quand on est entré dans cette cour, on a devant soi, un peu à gauche, une porte marquée G dans le plan de Vernéda et dans le nôtre. Nous entrerons par cette porte, où ont passé depuis tant de siècles tous les hommes, célèbres ou inconnus, qui sont entrés dans la forteresse. « En traversant la cour, dit Fanelli, on arrive à la troisième porte, sur laquelle a été mis un aigle de marbre en haut relief. Elle donne entrée dans une étroite retraite, où étaient quatre pièces de canon placées sur l'épaulement d'un parapet très-faible et sur un terre-plain très-étroit, de l'extrémité septentrionale duquel on passe dans une petite cour. » Cette description de l'*Atene attica* est de 1687, comme les plans et dessins de Vernéda. Dodwell, cent vingt-cinq ans plus tard, trouva la même disposition, de sorte que le plan de Vernéda peut servir à expliquer le texte du voyageur anglais. Quand on avait franchi la porte et que l'on était dans l'étroite « retraite » dont parle Fanelli, on avait à droite un mur partant de cette porte et

allant rejoindre le piédestal d'Agrippa; l'intervalle entre celui-ci et la Pinacothèque était bouché. La *ritirata* de Fanelli est appelée première enceinte dans la légende du plan de Vernéda; il y avait là en 1687 quatre pièces de canon. Cette batterie était placée sur un terre-plain qui allait du mur de droite au gros bastion, terre-plain sous lequel était par conséquent cachée la porte de M. Beulé et la moitié inférieure de son escalier. Personne à cette époque ne se fût douté que cette porte et cet escalier existassent sous le remblai, puisqu'il n'en paraissait rien d'aucun côté.

A l'extrémité du mur dont nous longeons le pied, derrière le piédestal d'Agrippa, il y avait une cour H, qui existe encore, mais qui était moins haute qu'aujourd'hui. Elle était limitée à droite par les rochers à pic sur lesquels s'élève l'aile gauche des Propylées; à gauche et en avant, elle était soutenue par un mur antique et dominait la ville. Au-dessous d'elle passait le chemin qui montait de l'Hypapantî. Vernéda, sur son plan et dans la légende explicative, indique une porte dans le mur de cette cour, au nord, du côté de la ville, porte qui alors était murée. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Contre le piédestal d'Agrippa, au point I du plan de Vernéda, il y avait dans le mur longitudinal une porte que ce plan indique sans la nommer, et qui est spécifiée par Dodwell. « La porte suivante, dit-il, regarde l'ouest et est bâtie contre le piédestal de M. Agrippa. Sur la face ouest est une inscription publiée par Stuart, Chandler et d'autres. » Lors donc que nous avons visité la « première enceinte, » nous tournons le dos à la campagne, et nous entrons par cette porte I dans « l'enceinte du milieu, *recinto*

di mezzo. » Celle-ci formait un carré long compris entre les Propylées à l'est, le mur que nous venons de franchir à l'ouest, le pyrgos de la Victoire au sud et la Pinacothèque au nord. Il y avait là six canons en 1687, E.

Le chemin partant de la porte I allait en tournant vers le pyrgos de la Victoire et en atteignait la partie supérieure. Celle-ci était aplanie à l'époque de Morosini, car le temple de la Victoire aptère ne figure ni sur le plan de Vernéda, ni sur sa vue de l'Acropole. Spon et Wheler, qui vinrent à Athènes trente ans auparavant, virent ce temple encore debout. C'est donc sous le règne de Mahomet IV qu'il fut détruit et remplacé par une petite esplanade propre à recevoir des canons.

Le chemin passait devant la grande tour B, aujourd'hui démolie, qui contenait l'aile droite des Propylées, et par un remblai incliné il atteignait, sur le côté sud de cette tour, entre elle et le mur d'enceinte de l'Acropole, la *porte du château* (C). Cette porte, qui était la dernière, s'ouvrait donc sur l'esplanade d'Artémis. A ce moment, on apercevait tout à coup le Parthénon. Ces faits, consignés par Fanelli, le sont de nouveau par Dodwell.

Au temps où le voyageur anglais vint à Athènes, les Propylées étaient déjà en ruines et obstrués à l'intérieur par une grande épaisseur de décombres. On y tirait carrière. « Durant mon séjour, dit-il (page 513), le Disdar, cherchant des matériaux pour réparer la forteresse, enleva le tas de terre et de pierres qui couvrait les degrés des Propylées, et qui enterrait les colonnes sur une hauteur de trois pieds. » C'est alors qu'apparut le chemin creux en plan incliné qui traverse cet édifice par le milieu. Les entre colonnements étaient remplis par un mur de maçonnerie,

de sorte qu'on ne voyait pas la moitié de l'épaisseur des colonnes. Ainsi, en montant du piédestal d'Agrippa vers la porte du château, on avait à sa gauche la façade d'un édifice présentant grossièrement l'aspect d'un mur garni de colonnes engagées. Il n'y avait plus de porte, mais seulement des fenêtres, sur cette façade. La porte de l'édifice était dans l'intérieur du château.

Si nous récapitulons l'ensemble de ces dispositions, nous trouvons, avant d'atteindre la surface supérieure de la citadelle, une série de cinq portes : la première, près du théâtre de Bacchus, nous introduit dans l'enceinte basse ; la seconde est celle des gardiens ; la troisième donne entrée dans la première enceinte du fort ; la quatrième, contiguë au piédestal d'Agrippa, mène dans l'enceinte du milieu ; la cinquième, dans un mur contigu à la grande tour, ouvre l'esplanade de la citadelle ; c'est proprement la porte du château. Quand on venait de la ville, on trouvait d'abord une porte dans le voisinage de la petite église du Saint-Sauveur ; par un plan incliné, l'on atteignait la porte donnant sous une voûte, qui existe encore aujourd'hui ; puis, en montant toujours, on arrivait à la porte des gardiens. Il y avait donc aussi par cette voie cinq portes à franchir. Il n'y en a plus que deux aujourd'hui, celle des gardiens et la porte G, au pied du pyrgos de la Victoire.

L'intérieur de l'Acropole avait été muni de citernes, de maisons d'habitation et de magasins. La vue de la citadelle dessinée par Vernéda montre de combien de constructions elle était obstruée. Toutes ces bâtisses ont disparu, ainsi que les entre-colonnements murés et les remblais des Propylées, le mur entre le pyrgos et le piédestal d'Agrippa, et une partie de l'enceinte basse. Pour pénétrer dans l'Acro-

pole, on n'a plus aujourd'hui que trois entrées à franchir quand on vient de l'extérieur, savoir : la voûte, la porte des gardiens et la porte G ; on ne rencontre que ces deux dernières quand on vient par le sentier qui passe au-dessus des théâtres, au travers du *recinto basso*.

Outre les caves et les appartements des femmes qui étaient dans l'Érechthéum et la mosquée du Parthénon avec son haut minaret, il y avait derrière ce dernier monument de vastes citernes en maçonnerie, signalées encore par M. Beulé. Elles ont été démolies depuis l'époque où il écrivait son *Acropole*. Tout récemment, l'administration hellénique a nettoyé une partie de l'esplanade d'Artémis, où il y avait aussi des constructions de ce genre. En ce moment, elle fait disparaître peu à peu les créneaux du mur septentrional et le chemin de ronde appuyé intérieurement contre ce mur. L'angle rentrant qui existe au nord de l'Érechthéum était pour ainsi dire obstrué par ces constructions militaires extrêmement grossières ; dans peu de temps, tout cet espace sera dégagé.

Il me reste à parler du bastion construit en 1822 par les Grecs, alors en possession de l'Acropole. Il forme un angle saillant compris entre le mur de la « cour » citée par Vernéda et désignée sur son plan par la lettre H, et le rocher qui porte la Pinacothèque. On y pénètre de l'intérieur de cette cour par un escalier voûté et par une porte percée dans un mur antique. Le bastion a été vidé par moi en 1874 et ne consiste plus aujourd'hui qu'en deux épaisses murailles de grossière, mais solide maçonnerie. Auparavant, il était rempli jusqu'au niveau supérieur des murs : la couche superficielle avait à peu près 50 centimètres d'épaisseur ; au-dessous, je n'ai plus trouvé qu'un massif de maçon-

nerie extrêmement dure, et qui n'a pu être attaquée que par la mine, les coins de fer et le levier. Au centre de ce massif, il y avait un escalier qui, après s'être dirigé vers l'extérieur du bastion, tournait à droite et aboutissait à une sorte de niche ménagée dans l'angle saillant. Au centre de cette niche, il y avait une margelle de puits par laquelle on puisait de l'eau dans un bassin gisant à plus de dix mètres de profondeur.

Le colonel Leake, qui visita la Grèce en 1821, vit en cet endroit une source naissant au pied des rochers, que ses prédécesseurs, depuis Wheler, avaient tous vue. Cette eau, étant abondante et d'assez bonne qualité, fut l'année suivante enfermée par les Grecs dans un bastion qu'ils nommèrent, à cause de cela, le *bastion de l'eau.* Pour aller de l'Acropole dans ce bastion, ils n'eurent qu'à rouvrir la porte de la cour H, qui au temps de Vernéda était murée et donnait sur une pente composée de remblais. Un escalier voûté conduisit de la cour à cette porte.

Voici ce que dit à ce sujet Pittakis dans son *Ancienne Athènes* (p. 154) : « La fontaine Clepsydra sous les Florentins, pour mieux la mettre à la disposition de la forteresse, fut entourée d'une fortification, qui fut démolie par les Grecs lors de l'invasion des Turcs ; la fontaine se trouva enfouie sous les décombres et ne fut découverte qu'en 1821 par moi ; les fortifications furent alors relevées... Pendant le siége de la forteresse, en 1826, les Grecs ont observé que l'eau de la fontaine Clepsydra ne diminuait nullement, bien qu'ils en fissent par jour une consommation de 1,600 okes (2,032 litres), à l'exception toutefois des seuls mois de juillet et d'août, pendant lesquels elle diminuait assez pour qu'ils n'en pussent prendre que 160 okes (203 litres) par jour. »

Sourmélis, dans son Ἱστορία τῶν Ἀθηνῶν (p. 42), publiée à Athènes en 1834, dit ce qui suit : « Gouras, après avoir pris le commandement de la place, s'occupa de fortifier, de renforcer et de pourvoir la citadelle, d'après les instructions et les ordres de son chef Odyssée. A la suggestion de celui-ci, sous la surveillance du commandant de place et par le travail des Athéniens, fut élevé depuis les fondements le bastion de l'eau, qui est la source Clepsydre. A cette construction on dépensa beaucoup d'argent ; mais le vaniteux Odyssée mit sur le bastion l'inscription que voici : « *Ce bastion a été construit depuis ses fondements par le général Odyssée, fils d'Androutsos, au mois de septembre* 1822, » inscription déplacée et sans raison, car il n'y contribua pas et n'y mit rien du sien, si ce n'est qu'il poussa les citoyens à le construire. »

Dans une note qui accompagne ce récit, Sourmélis ajoute : « Cette source, cachée depuis des siècles, fut découverte, après la délivrance de la citadelle, par l'intendant des eaux, qui fut conduit par les tuyaux d'un ancien aqueduc pendant que l'on cherchait de l'eau de source. En effet, la fontaine dans laquelle se portaient les eaux de la source s'était conservée, quoique sèche, jusqu'à nos jours. Les savants lui rendirent son nom, l'ayant appris d'anciens voyageurs. »

L'Ἀνασκευὴ τῶν εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν Ἀθηνῶν, publiée en 1837 à Athènes par le capitaine Karpos Papadopoulos, complète ou combat les renseignements ci-dessus. « Il y avait à Athènes, dit-il, un monsieur Gropius, vice-consul d'Autriche. Autant il avait créé d'obstacles aux Grecs pour les empêcher d'occuper la citadelle, autant il leur fut utile en leur révélant l'eau de la Clepsydre, comme un homme qui connais-

sait l'histoire grecque. Tous virent avec une joie sans mesure la découverte de cette eau, qui mettait l'Acropole en sûreté pour l'avenir. Mais ce puits, éloigné d'environ 25 pas de la forteresse, avait besoin d'y être englobé et mis en sûreté par un bastion. Donc Odyssée entreprend la construction d'un fort bastion autour de lui, et il le met en relation avec la citadelle au moyen d'une entrée, forçant les Athéniens à le construire, tantôt par la sévérité, tantôt par la douceur, à cause du manque d'argent. En même temps il nettoyait le puits, qui était plein de terre et de pierres. »

L'écrivain donne ensuite la description de ce puits, sur lequel nous reviendrons plus tard, et il ajoute : « L'eau, qui est très-pure, suffisait autrefois à 2,500 hommes. Dans la suite, elle a été amoindrie par les conduits souterrains de l'assiégeant Kioutahi... M. Sourmélis n'a pas eu honte, même dans cette œuvre sainte, d'attaquer Odyssée en disant : « Mais le vaniteux Odyssée, etc. » Si les grandes œuvres des héros sont de la vanité, que M. Sourmélis nous pardonne de lui dire qu'il ne les connaît pas ou qu'il ne réfléchit pas. »

Quand je déblayai, en 1874, l'escalier de Pan, dont il sera question plus tard, les différences qu'offrait la maçonnerie firent naître quelques doutes dans mon esprit sur l'origine du bastion de l'eau. Deux faits concouraient à les accroître : M. Pittakis, dans le passage cité plus haut, disait que les Florentins avaient déjà construit un bastion dans ce même endroit et pour le même motif; en outre, la porte qui de la cour H mène sur le bastion existait déjà au temps de Vernéda, et même était de beaucoup antérieure à cet ingénieur. Or, cette porte avait dû servir à quelque

usage et mener dans un espace accessible situé au dehors. Un savant d'Athènes, M. Miliarakis, voulut bien m'aider à trouver des témoignages relatifs à cette œuvre encore récente, et m'écrivit, le 1er octobre 1874, la lettre suivante :

« J'ai interrogé hier le colonel Paraskévas Courcouméli au sujet du bastion. Il m'a dit que c'est Odyssée qui a découvert le puits, ou qui du moins a le premier fait savoir ce qui le concerne, conduit peut-être par Gropius. Il m'a ensuite rapporté que le bastion fut élevé depuis les fondements et qu'il n'y avait aucune trace d'un autre qui eût existé auparavant. Les assiégés connaissaient l'existence de l'église attenante au puits, de sorte que c'est par inadvertance que Sourmélis et Karpos Papadopoulos ont omis d'en parler. Quant à la porte conduisant de l'Acropole dans le bastion, il m'a dit qu'elle existait, mais qu'elle était murée. Enfin il a ajouté qu'il a lui-même travaillé à la construction du bastion, étant alors soldat dans l'Acropole. Peut-être, m'a-t-il dit, l'ancien sénateur Psyllas en sait-il plus long sur la question de savoir si le puits était connu avant le siége de l'Acropole. »

J'ai creusé au dehors du bastion, et j'y ai trouvé des constructions dont je parlerai plus tard. Elles sont antérieures à l'œuvre de 1822 et lui servent de point d'appui. En outre, on voit par le témoignage qui précède que l'église des Apôtres était connue avant cette époque ou fut découverte quand on rechercha la source des eaux. Cette église, dont les parois sont en partie formées par le rocher, est au-dessus de la fontaine ; le puits est sous son abside, et la partie supérieure de ce puits est de construction assez ancienne. M. Breton, dans son ouvrage intitulé *Athènes*, livre qui se fait remarquer par l'exactitude des descriptions,

dit que l'entrée de la chapelle fut percée violemment dans sa muraille méridionale : c'est une erreur ; cette entrée se raccorde parfaitement avec la chapelle, ainsi que les peintures qui décoraient l'une et l'autre. Or, cette entrée forme une espèce de couloir à angle droit avec l'église, et servait aux personnes qui descendaient par le long escalier de Pan, dont je parlerai plus tard (pl. XIX, *a*). Cet escalier était couvert d'une voûte de briques, antérieure à l'œuvre d'Odyssée, et passant à travers le mur antique M, plus bas que la porte murée. Celle-ci s'ouvrait donc jadis sur un terrain qui recouvrait la voûte de l'escalier et la chapelle. Ces faits rendent vraisemblable l'hypothèse de Pittakis, disant qu'il y avait là un bastion florentin dans les temps antérieurs, et c'est à ce bastion que conduisait la porte murée.

Quand les Grecs déblayèrent cette place en 1822, ils ne trouvèrent pas la voûte de briques assez forte, et ils construisirent au-dessus un massif formé de six et sept voûtes de pierres enchevêtrées les unes dans les autres. Ils ne se donnèrent même pas la peine de nettoyer entièrement la bâtisse antérieure autour de l'église ; j'y ai trouvé des nids de terre, démontrant que sa construction et celle de la voûte remontaient à une autre époque. Mais tout cela était caché sous des décombres qui, en 1822, dissimulaient entièrement la source, la chapelle et la voûte qui y conduisait. Quand on construisit le bastion, au lieu de réparer la voûte et l'escalier descendant à la chapelle, on perça la voûte de celle-ci droit au-dessus de l'ancien puits, on éleva un second tube au dessus du premier, on fit une niche pour la recouvrir et un escalier nouveau pour descendre à cette niche (pl. XIV). Ainsi la fontaine restait à la disposition des assiégés, sans craindre les bombes de l'ennemi.

Je vais, en terminant ce chapitre, citer un passage de Sourmélis (p. 176) montrant à la fois les avantages de l'œuvre d'Odyssée et les dangers qu'elle faisait courir à l'Acropole tout entière. C'était en 1826; les Turcs assiégeaient la citadelle sous le commandement de Kioutahi. « Désespérant de la prendre, l'ennemi tourna de nouveau ses vues sur le bastion de l'eau. Il se mit donc à creuser la terre en commençant à l'église de l'Hypapantî et en se dirigeant vers le bastion; mais il fut bientôt mis dans la même impuissance, car au milieu de son travail il rencontra nos contre-mines. Enfin, désespérant d'atteindre le bastion et informé qu'en se tenant à une distance de dix brasses au plus il peut atteindre le même but en employant beaucoup de poudre, il prend cette résolution; mais notre prudent mineur (Cônstas) le prévient et fait creuser autour du souterrain de l'ennemi douze fosses, profondes de neuf brasses. Cela fait et même plus encore, nous procédâmes à la construction d'un souterrain. » Cet exposé prouve que les Grecs étaient maîtres de la petite enceinte extérieure; c'est là qu'ils creusaient leurs contre-mines, car celles-ci n'auraient pas pu être creusées dans le bastion ni sortir au-dessous de ses fondements.

« L'ennemi, continue Sourmélis, après avoir mis dans son souterrain, distant de dix brasses du bastion, 2,800 okes de poudre (3,556 kilog.), passa plus de jours à lier la mine qu'à creuser la galerie. Le 10 novembre, au lever du jour, il tira deux fortes décharges et alluma un signal à Sainte-Marine (sur le rocher au-dessous de l'observatoire) et au Musée, pour prévenir les siens; à ce signe, ils s'éloignèrent de l'Aréopage et de l'Hypapantî, où était la mèche, et ils se rassemblèrent pour la plupart au Musée, pour voir d'en

haut l'effet produit, et de là s'élancer à l'assaut de la forteresse après la chute du bastion. Ils étaient si sûrs du succès de la mine, que tous étaient d'avis que la moitié de la citadelle serait jetée bas par l'explosion. C'est pourquoi beaucoup de personnes sortirent de la ville pour n'être pas écrasées par les pierres. Pourtant la montagne enfanta une souris. Le feu fut mis : presque toute la poudre brûla ; mais les flammes, s'élançant à travers les douze fosses, ne firent qu'éclairer l'horizon. »

VI[e] ÉPOQUE

OU ÉPOQUE FLORENTINE.

I. Nous ne manquons pas absolument de renseignements sur Athènes pendant le XIII[e], le XIV[e] et la première moitié du XV[e] siècle. Les historiens de la Byzantine, les poèmes en langue grecque, les chroniques françaises et les pièces qui se trouvent à Venise et dans d'autres villes de l'Italie fournissent aux historiens des documents assez nombreux. Malheureusement, on y trouve plutôt le récit des événements que la description des lieux. Pour nous rendre compte de l'état des villes et des forteresses durant cette période, nous n'avons que les ruines encore existantes et des conjectures plus ou moins plausibles, appuyées sur les faits historiques.

Il ne paraît pas qu'aucun changement de quelque importance, aucune addition aient été faits à la citadelle athénienne pendant le XIII[e] et presque tout le XIV[e] siècle ; du moins l'histoire n'en fait aucune mention, et les constructions encore visibles se rapportent à des temps soit antérieurs, soit postérieurs. Les guerres presque continuelles

qui remplissent cette période de plus d'un siècle et demi passent devant Athènes sans s'y arrêter. On ne semble pas attacher une grande importance à son Acropole; les murs en étaient peut-être en trop mauvais état pour pouvoir être défendus. Peut-être aussi n'attachait-on qu'un intérêt médiocre à sa possession, dans un temps où l'occupation de Thèbes, de Corinthe et de la muraille de l'Isthme en avait un beaucoup plus grand.

L'Attique était depuis longtemps abandonnée à sa stérilité et fort dépeuplée. La Béotie, au contraire, avait, par la culture du mûrier et la fabrication des étoffes de soie, attiré tous les regards. Le voisinage de Chalcis et de l'Eubée, longtemps occupée par les Vénitiens, ajoutait encore à sa richesse et à son importance commerciale. La position de la Cadmée en faisait la clé des chemins de cette grande île et de l'isthme de Corinthe pour tous ceux qui venaient de Thessalie ou qui s'y rendaient. Dans un temps où les machines de guerre ne lançaient les projectiles qu'à une très-petite distance, on pouvait aller de Thèbes à Corinthe par la plaine d'Athènes, Éleusis et Mégare, sans passer sous l'Acropole, dont le rôle se trouvait de la sorte fort amoindri.

Corinthe, au contraire, par sa haute citadelle, fermait la route à tous ceux qui voulaient entrer dans le Péloponèse ou en sortir. Elle commandait Patras et Nauplie. Quand on voulut, à plusieurs époques, attaquer l'une ou l'autre de ces deux villes, on fut obligé d'occuper d'abord Corinthe et d'en déloger les défenseurs.

Aussi, pendant plus d'un siècle, les seigneurs feodaux qui possédèrent la Grèce fixèrent-ils leur résidence à Chalcis, à Thèbes, à Bodonitza, à Salona, à Glarenza, à Androussa,

à Misthra, à Nauplie, à Corinthe même, mais non à Athènes. Cette ville ne reprit son importance que par suite des événements, lorsque l'Argolide et la Corinthie d'une part, la Béotie de l'autre, ne furent plus entre les mains des seigneurs de l'Attique, et que la ville de Cécrops redevint par cela même une capitale. Pour trouver ce changement, il faut descendre jusqu'à l'époque des Acciaiuoli.

La période qui commence à la conquête de Constantinople par les croisés, et qui finit à la prise de cette ville par les Turcs, forme ce que l'on pourrait appeler la période féodale de l'histoire grecque dans les temps modernes. Elle comprend deux siècles et demi, de 1204 à 1453 pour Constantinople, et de 1205 à 1456 pour Athènes. L'histoire athénienne, durant le même temps, se partage de son côté en trois périodes secondaires : celle des ducs français, celle de la domination catalane et celle des ducs florentins. La période française va de 1205 à 1311 ; la période catalane, de 1311 à 1385 ; la période florentine, de 1385 à 1456, année où l'Acropole d'Athènes fut remise à Mahomet II. Pendant ces deux cent cinquante et un ans, les seigneurs qui régnaient à Athènes eurent des suzerains de fait ou de nom. Jusqu'en 1380, ils dépendirent des princes d'Achaïe, que l'on appelait aussi princes de Morée, lesquels avaient eux-mêmes au-dessus d'eux l'empereur latin de Constantinople ou le roi qui, en Europe, avait hérité des droits de ce dernier après la destruction de cet empire en 1261. L'arrivée des bandes navarraises en 1380 changea cet état de choses et donna aux seigneurs d'Athènes une indépendance presque absolue, en ne laissant plus au-dessus d'eux que le roi souverain, sans intermédiaire entre eux et lui.

Comme l'histoire de ces temps est généralement mal

connue et qu'elle enveloppe celle d'Athènes et de ses monuments, je donne ici la liste des seigneurs qui ont possédé successivement Athènes pendant ces deux siècles et demi, et je mets en regard ce qui concerne la principauté d'Achaïe.

DUCS D'ATHÈNES.	ACHAÏE.
1205-1225. Othon de la Roche.	1209. Guillaume de Champlitte.
	1210-1218. Geoffroi I de Villehardouin.
	1218-1245. Geoffroy II de Villehardouin.
1225-1263. Gui I de la Roche.	1245-1278. Guillaume II de Villehardouin. *Nota.* — En 1260, Guy de la Roche administre la principauté d'Achaïe.
1263-1280. Jean de la Roche.	
1280-1287. Guillaume I de la Roche.	Guillaume de la Roche a le titre de bailli d'Achaïe.
	Après lui, Nicolas de Saint-Omer.
1287-1308. Gui II de la Roche.	1289-1297. Le Florentin.....
	1297. Isabelle de Villehardouin.
	1306. Gui II de la Roche gouverne l'Achaïe pour Philippe de Savoie.
1308-1311. Gautier de Brienne, qui réside en Argolide.	(Philippe de Tarente).
Les Catalans.	
1311. Roger Deslor.	
1312. (Manfred) : Estagnol.	
1316-1338. — Alonzo Fadrigo.	1316. Louis de Bourgogne.
	1318. Gravina.
1361. Roger Loria.	1346-1364. Robert de Tarente.
Matteo Moncad.	1364. Philippe de Tarente.
Gui d'Enghien (à Nauplie).	
Les Florentins.	1380. Les Navarrais.
1385-1394. Nerio I Acciaiuoli.	
1394-1435. Antonio Acciaiuoli.	
1435. Nerio II Acciaiuoli.	
1435-1456. Franco Acciaiuoli.	

A l'époque où les Latins s'emparèrent de Constantinople, il se produisit dans tout l'empire un trouble immense et comme un mouvement de rupture. Pendant que les seigneurs français et italiens se partageaient les rôles, des chefs de bande grecs cherchaient aussi à se créer de petits gouvernements. Athènes ne passa pas sans difficulté entre les mains de Boniface de Montferrat, qui eut d'abord à lutter contre un de ces conquérants privés, nommé Léon Sgouros. « Ce Sgouros, dit Nicétas Choniate, était de Nauplie ; profitant de la confusion, il grandit comme un torrent. Il s'empara d'Argos, puis vint mouiller devant Athènes avec des navires de guerre et une armée venue par l'isthme. Il nourrissait l'espérance de pouvoir aisément occuper l'Acropole, ou que du moins, en y appliquant des machines (ἑλεπόλεις), il en effraierait la garnison non aguerrie. » L'évêque Michel Choniate l'exhorta éloquemment à ne pas guerroyer contre des Hellènes ; mais il ne put le persuader et se mit en mesure de défendre la citadelle. On échangea des projectiles. Sgouros, découragé, tourna sa fureur contre la ville et la livra au pillage et à l'incendie. Puis il se jette sur Thèbes et court aux Thermopyles pour y dresser une embûche au marquis de Montferrat. On voit par le texte de Nicétas que la ville d'Athènes fut pillée par ce chef de bande, mais que, si les murs de l'Acropole reçurent quelque dommage, il ne fut pas assez grand pour que le chroniqueur ait cru devoir le mentionner. S'il y eut une église de la Panagia pillée par lui, ce ne fut pas le Parthénon, puisqu'il ne put entrer dans l'Acropole.

Sgouros écarté, le marquis de Montferrat mit une forte garnison dans la citadelle d'Athènes et confia le gouvernement d'Attique et de Béotie à Othon de la Roche, seigneur

bourguignon. Ce seigneur avait le titre de *grand sire d'Athènes et de Thèbes*, en grec μέγας Κῦρ. Il saisit les biens et revenus des évêques d'Athènes; Michel Choniate, archevêque à cette époque, quitta le pays et alla mourir en 1215 dans un couvent de Céos. Les droits des évêques grecs sur le clergé de la province furent remis en 1206 au nouvel évêque latin Bérard; mais Othon, soumettant l'église à des impôts qu'elle était hors d'état de payer, Bérard se rendit à Rome pour s'en plaindre. En 1209, Innocent III écrivit à Othon une lettre où il lui donnait l'ordre de ne réclamer aucun tribut des archevêques d'Athènes; en même temps il étendait la juridiction de Bérard de Mégares aux Thermopyles. Othon se soumit. Dans sa lettre, le pape représentait l'antique Athènes comme l'honneur de l'humanité, et exprimait le désir que toute sa dignité ecclésiastique lui fût rendue et que l'église de la Mère de Dieu (le Parthénon), sur l'Acropole, redevînt aussi brillante que jamais. Cette lettre est du 13 février 1209.

En 1212, Othon prêta secours à Geoffroy de Villehardouin contre Nauplie et Corinthe; il reçut en retour la suprématie de l'Attique.

Pendant la domination latine, on vit s'élever des châteaux-forts sur beaucoup de points de la Grèce et des îles. Geoffroy II de Villehardouin, fait *prince d'Achaïe* par l'empereur de Constantinople, Pierre de Courtenay, construisit à l'angle nord-ouest du Péloponèse le château très-fort de Glarenza, dont le donjon existe encore; ce château portait alors le nom de *Clairemont*, en grec Chlomoutzi, et prit plus tard celui de Castel Tornèse. C'était la résidence habituelle du prince.

Quelques années auparavant, les Vénitiens avaient for-

tifié l'acropole de Naxos, et construit au milieu le palais de Marco Sanuto et une église métropolitaine qui porte encore les armes de ce seigneur.

Guillaume II de Villehardouin, dont le séjour ordinaire était Calamata en Messénie, construisit la ville et le château de Misthra sur un monticule attenant au Taygète. La ville et le château sont maintenant en ruines et offrent un curieux exemple de la façon de bâtir à cette époque; ils sont de l'année 1248, ainsi que les forteresses de Maïna et de Levtron. C'est un genre de construction qui ressemble bien peu à tout ce que l'on voit à l'Acropole d'Athènes. La cour de Guillaume se tenait tantôt à Calamata, tantôt à Misthra; les chroniques du temps la représentent comme splendide et nous montrent les princes de Morée menant la vie la plus heureuse.

Le titre de *duc* ne fut jamais porté par Othon de la Roche. C'est le roi de France, Louis IX, qui le donna en 1260 à Gui, son successeur. Le fils de ce dernier, Jean de la Roche, duc d'Athènes et de Thèbes, ou duc de Béotie, possédait en outre Nauplie et Argos. Il s'enrichissait en faisant la piraterie dans la mer Égée, aux dépens des Grecs et des Vénitiens à la fois. Le couvent de Daphni date de cette époque. Les ruines qui existent encore montrent combien les constructions de ce temps étaient grossières, quoique ayant une certaine solidité. On composait une colonne d'un fût monolithe emprunté à quelque ruine de la décadence et d'un chapiteau, grec ou byzantin, provenant de quelque autre édifice; sur des colonnes ainsi constituées, on élevait des arcades en ogives, la plupart du temps dissemblables et d'une maçonnerie imparfaite. Le mur d'enceinte du couvent n'est pas mieux construit, quoiqu'il paraisse avoir

été destiné à repousser une attaque, au moyen de son chemin de ronde et de ses créneaux. C'est aussi vers ce temps que l'ancienne église byzantine, qui existe encore, fut remaniée, que son narthex fut ajouté à la nef et que l'on construisit un autre narthex en avant de celui-là, un caveau au-dessous et un clocher sur la façade septentrionale. Au temps des de la Roche, ce lieu s'appelait l'abbaye de Delphine, nom plus exact que celui de Daphni, puisque l'église byzantine avait été construite sur l'emplacement d'un temple d'Apollon delphien ou delphinien.

Si l'on compare aux constructions de Daphni celles que l'on voit encore à l'Acropole d'Athènes, on n'y trouve quelque trait de ressemblance que dans le mur du *recinto basso* de Vernéda, c'est-à-dire dans cette clôture en arcades qui réunissait les deux théâtres. Mais ce mur offre, dans ses bouts de colonnes couchées dans la maçonnerie, telles quelles et sans avoir été équarries, un caractère qui est absolument turc.

Il y a deux ou trois ans, on déblaya le terrain qui s'étend à l'est de l'Acropole, entre le jardin royal et le temple de Jupiter Olympien, pour y construire un palais de l'industrie. Cette fouille mit à découvert d'anciennes fondations qu'à leur imperfection et à leur masse on jugea appartenir au palais des ducs d'Athènes. Mais bientôt on reconnut qu'elles provenaient de thermes établis au temps d'Adrien, et dont la description paraît même se trouver dans un ouvrage de Lucien. On fit quelques recherches dans les écrivains grecs et français du moyen âge, et l'on ne put pas établir que les ducs de la Roche aient jamais eu un palais dans Athènes. D'ailleurs il était bien peu vraisemblable que ce palais, si jamais il eût existé, se fût retrouvé dans les ter-

rains de la plaine, et encore dans un lieu qui n'a jamais été protégé par aucune fortification. Les habitations des seigneurs féodaux en Grèce ont été généralement construites sur des lieux élevés, entourées de murs et souvent protégées par l'enceinte de la ville qui s'étendait au-dessous. Si les ducs français avaient eu un palais dans Athènes, c'est sur l'Acropole qu'ils l'auraient construit. Or, au temps de la guerre de l'indépendance, avant que l'Acropole fût déblayée, on n'apercevait aucun vestige d'une telle construction.

Les ducs d'Athènes et de Béotie tenaient leur cour à Thèbes et venaient quelquefois visiter Athènes et même le Péloponèse, quand il leur arriva d'en avoir l'administration. Les événements mirent en effet le gouvernement de la Morée entre les mains de Guillaume de la Roche, qui fut remplacé dans cette charge par Nicolas II de saint-Omer. Celui-ci possédait une moitié de la ville de Thèbes, l'autre moitié appartenant aux ducs de Béotie et d'Athènes. Sur la partie de la Cadmée dont il disposait, Saint-Omer fit construire un château magnifique, qui passait pour le plus beau de tous ceux que les seigneurs latins avaient élevés dans le Levant. C'est lui aussi qui bâtit le château de Navarin, démoli en 1827. Guillaume de la Roche, qui tenait à Thèbes une cour brillante, avait, quelque temps auparavant, relevé le fort ruiné de Carytaina; ce dernier nom, en vigueur aujourd'hui, venait de l'ancien mot *Gortyn*, et avait été corrompu au moyen âge en celui de *Scorta*. Le château de Saint-Omer à Thèbes fut détruit en 1331 par Alonzo Fadrigo, qui gouverna Athènes pendant vingt-trois ans pour le roi d'Aragon, dont il était le bâtard; il n'eut donc pas même cinquante ans de durée.

On voit, dans tous les écrits du XIIIe et du XIVe siècle où il est parlé de l'histoire des peuples latins dans le Levant, qu'Athènes ne joua pendant la période des ducs français qu'un rôle tout à fait secondaire et effacé. C'est Thèbes qui, mieux située, plus industrieuse, plus commerçante et plus riche, occupe constamment la première place. L'Attique, ravagée dans les anciens temps et en majeure partie dépeuplée, n'offrait pas dans son sol fort pauvre un attrait qui pût retenir les conquérants occidentaux. Il en était autrement de la Béotie, de la Messénie, de l'Argolide même, et des riches plaines qui de Patras et de Glarenza s'étendent jusqu'au-delà de Pyrgos. Ce sont des causes historiques qui amenèrent par étapes successives les ducs florentins à Athènes et qui les y fixèrent. Mais les ducs français furent au contraire poussés vers Thèbes par les événements, et c'est là qu'ils fixèrent leur résidence, depuis le premier jusqu'au dernier.

Par le fait, on ne trouve, ni à l'Acropole d'Athènes, ni dans la ville, aucune construction, aucune ruine qui puisse leur être attribuée avec vraisemblance. S'ils y firent quelque chose, leur travail dut se borner à de simples réparations des anciens murs. Il se peut que ce soit eux qui aient bouché les brèches faites aux murs de couronnement de la citadelle : ces murs sont en pierres de taille dans leurs parties anciennes ; les réparations sont en pierres beaucoup plus petites et portent la trace de plusieurs remaniements successifs. Mais on n'aperçoit aucun travail d'ensemble, aucun bastion qui puisse être attribué aux ducs de la Roche.

Après eux vint une période de misère et de barbarie, non seulement pour Athènes, mais pour le reste de la

Grèce. C'est la période de la domination catalane, qui dura soixante-quinze ans (1311-1385), entre les ducs français et les Acciaiuoli. Cette conquête avait commencé par un immense désastre, la grande bataille du Copaïs. Gautier de Brienne, qui gouvernait l'Attique avec l'Argolide, avait réuni autour de lui un grand nombre de seigneurs latins et formé par leur concours une armée de 15,000 hommes. C'était beaucoup, pour le temps et pour le pays. Les Catalans, qui venaient du Nord, s'étaient campés sur la rive septentrionale du Copaïs, là où les gouffres naturels, nommés *catavothres*, engloutissent sous un sol élevé et rocailleux les eaux du lac. Les soldats de Brienne s'avancèrent au travers des terrains marécageux et glissants laissés à découvert par les eaux ; ils y furent mis en déroute et massacrés. Là périrent, avec la fleur de la chevalerie française, Gizi, Pallavicini d'Eubée, Stromoncourt de Salona ; Boniface de Vérone et Roger Deslor, qui avait pris parti pour Gautier, furent faits prisonniers. Les Catalans s'emparèrent de Thèbes et d'Athènes, et choisirent pour duc ce même Roger, qui épousa la veuve de Stromoncourt.

La période catalane forme avec celle des ducs français un contraste frappant. Les ducs de la Roche avaient peu fait pour Athènes, mais beaucoup pour le pays gouverné par eux, et surtout pour Thèbes et la Béotie. Il y avait chez eux une douceur de mœurs, une élégance de manières et un sentiment du droit et de la justice qui leur avaient valu la sympathie, l'amour même des populations helléniques. Si quelque chose avait pu naturaliser en Grèce le système féodal, c'est certainement cette noble famille qui aurait fait ce miracle. Avec les Catalans, le pays tomba de la civilisation dans la barbarie : la servitude, le pillage,

la violence firent cesser, avec la sécurité, l'agriculture, l'industrie et les échanges, qui seuls enrichissent un pays. C'est une des époques les plus néfastes de l'histoire d'Athènes.

Pendant ce temps, en fort peu d'années, la principauté d'Achaïe passait de mains en mains. Philippe de Tarente épousa en 1313 Catherine de Valois, dernière héritière des droits au trône de Constantinople. Louis de Bourgogne épousa Mathilde de Florence, fille d'Isabelle de Villehardouin, et devint prince d'Achaïe. Arrivé en 1316 dans le Péloponèse, il mourut presque aussitôt. Sa veuve Mathilde est forcée d'épouser Jean Gravina, frère de Robert, roi de Naples; Gravina devient prince d'Achaïe en 1318; Mathilde cède tous ses droits à la maison d'Anjou. Deux ans après, Andronic Paléologue avait reconquis une grande partie du Péloponèse. La maison d'Anjou n'en possédait plus que le rivage du nord-ouest, avec Glarenza pour chef-lieu. La maison de Brienne occupait encore le nord-est et, nominalement, l'Attique. Mais pour défendre ses droits, Gravina était forcé d'emprunter, et c'est en lui prêtant de l'argent que les banquiers florentins, Acciaiuoli, s'établirent et avancèrent progressivement dans la Morée.

Le gouvernement militaire d'Alonzo Fadrigo (Alphonse Fadric), qui dura vingt-trois ans (1316-1338), ne semble pas avoir laissé aucune construction dans Athènes. Du moins on n'en voit aucun vestige reconnaissable ni dans la ville, ni sur l'Acropole. Il est certain cependant que les chefs des Catalans, aussi bien que les ducs de la Roche, quand ils s'arrêtaient à Athènes, avaient une habitation quelque part, et qu'ils ne se tenaient point dans un lieu découvert, mais au *château*, c'est-à-dire à l'Acropole, comme le faisaient dans toute l'Eu-

rope les seigneurs féodaux. La citadelle était assez forte par elle-même et assez bien protégée par les anciennes fortifications pour suffire aux besoins de cette époque. Une maison sur quelque point de sa surface suffisait à ces seigneurs, qui, proches parents des rois d'Europe, n'en étaient pas moins des chefs de bandes fort indisciplinées. Aujourd'hui que les constructions légères élevées dans la citadelle ont presque entièrement disparu, ce serait en vain qu'on y chercherait une trace de la domination catalane, en supposant qu'elle y en eût laissé. Thèbes avait d'ailleurs continué d'être le lieu le plus important de la Grèce orientale: les guerres des étrangers sur le sol béotien et la dépopulation qui en avait été la conséquence n'en avaient pas entièrement banni l'industrie, surtout celle de la soie; Thèbes continuait d'approvisionner encore les cours de l'Occident et les républiques italiennes de ces étoffes splendides dont il nous reste encore la représentation sur d'anciens tableaux. C'est à Thèbes que, le 5 avril 1331, la paix fut signée entre Alonzo et la république de Venise; mais c'est alors aussi que furent volontairement rasés les remparts de cette ville et le magnifique château de Saint-Omer, sur la Cadmée. On démolissait donc plutôt qu'on n'édifiait.

La paix de Thèbes fut suivie, pour l'Attique et la Béotie, de quelque repos. Brienne fit cette année même une expédition stérile pour reprendre la Béotie et la rendre à la suzeraineté de Philippe de Tarente. Celui-ci mourut aussitôt, et sa veuve, Catherine de Valois, fit céder à son fils Robert, par son beau-frère Jean Gravina, la principauté d'Achaïe; mais ce fut un acte inutile, puisque Catherine étant morte en 1346, Robert lui succédait comme suzerain d'Achaïe et héritier des droits à l'empire, venus, par les femmes, de

Beaudoin II. C'est ce Robert qui en 1357 fit Nicolo Acciaiuoli baron de Corinthe, lui donnant à la fois la forteresse de l'Acrocorinthe, la ville et les territoires environnants. Il y avait à cette époque plus de mille baronnies dans le Péloponèse; mais déjà aucune n'égalait celle du banquier florentin. Partis du sud-ouest, les Acciaiuoli étaient maintenant sur l'isthme, et ils touchaient Athènes.

Avant qu'ils y fussent établis, cette malheureuse ville avait encore plus d'un assaut à soutenir. Les Turcs depuis longtemps déjà paraissaient çà et là dans les îles et sur les rivages de la Grèce, moins en conquérants qu'en pillards. Roger Loria, qui gouvernait en 1361 pour la maison d'Aragon, occupant le pays avec les Catalans, s'était allié avec Mourad contre les Vénitiens d'Eubée; Mourad avait pris Thèbes et ravagé la Béotie. Remplacé par Matteo Moncad, Loria avait été repris par lui comme lieutenant. En 1367, il repoussa une attaque des Turcs contre Athènes, mais il ne put empêcher dans Thèbes un désordre et un soulèvement.

D'un autre côté, Gui d'Enghien, parent et successeur de Brienne, avait de Nauplie dirigé une attaque contre l'Attique, expédition qui n'eut aucun succès. La grande assemblée, réunie en 1373 à Thèbes par le pape Grégoire XI, et à laquelle assistèrent tous les seigneurs latins de la Grèce, de la Morée et des îles, n'eut aucun résultat, quoique son objet, qui était d'agir en commun contre les Turcs, intéressât toute la chrétienté. L'action personnelle des seigneurs avait seule de temps en temps quelque succès; mais leurs rivalités empêchaient toute action commune.

En 1374, Nerio Acciaiuoli tenta d'envahir l'Attique, prit Mégares, qui était fortifiée, et battit les Catalans; mais il dut

retourner à Corinthe. La bande navarraise, qui dans ses commencements était plus forte que le banquier florentin, vint en 1380 pour chasser les Catalans de l'Attique; mais elle ne put prendre l'Acropole d'Athènes; elle se détourna vers l'isthme, suivit le rivage méridional du golfe, prit Vostitza, Pylos auquel elle laissa comme souvenir le nom de Navarin, Androussa en Messénie et presque toute la partie du Péloponèse appartenant aux Acciaiuoli. Ceux-ci n'en conservèrent que le nord-est; le reste était partagé entre les Vénitiens, les Grecs et la bande navarraise, qui y resta plus de cinquante ans, à partir de 1383.

Ce fut seulement deux ans après, en 1385, que Nerio Acciaiuoli envahit une seconde fois l'Attique, renversa la puissance catalane, et parvint enfin (1387) à s'emparer de l'Acropole. Son successeur eut même de la peine à la conserver en 1396, lorsque Bajazet, appelé par les Grecs, s'empara de la Thessalie, de Salona, de la Béotie, et vint pour occuper l'Attique. Ce qui sauva les seigneurs florentins, ce fut l'arrivée à Nicopolis de la grande armée chrétienne.

Ces incursions répétées et ces assauts n'avaient pas laissé aux détenteurs passagers d'Athènes beaucoup de loisir ni beaucoup d'argent pour en réparer les ruines. Quand on voit dans quel état se trouvaient les murs de Thessalonique, ville beaucoup plus importante qu'Athènes, lorsqu'en 1430 Mourad II en fit le siége et l'attaqua avec de l'artillerie, on peut juger que les fortifications d'Athènes étaient fort délabrées. Les Acciaiuoli, en s'y établissant, trouvèrent certainement l'Acropole beaucoup plus faible que Justinien ne l'avait laissée. Les brèches des murailles avaient dû être remplies par cette maçonnerie en petites pierres qui dure encore, malgré son état ruineux, et qui porte la trace de

plusieurs mains. En avant des Propylées, il n'y avait que le bastion, accolé du temps de Justinien à celui qui est au-dessous de la Pinacothèque et aux ressauts de mur auquel M. Beulé a donné le nom de tours. La porte découverte par ce savant n'existait pas; un mur plein et crénelé devait s'étendre depuis là jusqu'au pyrgos, ne laissant d'autre entrée que celle qui existe aujourd'hui. Enfin, tout l'espace compris entre la porte de M. Beulé et les Propylées était vide et n'offrait aux yeux que la pente du rocher plus ou moins cachée sous des décombres déjà anciens. C'était la fortification même de Justinien, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

II. Quoique le premier duc florentin d'Athènes ait été Nerio Acciaiuoli et n'ait eu légalement ce titre qu'en 1394, cependant il est plus vrai de remonter jusqu'à l'année 1334, époque où son oncle Nicolo Acciaiuoli fut substitué à tous les droits de l'impératrice Catherine de Valois sur la Morée, car dès l'origine cette famille eut en vue l'acquisition de toute la Grèce et l'établissement à Athènes d'un centre de gouvernement florentin. La période dont je vais parler se termine en 1456, date à laquelle le dernier duc florentin livra Athènes et la Grèce aux musulmans; c'est donc en tout cent vingt-deux ans.

Ce siècle est celui qui vit s'opérer les plus grands changements dans les places fortes de toute l'Europe et particulièrement dans celles de la Grèce, car c'est celui où l'artillerie prit place parmi les moyens d'attaque et de défense. On ne tient jamais assez compte de ce fait capital dans l'histoire de l'Acropole d'Athènes. Cependant il est bien certain que les anciennes fortifications, si l'on en

excepte le mur méridional sur la moitié de sa longueur, seraient hors d'état de résister au canon, du moment où la poudre lancerait contre elles des boulets de fer et des bombes. Les travaux accumulés à l'ouest, en avant des portes, avaient été faits en vue des anciennes machines, que le moyen âge était loin d'avoir perfectionnées. Ni le bélier, ni la catapulte, ni la baliste ne pouvaient facilement atteindre la couronne des murs, qui était trop haut placée; ces engins pouvaient être amenés du côté de l'ouest, jusque dans le voisinage des anciens bastions, mais non pas même jusqu'au pied. Ils lançaient, à la vérité, des projectiles très-lourds, puisque ceux-ci atteignaient jusqu'à cent cinquante kilogrammes; seulement ils les lançaient à une petite distance et ne frappaient pas aisément des tours construites sur des pentes qu'ils ne pouvaient gravir. Mais lorsqu'une force explosive eut été emprisonnée dans des tubes directeurs, ceux-ci, de mieux en mieux construits, parvinrent non seulement à lancer des projectiles petits, lourds et rapides contre les faibles tours de l'antiquité, mais même à jeter par dessus de hauts remparts et au milieu des acropoles des sphères creuses remplies de matières incendiaires.

Il fallut alors doubler ou tripler l'épaisseur des anciennes murailles, en construire de nouvelles pour les protéger, élever des épaulements, des terre-plains et des terrasses où l'on pût placer des canons, construire des casemates à l'intérieur des forteresses, c'est-à-dire changer entièrement le système de défense et le proportionner à celui de l'attaque. L'antiquité et plus encore le moyen âge avaient vu s'élever de toute part les hautes tours et les donjons, auxquels on avait ajouté les créneaux et les mâchicoulis,

car dans cette première période l'attaque avait lieu de près et le plus souvent par escalade. Il fallait donc que la défense eût lieu de haut en bas, et l'on estimait qu'il fallait au mur au moins dix mètres d'élévation pour ne pouvoir pas être facilement escaladé.

Dans les temps primitifs, où le fer n'était pas en usage, on n'avait pas même d'échelles pour franchir un obstacle; on faisait les murs des acropoles avec d'énormes pierres que l'on choisissait sans pouvoir les tailler; un assaillant ne pouvait pas enjamber d'une pierre sur l'autre; l'occupant le frappait d'en haut, soit à coups de pierres qu'il lançait ou qu'il faisait rouler sur lui, soit à coups de flèches dont la pointe était un silex ou une obsidienne. Aux portes on se battait avec la lance, armée pareillement d'une pierre dure.

Quand on fut en possession des métaux et surtout du fer, on put en même temps tailler les pierres dont on formait les murailles, et les assembler assez bien pour qu'un homme n'y pût pas grimper; mais on put aussi fabriquer des échelles pour franchir nuitamment ces murailles, des forets pour y creuser des trous, et des clous que l'on y plantait pour s'accrocher, même à pic, avec les mains et les pieds. On eut alors intérêt à construire les remparts avec des pierres dures et solides parfaitement assemblées, et à leur donner une assez grande élévation. Je vais citer un exemple de la perfection qui fut atteinte à une certaine époque par les anciens Grecs. Il existe encore dans l'île de Salamine, sur la colline en avant du village d'Ambélaki, des ruines ayant appartenu à la ville du même nom. A mi-côte on rencontre plusieurs lignes de fortifications détruites. Une d'entre elles se compose encore dans certains endroits de plusieurs

assises superposées. Quoique les pierres en soient souvent taillées sous des angles obtus, l'assemblage en est si exact, que les lignes de contact disparaissent, comme au Parthénon, aux Propylées et au temple de Thésée. Il n'est pas probable que ces ajustements coûteux aient été faits par un amour en quelque sorte idéal de la perfection; mais on estimait que mieux les pierres seraient jointes, moins il serait facile d'entamer le rempart.

Dans la suite, on s'aperçut que cette perfection dans la bâtisse n'empêchait pas les murs des places fortes de céder devant des engins de destruction plus puissants ou plus habilement conçus. Le moyen âge tout entier s'appliqua à écarter l'ennemi du pied des murailles en jetant sur lui les projectiles les plus variés, des pierres, des herses, des liquides bouillants, sans compter les flèches, qui frappaient d'assez loin. Les hautes tours avaient, outre l'avantage de servir comme des observatoires, celui de mettre les défenseurs presque hors de la portée du trait.

C'est au commencement du XIV[e] siècle qu'apparurent les nouvelles armes de guerre. Édouard III, roi d'Angleterre, employa le canon en 1327 contre les Écossais. En France, il fut utilisé en 1338 devant le Puy-Guilhem, en 1340 contre le Quesnoy, et employé en 1346 dans la bataille rangée de Crécy. Ce n'était encore, du moins dans les deux premiers cas, que des bombardes et ce que l'on appelait des bâtons à feu. Les bombardes lançaient des boulets de pierre. Les boulets de fonte ne parurent que vers le milieu du XV[e] siècle. A partir de cette époque, l'ancienne bombarde, devenant plus étroite et plus portative, se changea peu à peu en une arme nouvelle qui fut l'arquebuse; celle-ci ne parut à la guerre qu'en 1524. Les bombes avaient paru

soixante-dix ans plus tôt, car Charles VII s'en était servi en 1452, au siége de Bordeaux.

Les armes nouvelles n'étaient pas inconnues des Orientaux. Je ne parle pas du feu grégeois ou grec, employé, dit-on, au siége de Constantinople par les musulmans en 1453, et dont la nature et l'usage sont loin d'être bien connus; mais il est certain que le conquérant de cette capitale, Mahomet II, fit usage de bombes en 1481, et qu'il avait pour cela à son service des ingénieurs italiens.

J'ai dû rappeler les faits qui précèdent et citer les dates qui s'y rapportent, pour bien faire comprendre que la période des ducs florentins en Grèce est précisément celle où l'artillerie apparut et reçut ses premiers développements. Si l'usage de la poudre les avait devancés seulement d'un siècle, et qu'à leur arrivée elle eût été ce qu'elle fut vers le milieu du XVe, nous n'eussions vu à l'Acropole d'Athènes aucune des constructions qu'ils y firent, et qui supposent encore l'ancien état de choses qui allait finir. La grande tour n'eût servi de rien contre le canon; les Propylées, au lieu d'être changés en un palais, eussent été protégés par de fortes murailles; on eût environné toute cette partie de la citadelle de bastions garnis, non de créneaux, mais d'embrasures; au lieu d'escaliers faciles, on eût ménagé des chemins tortueux flanqués de terrasses et protégés par des batteries. Si l'on avait senti la nécessité d'une enceinte basse, on l'eût composée de plates-formes, dominées elles-mêmes par les feux de la citadelle.

Mais l'artillerie commence avec les Acciaiuoli; pendant leur règne, elle reste très-faible et pour ainsi dire au berceau; ce n'est qu'au temps du dernier d'entre eux qu'elle se montre assez forte en Orient pour y dompter en peu de

temps toutes les vieilles citadelles de l'antiquité. C'est donc alors seulement que celles-ci commencèrent à subir une transformation complète. Nous ne connaissons pas exactement les motifs secrets qui poussèrent le dernier des ducs à se retirer de la lutte et à céder son duché aux Musulmans. Mais il est bien probable qu'il eut le sentiment très-net de l'impossibilité où il était de défendre contre le canon de Mahomet II une forteresse impuissante, dont toutes les défenses reposaient encore à cette époque sur les anciennes idées. En effet, en possession de l'Acropole, les Ottomans se mirent bientôt à y construire des bastions épais, des terrasses pour des batteries, et des refuges intérieurs contre les projectiles à tir parabolique. Les enceintes basses ne leur étaient pas inutiles, car, se trouvant presque au niveau de la campagne, elles pouvaient servir à installer des feux rasants qui la balayaient et tenaient l'ennemi à distance. Au temps de la guerre de l'indépendance, les Grecs défendirent, au moyen de petites batteries, la fortification basse de l'Hypapantì, que les Turcs ne purent prendre de vive force tant que les munitions et les vivres ne manquèrent pas aux assiégés. Ces enceintes basses avaient le même avantage que les tours et les murailles de la ville; nous voyons en effet par les plans qu'elles en étaient la continuation et le complément.

Ainsi tout le travail qui fut fait à l'Acropole de 1456 à 1687 le fut dans le système de l'artillerie. Quoique exécutées grossièrement, ces constructions purent cependant tenir contre les premières attaques. Mais comme on n'avait pas prévu suffisamment les effets de bombes qui allaient se perfectionnant, on n'avait pas construit de poudrières à l'épreuve de ces projectiles. Il ne paraît pas non plus que

les Turcs, à la fin du XVIIe siècle, eussent à leur service des ingénieurs militaires bien habiles et réellement au courant de leur art, car ils laissèrent en 1687 les Vénitiens et les Allemands installer leurs mortiers à portée de l'Acropole. Les bombes de Kœnigsmark, parties d'un endroit voisin du monument de Lysicrate, plongèrent dans le Parthénon et firent sauter la poudre que les Turcs y tenaient en dépôt. La même incurie avait causé la ruine des Propylées. L'année 1687 montra donc les effets de bouches à feu déjà perfectionnées et habilement servies. Les Turcs n'ayant presque rien ajouté à la fortification après le départ des Vénitiens, et n'ayant fait pour ainsi dire que réparer des brèches, l'année 1826 et celles qui suivirent complétèrent la démonstration et prouvèrent que, si l'on voulait conserver les œuvres d'art de l'antiquité et les soustraire à la puissance destructive des armes nouvelles, le seul moyen était de detruire toutes les fortifications modernes et de renoncer à la forteresse.

La période florentine est donc à la limite du moyen âge, mais elle fait partie du moyen âge. Elle précède immédiatement l'usage général et régulier de l'artillerie. Aucun des ouvrages construits par les Acciaiuoli n'a en vue la résistance au canon. C'est encore le vieux système de la défense de haut en bas, par le moyen de créneaux et de tours.

Pour se figurer l'Acropole, telle qu'ils la firent, il faut avant tout supprimer tout ce qui fut l'œuvre des Turcs : les enceintes basses, les revêtements extérieurs des murs, les bastions épais et relativement de médiocre hauteur. Ainsi le *recinto basso* entre les deux théâtres n'existait pas; il devait y avoir là des pentes de terre beaucoup plus petites que celles d'aujourd'hui; l'énorme remblai de quinze mètres

de hauteur moyenne est postérieur aux ducs, puisqu'il s'est formé des terres rejetées d'en haut et qui sont venues se buter derrière le mur de cette enceinte. Mais il est probable que le portique d'Eumène, presque ruiné, était déjà à peu près enseveli, ainsi que le théâtre de Bacchus et la scène du théâtre d'Hérode.

Le passage était libre entre ce dernier théâtre et le rocher : le mur dans lequel est la voûte où l'on passe aujourd'hui n'existait pas. Les maisons des gardiens sont des ouvrages turcs ; la haute muraille qui est en face de leurs portes, et qui tient au pyrgos de la Victoire, était peut-être moins élevée, moins forte et probablement crénelée. Quant à la porte G, qui en cet endroit donne entrée dans ce que Vernéda appelle la première enceinte, elle existait certainement et était, comme elle l'a toujours été, la plus fréquentée.

Si nous supposons terminée la destruction du gros bastion turc, coupé en deux par M. Beulé, ce qui reste derrière existait évidemment au temps des Acciaiuoli. Quant au *bastion de l'eau*, nous avons vu qu'il date de 1822. Il y avait donc là un vide dominé par le rocher de la Pinacothèque et par le bastion antique qui y est adossé. La porte H a-t-elle été faite par les ducs florentins ? Pittakis l'affirmait implicitement en disant, comme nous l'avons vu dans le précédent chapitre, qu'ils avaient là un bastion, détruit plus tard par les Grecs, oublié par les Turcs et refait à neuf par Odyssée. Cette interprétation n'est pas invraisemblable; malheureusement Pittakis ne l'appuie d'aucune autorité. Il est certain, d'après la légende du plan de Vernéda, qu'il n'y avait là aucune construction, puisque la porte H était murée, et qu'au dehors on n'apercevait qu'une pente rapide du pied de laquelle naissait une petite source. Cette pente

cachait la Clepsydre, la chapelle des Saints-Apôtres bâtie au-dessus et l'escalier de Pan, débouchant auparavant dans le bastion H, mais alors totalement obstrué et recouvert de décombres. Dans le bastion H, il y avait deux maisons adossées au rocher et à la substruction de la Pinacothèque.

Mais ces faits, qui prouvent l'antériorité de la porte H par rapport à Vernéda, ne disent pas qu'elle ait été faite par les Florentins, ni que ceux-ci eussent un bastion là où s'éleva plus tard celui d'Odyssée. Il est à remarquer que l'église des Apôtres est elle-même antérieure à la porte H, car elle se raccorde très-bien avec l'escalier de Pan, qui passe dans le même mur que cette porte, mais bien au-dessous d'elle. Cette porte donna donc accès au dehors sur un terrain assez élevé et qui recouvrait déjà l'escalier de Pan, l'église et la fontaine. Or, si l'on examine la porte avec quelque soin, on voit (pl. XX) qu'elle a été percée violemment dans le mur antique du bastion. Ses jambages sont formés de deux pièces de marbre d'un travail ancien, mais médiocre; son linteau est byzantin. Ainsi, d'une part, elle est postérieure aux destructions des anciens ouvrages byzantins; de l'autre, elle est antérieure à l'arrivée des Turcs. Elle a donc été construite, selon toute vraisemblance, entre le IX[e] et le XV[e] siècle. Date-t-elle de la période florentine ou lui est-elle antérieure? Nous verrons tout à l'heure que les Acciaiuoli ont beaucoup bâti sur l'Acropole, mais qu'ils y ont peu employé les matériaux anciens et surtout les matériaux byzantins, sans les transformer. On est donc porté à croire que les Florentins ont, eux aussi, trouvé cette porte murée, ou que, l'ayant trouvée ouverte et jugeant qu'elle ne servait à rien, ils l'ont fermée d'un mur en maçonnerie. Si cette conjecture, dont rien ne dé-

montre absolument la solidité, mais qui paraît vraie, l'est en effet, il faudrait reporter la construction de la porte jusqu'au-delà des ducs français d'Athènes et penser que de leur temps il y avait là une construction militaire, peu solide du reste, ou une montée conduisant de la ville à la citadelle. Avec cette disposition, la porte H se trouvait être une des entrées de l'Acropole; vis-à-vis s'en trouvait une autre, celle qui sert encore aujourd'hui. Vraisemblablement ces deux entrées suffisaient, et la fortification déblayée par M. Beulé était continue et totalement fermée.

On ne voit pas à quoi eût pu servir la porte H au temps des Florentins, puisque rien n'indique qu'à cette époque il y eût au dehors un bastion sur lequel elle conduisît. Si l'on admet, ce qui nous paraît à peu près certain, que le grand escalier et par conséquent la porte déblayée par M. Beulé servaient aux ducs italiens, et que d'un autre côté la porte actuelle était aussi à leur usage, ce qui est incontestable, il faut penser que la porte H n'avait pour eux aucune raison d'être, et que l'ayant trouvée ouverte sur le vide extérieur, ils la fermèrent. Par conséquent nous attribuerions cette porte, singulièrement située en apparence, non aux ducs français, mais à de plus anciens possesseurs.

Nous avons vu, dans le précédent chapitre, que du pyrgos de la Victoire au piédestal d'Agrippa les Turcs avaient un mur qui fermait une enceinte appelée par Vernéda *recento di mezzo*. Elle occupait la partie haute du grand escalier, dont la partie basse, couverte d'un remblai, formait la premiere enceinte de l'ingénieur vénitien. Ce mur qui les séparait avait une porte près du piédestal et soutenait un remblai dont la moitié supérieure de l'escalier était couverte; l'autre moitié, située à un niveau inférieur,

était pareillement remblayée. Les Turcs ne passaient point dans les Propylées, mais suivaient un chemin qui aboutissait à une porte située au sud de la grande tour. Comme on s'accorde à voir dans ce mur de séparation, démoli en 1835, l'œuvre des Turcs, nous devons, pour remonter au temps qui les a précédés, admettre qu'il n'existait pas alors et nous représenter comme libre tout l'espace occupé par l'escalier de M. Beulé. Dans ces conditions, le pyrgos de la Victoire cessait d'être accessible directement; à l'endroit où est le petit escalier de marbre qui monte au temple de la Victoire, il y avait un vide, et ce vide ne pouvait être comblé, s'il n'y avait pas au-dessous un mur de soutènement pour maintenir le remblai. Or, un tel mur n'existait pas.

En outre, l'espace entre la grande tour et le temple de la Victoire est un peu étroit pour faire passer un chemin de citadelle. Je sais qu'il a suffi quelque temps aux Turcs, puisqu'en 1657 Wheler vit encore ce temple. M. Beulé attribue (p. 60) à Nerio Acciaiuoli la destruction partielle de l'aile droite des Propylées et l'établissement du chemin dont nous parlons; mais c'est une accusation purement arbitraire qu'un fait considérable contredit. Voici ce fait : quand on construisit la grande tour sur l'aile sud de l'édifice antique, on conserva intacts, non seulement les murs extérieurs de cette aile, mais deux de ses colonnes, ses antes, ses triglyphes, son architrave ; on ne détruisit rien ; on se contenta de doubler l'épaisseur des murs et de murailler la colonnade. Or, il est bien certain que si l'on n'avait eu aucun respect pour l'œuvre de l'antiquité, on eût au moins démonté ces deux colonnes, qui se raccordaient mal avec la maçonnerie de la tour, nuisaient plus qu'elles ne servaient à sa

solidité et eussent été avantageusement remplacées par des pierres de taille. Il est donc probable que la colonne détruite l'était déjà quand on bâtit la tour.

Celle-ci en offrait d'ailleurs une autre preuve indirecte. Si la colonne détruite eût été condamnée par ceux qui ont bâti la tour, on l'eût démolie avant de commencer la construction, car elle eût certainement embarrassé par sa présence des ouvriers confinés dans un petit espace. Démolie, elle eût fourni des matériaux qui eussent été immédiatement employés sur place et que nous retrouverions aujourd'hui dans les parties basses de la tour. Or, il n'en est rien. Les fragments de cette colonne ont été utilisés dans la maçonnerie, lorsque celle-ci avait déjà plus de dix mètres de haut. Il faut donc croire qu'ils gisaient à terre, non sur la plateforme du pyrgos, mais au pied, dans quelque endroit d'où on les a tirés quand on en a eu besoin.

Ces faits tout matériels ne s'accordent pas avec l'acte d'accusation de M. Beulé contre Nerio Acciaiuoli; mais ils contribuent à nous faire penser que le chemin, au temps des ducs, ne passait pas encore au pied de la tour et ne montait pas sur le pyrgos, comme cela eut lieu plus tard. Aucun remblai n'existant alors dans l'espace occupé aujourd'hui par les restes du grand escalier, nous sommes forcés d'admettre que la voie, partant de la porte G, au pied du pyrgos, arrivait en face des Propylées et y montait en ligne directe par le plan incliné dont il existe encore des fragments. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Que la tour soit l'œuvre des Florentins, c'est ce dont il est difficile de douter, si l'on considère son usage, son architecture et les habitudes des princes italiens de la même

époque. Les tours qui se voient encore dans un grand nombre de villes, et même dans les campagnes en Italie, n'étaient pas seulement des clochers. On leur donne quelquefois le nom de *campanile;* mais le plus souvent on les appelle *torre*. Lors même qu'on y plaçait des cloches, soit pour des usages religieux, soit pour sonner l'alarme, elles servaient en même temps d'observatoires militaires. On les élevait assez haut pour dominer les habitations et découvrir la campagne ou la mer. Leur hauteur exigeait qu'elles fussent massives à leur base et très-solidement bâties. On les composait de pierres de taille très-fortement cimentées. Dans les terres profondes, comme celles de la Toscane, il leur arrivait quelquefois d'écraser leurs propres fondements et de s'incliner. Pise offre de nombreux exemples d'édifices penchés, dont le plus célèbre est le campanile, plusieurs fois ramené, mais vainement, à la verticale dans ses étages supérieurs.

Ces tours pouvaient recevoir tous les ornements de l'architecture, comme on le voit à Pise, à Florence, à Venise; mais le plus souvent elles étaient d'une simplicité extrême se composant uniquement de murs unis, dépourvus de toute saillie capable d'en rendre la surface moins monotone. Telles sont par exemple, à Bologne, la tour des Asinelli et la Garisenda.

Quant à leur hauteur, elle dépendait de la place où elles étaient édifiées. Quand elles étaient dans une ville plate ou sur le bord de la mer, on avait intérêt à leur donner assez d'élévation pour qu'elles dominassent les plus hautes maisons ou permissent d'apercevoir les navires arrivant du large.

Voici quelques-unes de ces hauteurs :

Le campanile de la place Saint-Marc, à Venise, mesure..	98m »
La tour des Asinelli, à Bologne	89 »
Le campanile de Florence	84 »
Le campanile ou tour penchée de Pise	54 60
La Garisenda, à Bologne	49 »

La tour des Acciaiuoli à Athènes ne mesurait que 26 mètres environ ; mais elle était élevée sur un rocher qui domine la plaine, et dont le point culminant est à 154 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sa base était à 13m 50 plus bas que le stylobate du Parthénon. Elle était moins haute à son sommet que le faîte de cet édifice, mais elle dominait le rocher de la citadelle de plus de 11 mètres. Ainsi donc elle permettait de découvrir la campagne environnante, sauf dans le secteur caché par le Parthénon ; ce secteur comprenait une partie du mont Hymette d'où l'ennemi ne peut pas venir. La vedette qui se tenait sur la petite terrasse au nord-est de l'Acropole complétait la surveillance.

Comme on vient d'abattre la tour florentine, je consignerai ici quelques faits qu'il ne sera pas inutile aux historiens de connaître. La largeur de la tour, à l'extérieur, était de 7m 80 du sud au nord, et de 8m 77 de l'est à l'ouest. Ses murs, à la base, avaient une épaisseur de 1m 75. Elle était composée de grosses pierres de taille, les unes tirées des carrières du Pirée, les autres du Pentélique, et toutes empruntées aux anciennes constructions de l'Acropole. Comptées du dehors, les assises étaient au nombre de cinquante et une, ce qui donne en moyenne environ 50 centimètres d'épaisseur à chacune d'elles. Elle avait sur sa face septentrionale, à une assez grande hauteur, une tourelle carrée en saillie ; elle se terminait en haut par une voûte et par

une terrasse sur laquelle les Turcs avaient mis deux petits canons d'alarme.

Son entrée, qui était fort endommagée, se trouvait à l'ouest en face du petit temple de la Victoire. Quand on pénétrait dans l'intérieur qui était fort obscur, on apercevait les restes d'un escalier de bois qui montait par des suites rectilignes de degrés appuyés aux parois de la tour. C'est le mode de construction de toutes les tours carrées de l'Italie. A Venise, la montée du campanile est un plan incliné, praticable pour les chevaux. Quand on avait atteint la plate-forme de la tour d'Acciaiuoli, on avait autour de soi tout le panorama de la plaine d'Athènes. Du côté de la terre on pouvait suivre du regard jusqu'à l'horizon la route venant de Sunium ; celle qui, entre l'Hymette et le Pentélique, vient de Marathon ; la route d'Eubée, qui, passant entre le Pentélique et le Parnès, entrait dans Athènes par la porte du nord ; la route de Morée, qui traversait l'isthme de Corinthe et suivait le bord de la mer par Mégares et Éleusis ; enfin la route du Pirée. De ce côté, l'œil des sentinelles découvrait la mer depuis le fond du canal de Salamine jusqu'au cap Zoster, à gauche, dominant ainsi tout le golfe et apercevant les navires au moment où ils débouchaient derrière la pointe d'Hydra. L'Acrocorinthe est en face de l'Acropole d'Athènes ; on la distingue facilement à sa forme de dôme ou de cloche, au-dessus de la dépression de terrain qui divise l'île de Salamine en deux presqu'îles. Comme les ducs florentins étaient seigneurs de Corinthe et possédaient la Morée jusqu'à Calamata, il n'était pas impossible de correspondre au moyen de grands feux de l'Acrocorinthe à la tour des Acciaiuoli.

La construction intérieure de la tour n'était pas sans

intérêt, surtout à sa partie inférieure. Elle était établie sur le stylobate de l'aile droite des Propylées, qui lui-même repose sur une substruction très-solide et sur le rocher. Le duc qui la construisit, et qui avait la prétention de passer pour un ami des muses, se garda d'enlever une seule pierre à ce qui restait de l'édifice antique. Les murs méridional et oriental de cette aile, qui sont en marbre du Pentélique, furent conservés ; mais comme leur épaisseur était trop faible pour soutenir une aussi haute tour, on les redoubla à l'intérieur par une construction composée de grands blocs. Le côté occidental, qui était ouvert et faisait de l'aile droite une sorte de portique, fut muré à neuf, et c'est là qu'on fit la porte, qui eût été certainement mieux placée dans le mur opposé donnant sur la citadelle. Le quatrième côté, tourné au nord, offrait deux colonnes doriques avec leurs chapiteaux et leurs entablements. Il eût été plus avantageux de les détruire et de construire à leur place un mur plein, composé d'assises régulières. On ne toucha point à l'œuvre de l'antiquité. On remplit les intervalles des colonnes d'une maçonnerie formant sous-œuvre au-dessous des architraves. A l'extérieur le mur paraissait fait à neuf ; mais dans l'intérieur on apercevait les cannelures des colonnes qui effleuraient la maçonnerie, et tout le reste de l'appareil architectural. Ainsi fut conservée par des hommes prudents et amis des arts, mais que l'état social obligeait à se fortifier dans les anciennes citadelles, une œuvre que d'autres barbares, musulmans ou chrétiens, ont moins respectée. Je devais ces paroles d'éloge à des hommes en réalité fort distingués, amis des plus grands artistes de l'Italie, et qu'un amour exclusif, affecté peut-être, de l'antiquité a fait quelquefois couvrir d'injustes anathèmes.

Il n'est pas non plus vraisemblable que les autres parties des Propylées aient été endommagées par les ducs florentins, car en les transformant en un palais, ils étaient les premiers intéressés à en conserver l'aspect architectural. M. Beulé dit (I, p. 60) que Nerio Acciaiuoli « gâta les Propylées, découvrit l'aile septentrionale, éleva sur ses murs de nouveaux étages, perça des portes et des fenêtres, ajouta un escalier, démolit en partie l'aile méridionale pour agrandir le chemin qu'on voulait faire passer devant le temple de la Victoire; sur ses murs et les deux colonnes qui restèrent éleva une haute tour. »

Nous avons vu que les ducs florentins ne démolirent aucune partie de l'aile droite et ne firent point passer de chemin entre la tour et le petit temple; je viens d'expliquer aussi comment, en construisant une tour qui leur était nécessaire, ils sauvèrent cependant l'aile droite des Propylées. Quant aux portes et aux fenêtres dont parle M. Beulé, les ducs n'en ont percé aucune, puisque les murs de l'édifice sont intacts. Il y a seulement dans la Pinacothèque des meurtrières destinées à des soldats armés de fusils, et conséquemment d'une date postérieure aux Acciaiuoli. Les trous carrés percés à une petite hauteur dans les murs des Propylées, à l'intérieur, et destinés à recevoir les soliveaux des planchers, ne peuvent pas non plus leur être attribués, car ces planchers, qui coupaient en deux les colonnes et les pilastres sur leur hauteur, sont en contradiction manifeste avec le goût architectural des Italiens à cette époque. Il faut donc les attribuer à des mains plus modernes, à des gens entièrement dénués de goût, comme l'ont été les Turcs tant qu'ils n'ont pas fait venir d'Europe leurs architectes.

Les Propylées étaient-ils couverts de leur toiture antique lorsqu'arrivèrent les Florentins? Nous n'avons là-dessus aucun document, et nous considérons comme gratuite l'accusation élevée contre eux d'avoir découvert l'aile gauche. Il n'est pas vraisemblable qu'une charpente de bois, même avec les réparations dont elle put être l'objet à différentes époques, ait pu subsister pendant tant de siècles, et que, négligée pendant une grande partie du moyen âge, elle ne se soit pas d'elle-même effondrée.

Quoi qu'il en soit, il est certain, d'après les documents publiés par Buchon et les papiers appartenant à la famille Ricasoli, qui descend des Acciaiuoli, il est certain que les ducs habitaient les Propylées et qu'ils en avaient fait un fort beau palais italien. C'était une bonne fortune pour ces riches seigneurs, amis du luxe et de la somptuosité, de trouver sur une citadelle un édifice de cette nature dont ils pouvaient tirer un excellent parti. A cette époque, les colonnades étaient intactes, car les chapiteaux brisés et les tambours tombés à terre ont été, en 1835, trouvés dans les vestibules eux-mêmes, au milieu des décombres provenant de l'explosion ; il est bien certain que ces vestibules, formant les salles du palais florentin, étaient dégagés de tout décombre et dans un parfait état de propreté. Il est bien certain aussi qu'avant 1830 on n'avait pas rapporté ces grandes pièces de marbre au pied des colonnes dont elles avaient fait partie. C'est donc lors de l'explosion des Propylées, au XVIIe siècle, que ces colonnes furent disloquées et décapitées, et que leurs architraves furent jetées à terre et ensevelies.

Nous devons avoir en vue les palais italiens du XIVe et du XVe siècle, quand nous cherchons ce qu'a dû être

celui des Acciaiuoli. Étant donné le plan de l'édifice antique, rien n'était plus simple que sa transformation, car ses deux vestibules, l'un étroit du côté de l'Acropole, l'autre large donnant sur la campagne, étaient coupés dans leur milieu par le chemin central et figuraient ainsi quatre salles. Il suffisait, pour les compléter, de fermer les entre-colonnements par des murs percés de fenêtres ; la grosseur des colonnes doriques permettait de les laisser saillir au dedans et au dehors et de leur donner l'aspect de colonnes engagées. La Pinacothèque fournissait une autre belle salle, éclairée par deux fenêtres antiques et précédée d'un vestibule supporté par trois colonnes élégantes.

Comme les murs et les architraves des colonnes étaient intacts, il était facile de leur faire supporter un plancher et de construire au-dessus un étage qui doublait le nombre des pièces d'appartement et les portait à dix ou douze. C'est ce qui fut fait. Le désir de laisser voir les colonnes au dehors de l'édifice et au dedans des salles, et le besoin de donner en même temps aux murailles une épaisseur capable de soutenir l'étage supérieur, expliquent la remarque faite par Dodwell au commencement de notre siècle. Il vit les murs florentins qui fermaient les entre-colonnements, et il observa qu'ils ne laissaient pas voir la moitié des colonnes. C'est ce que l'on peut constater encore par la trace blanche que ces murs ont laissée dans les cannelures.

Que les murs vus par Dodwell, et plus tard encore par Wilkins en 1816 et par Leake en 1821, eussent été construits par les Florentins, c'est ce dont on ne pourrait douter ; car les Turcs ne prirent pas l'Acropole par la violence ; elle leur fut remise par Franco. Ni l'expédition de Nicolo Canale, ni le bombardement de Kœnigsmark n'at-

teignirent les Propylées. L'explosion avait détruit le palais italien où les Turcs avaient remplacé les ducs florentins; mais elle laissa des ruines que l'on se contenta de réparer, de transformer en petites salles et de créneler sur leur façade antérieure. Ces créneaux se voient clairement sur le dessin de Cockerell (pl. II), où ils couronnent la troisième muraille. La première rangée de créneaux en avant était sur le gros bastion, la deuxième sur le mur transversal allant du pyrgos au piédestal d'Agrippa, la troisième sur l'entre-colonnement des Propylés, c'est-à-dire sur les ruines réparées du palais Acciaiuoli.

Nous devons maintenant dire ce que c'était que ces seigneurs florentins qui transformèrent ainsi les Propylées et y tinrent leur cour pendant près d'un siècle.

Leur nom d'*Acciaiuoli* indique une ancienne famille de marchands, enrichis dans le commerce de l'acier. Nous ne savons rien de ses premiers représentants. Elle ne devient historique qu'avec Nicolo qui, ainsi que je l'ai rappelé ci-dessus, fut en 1334 substitué à tous les droits de l'impératrice de Constantinople sur la Morée. Comme grand sénéchal de Jeanne Ire, reine de Naples, il eut l'occasion de ménager à cette femme élégante, lettrée et voluptueuse, le retour dans ses États, d'où elle avait été chassée en 1347, après l'assassinat de son premier mari, André de Hongrie, et son mariage avec l'assassin, son amant. Nicolo s'installa dans la Grèce en la prenant par le midi; il fortifia à ses frais la plaine de Calamata, en Messénie, puis il acquit tour à tour à prix d'argent des droits sur d'autres parties de la Grèce. Il fit réparer ou construire à neuf plusieurs fortifications en Morée, et surtout dans la Corinthie. Son testament, fait en 1358, donne une liste de ses constructions et

de ses fondations, et l'on peut juger par elle de l'esprit qui animait la famille des Acciaiuoli à cette époque.

Je ne m'arrêterai pas sur ce sujet, parce que Nicolo ne posséda point Athènes et n'eut jamais l'occasion de rien édifier dans cette ville. Je rappellerai seulement qu'il fonda et construisit en grande partie la chartreuse de Florence, qu'on appelle la Certosa in val d'Ema, édifice qui coûta des sommes d'argent considérables, qui ressemble à une forteresse et qui est l'œuvre d'Orcagna. C'est en 1341 qu'elle fut commencée; là se trouvent les tombeaux de la famille des Acciaiuoli, particulièrement celui de Nicolo, mort le 8 novembre 1365, à l'âge de cinquante-cinq ans.

Nicolo était, comme beaucoup de seigneurs de ces temps-là, un grand constructeur d'édifices; il bâtit plusieurs maisons, des châteaux et des villas; je n'en citerai que deux, qui se voient encore aujourd'hui dans le royaume de Naples : le château de Nocera, grande et belle œuvre où conduit aujourd'hui le chemin de fer de Pompéi, et le château de Lettere, dans une situation merveilleuse, à l'est de Castellamare. Le grand sénéchal Acciaiuoli était un homme fort lettré, de mœurs élégantes et somptueuses. Il fut longtemps l'intime de Boccace. Ami du luxe et du faste, il vivait entouré des femmes les plus distinguées de son temps et de Grecs que son autorité en Morée attirait autour de lui: il s'était composé ainsi une sorte de cour. Il voulait par dessus tout, nous dit Boccace dans sa correspondance, avoir la réputation d'un ami des Muses.

Il mourut sans enfants, après avoir fait son neveu Nério (Renier) Acciaiuoli capitaine de Corinthe en 1362. C'était l'époque des incursions guerroyantes des bandes catalanes. Après avoir battu les Francs en Béotie, elles avaient pillé

et brûlé Thèbes et Athènes. Le danger qu'elles faisaient courir à toute la Grèce fut pour Nério un motif de passer l'isthme et de les poursuivre à travers l'Attique et la Béotie. Mieux servi et plus civilisé que ces bandes, jadis mercenaires et toujours indisciplinées, Nério les chassa jusqu'en Thessalie. En 1387, il avait le titre, non pas de duc, mais de seigneur du duché d'Athènes; c'est en 1394 seulement que le titre de duc lui fut donné.

« Ritornato in Atene, dit Fanelli (*Atene attica*, p. 293), applico l'animo suo pronto e grande non meno per ben ordinar li suoi stati, che ad accrescere le magnificenze di quella capitale con sontuosi edificii e strade spaziose. » Nério avait donc les mêmes goûts que Nicolo, son oncle, et ne dérogeait en rien aux coutumes des princes italiens de son temps. Mais Nicolo, à cause de ses fonctions de sénéchal et de ses relations avec la cour de Naples, avait presque constamment habité l'Italie. Son neveu, au contraire, était fixé dans sa seigneurie de Corinthe et d'Athènes; il eut donc à faire dans ce pays ce que Nicolo avait fait en Toscane et dans le royaume de Naples: un de ses premiers soins fut de mettre en état l'Acropole d'Athènes et de s'y construire le palais que j'ai décrit tout à l'heure, autant du moins qu'il peut être décrit d'après l'aspect des lieux et d'après des documents qui datent tous du temps des Turcs.

Il est certain que la fortune des Acciaiuoli allait grandissant et que leur situation en Grèce tendait à les rendre indépendants de Naples et de Florence, comme ils l'étaient devenus de Constantinople. Ce fut Ladislas ou Lancelot, de la famille de Duras, qui, comme roi de Naples et prince d'Achaïe, créa en 1394 Nério duc d'Athènes. Celui-ci mourut la même année et fut enseveli dans l'église Sainte-Marie

d'Athènes, c'est-à-dire dans le Parthénon. Les historiens ne nous ont pas laissé de renseignements précis sur les ouvrages qu'il fit exécuter dans cette ville, et nous n'aurions que le passage bien vague de Fanelli, si M. Buchon n'avait publié le texte de son testament, tel qu'il existe dans les papiers de la famille. En voici les principales dispositions ; elles montreront que Nério était fort préoccupé de tout ce qui pouvait contribuer à l'embellissement de l'Acropole et illustrer son règne.

Il laissait à l'église de la Vierge, c'est-à-dire au Parthénon, depuis longtemps changé en église, les revenus de la ville d'Athènes et ses dépendances, ainsi que ses propres chevaux. Il laissait cent ducats à l'archevêque pour la location de l'église, qui était une église grecque et byzantine; outre les chanoines et les prêtres ordinaires, il y établissait vingt autres prêtres de foi catholique et du rite latin, afin d'y officier pour son salut; ces vingt prêtres devaient être payés sur les revenus de la ville d'Athènes. Il pourvoyait à la réparation de ladite église; lui faisait rendre, après les avoir rachetés, tous les vases, ornements et objets précieux qui avaient été enlevés; enfin il faisait doubler et orner d'argent les portes de cet édifice.

Il n'est pas douteux que Nério avait eu durant sa vie le même faste et le même amour des lettres, des arts et de la vie élégante que son oncle Nicolo, et qu'il les avait transportés dans Athènes, autant que cela était possible à cette époque. Son palais d'Acropoli, comme on disait alors, était le rendez-vous d'une société élégante et intrigante que la Grèce et l'Italie fournissaient. Il avait certainement réuni dans ce château tout ce que le pays pouvait lui fournir des commodités et des agréments dont la vie italienne était dès

ce temps abondamment pourvue. Je ne puis croire que Nério laissât les belles dames et les élégants seigneurs, qui formaient sa cour, gravir jusqu'à sa porte, nuit et jour, par des rochers escarpés et raboteux. Et quand je vois d'une part les châteaux et les autres édifices splendides, construits par son oncle en Italie, édifices pourvus d'avenues et de montées faciles, de riches perrons et de vastes escaliers ; d'un autre côté les constructions dont il est lui-même certainement l'auteur, et les legs somptueux qu'il a faits à l'église du Parthénon, je ne puis guère hésiter à lui attribuer le grand escalier, soupçonné par Titeux et mis au jour par M. Beulé.

Nous avons vu en effet que, du temps des ducs florentins, la montée ne conduisait pas sur le pyrgos, comme à l'époque musulmane, qu'il n'y avait ni mur ni remblai sur cette pente, et que par conséquent elle aboutissait, comme aujourd'hui, à la substruction des Propylées. On entrait donc par le milieu dans le palais florentin, et on le traversait pour pénétrer dans la citadelle. Quand Nerio le construisit, tout l'espace qui est en avant était libre, borné au sud par le pyrgos et par un mur qui y faisait suite, au nord par la fortification qui existe encore et qui est d'une date plus ancienne, à l'ouest par les deux constructions antiques qui sont à droite et à gauche de la porte trouvée par M. Beulé. Cet ensemble figurait déjà un quadrilatère en pente rapide et allongé de l'est à l'ouest, tout à fait propre à recevoir des degrés.

Les degrés, tels qu'ils sont, n'ont aucun caractère antique. Ils ne sont pas joints avec exactitude et ne rappellent en rien les constructions helléniques de l'Acropole. Ils sont même moins bien assemblés dans leurs parties que les

assises du mur septentrional, qui, ainsi que nous le verrons, appartient au temps de Justinien. Ce vaste escalier témoigne d'un certain faste dans sa disposition générale et d'une certaine pénurie de matériaux : en effet, il est formé, non de pierres équarries posant à plat sur un massif horizontal, mais de prismes triangulaires dont l'hypoténuse pose sur une surface taillée en glissoire. La partie nord de la moitié inférieure pose sur un remblai moderne.

Tout l'escalier était compris entre des constructions plus ou moins anciennes, avec lesquelles il ne se raccordait pas. Qu'il soit conçu suivant un plan tout autre que celui de Mnésiclès, c'est ce que démontrent plusieurs discordances qui seront examinées ci-après. Ce qui nous intéresse particulièrement ici, c'est sa postériorité par rapport au mur septentrional, qui est du temps de Justinien. L'examen attentif de l'angle nord-ouest (pl. VII), au bas de l'escalier, la démontre avec évidence, car la partie supérieure du mur latéral situé au nord est composée d'assises alternatives de pierres et de briques, ancien usage byzantin qui dure encore. Sa partie inférieure, qui fait corps avec la construction de Justinien, repose sur une première assise, dont deux pierres seulement sont obliques, et dans son ensemble elle n'a aucune adhérence, aucune relation architecturale avec les marches de l'escalier. Celui-ci a donc été posé après coup dans une sorte de caisse préexistante.

Cette caisse est elle-même fort inégale et n'a point la régularité que l'on suppose, car non seulement les parois latérales de la partie inférieure ne font pas suite exactement aux substructions de la Pinacothèque et du pyrgos, mais celles de la partie supérieure sont interrompues par le piédestal d'Agrippa, qui est posé obliquement, et par les

saillies de gros blocs faisant partie du pyrgos de la Victoire (pl. XIII, 2, *d*).

Si l'on admettait que le grand escalier fût de l'époque de Justinien, il faudrait admettre en même temps que les ingénieurs de ce prince, qui changeait la Grèce entière en une place forte, ménageaient cependant aux barbares un moyen facile de monter à la citadelle athénienne, ce qui est contraire au sens commun. Et si l'escalier existait déjà de son temps, il faudrait admettre qu'il l'a laissé subsister, ce qui n'est guère plus raisonnable.

Quand on suit l'histoire à partir de Justinien, qui vivait au VI[e] siècle, on ne rencontre plus aucune époque où l'on puisse placer la construction du grand escalier avant celle des ducs florentins. Et quand on se reporte à ce qui se faisait alors dans toute l'Italie, à ce qu'ils y ont fait eux-mêmes, à leurs habitudes princières, au luxe et au bien-être dont ils s'entouraient, on ne peut guère hésiter à leur attribuer ce grand escalier, construit après coup, et dont ni eux ni leur cour ne pouvaient se passer. Du reste, je reviendrai plus tard sur cette question du grand escalier, et l'on verra clairement qu'autant il s'accorde avec les usages italiens du temps des républiques, autant il est en contradiction avec ceux de toute l'antiquité grecque. Il restera démontré que nous pouvons, avec une extrême vraisemblance, qualifier ces degrés du nom d'*escalier d'Acciaiuoli* ou d'escalier florentin.

La porte inférieure était également florentine, puisqu'elle donnait accès au palais. La porte déblayée par M. Beulé n'existait pas encore au temps de Nério. Les degrés s'arrêtaient en bas à un palier long et étroit sur lequel donnait une porte placée au même niveau. Cet ensemble est net-

tement indiqué par un bandeau de marbre noir formant une faible saillie à la partie inférieure du mur. Plus tard, l'entrée qui existait au temps de Nério, et qui était contemporaine de son escalier, fut ruinée et transformée en une brèche ouverte. Quand on la répara, soit que l'on manquât de matériaux, soit que l'on fût pressé par le temps, ou pour toute autre raison, on ne releva point le seuil à la hauteur qu'il avait ; la porte fut abaissée, et l'on se trouva devant un vide que l'on franchit au moyen de quelques marches faites à la hâte sur le côté droit de la nouvelle porte. Cet état de choses est très-exactement décrit par M. Beulé et bien représenté dans le plan qui accompagne son exposition.

On trouve dans ce coin de l'Acropole des débris de toutes les époques et des ouvrages toujours ajoutés les uns aux autres : les constructions helléniques, figurant comme deux tours à droite et à gauche de la porte ; le mur qui, à l'intérieur, forme leur quatrième côté, et qui est contemporain du grand escalier, comme le prouve le bandeau noir ; la porte avec la portion de ce même mur construite en assises de marbre blanc et surmontée ridiculement de deux rangées de triglyphes superposées ; enfin le bastion turc qui formait l'extérieur de ces constructions.

Il ne peut pas s'être écoulé beaucoup d'années entre la construction de la première porte et celle de la seconde, car la première étant, de l'aveu de tout le monde, contemporaine de l'escalier, et celui-ci ayant été enseveli sous terre par les Turcs dès le commencement de leur domination en Grèce, il ne reste, si l'escalier est l'œuvre de Nério, que soixante ans pour expliquer la destruction de la première porte et la construction de celle qui existe. Or, dans cet intervalle, compris entre les années 1394 et 1456, y a-

t-il des faits historiques qui puissent expliquer ce changement?

L'histoire des derniers ducs florentins nous répond. Le successeur immédiat de Nério, Antonio, orna beaucoup la ville d'Athènes, et même autant qu'il le put, nous dit Chalcocondyle (p. 216, dans le *Corp. byz. hist.*). Ce fut lui qui fit placer au Pirée, sur le quai d'embarquement, les deux lions antiques qui sont maintenant à la porte de l'arsenal de Venise. Mais les bonnes dispositions de ce duc furent contrariées par un acte final de son prédécesseur. En mourant, Nério avait transféré le titre de légat de l'Attique à la république de Venise et n'avait laissé que Thèbes et les pays circonvoisins à son fils naturel Antonio. Celui-ci n'accepta pas le transfert et vint assiéger Athènes. Les troupes vénitiennes, dit Fanelli (*At. att.*, p. 294), avançaient d'Eubée vers la ville, quand elles furent détournées par Antonio et se retirèrent. Le siége continua. Des traîtres lui ouvraient les portes; mais lui n'en continua pas moins à abattre la forteresse avec une féroce constance. En peu de jours, il la soumit et resta proclamé duc d'Athènes. » Il fit ensuite sa paix avec Venise.

Le récit qui précède répond à la question qui nous occupe, car lorsque Fanelli raconte qu'Antonio abattait la forteresse, il ne saurait être question des remparts de couronnement, qui n'étaient pas accessibles. Nous voyons encore aujourd'hui que les murs latéraux, attribués à Justinien, n'ont souffert qu'à leur partie supérieure. Il ne reste donc à envisager que la portion vraiment accessible de la forteresse, c'est-à-dire l'espace compris entre la porte G et l'angle nord-ouest de l'escalier, mais surtout la porte d'Acciaiuoli. C'est donc elle, selon toute apparence, qui fut battue en

brèche par Antonio, et c'est lui qui dut la réparer dès qu'il fut muni du titre de duc. J'ajoute qu'il dut faire cette réparation à la hâte, car à cette époque Amurat était en Phocide.

La fin des Acciaiuoli d'Athènes ne fut ni heureuse ni glorieuse. Antonio étant mort en 1435, eut pour successeur un jeune homme de vingt-deux ans, Nério II. Franco, qui vint après, ne sut point conserver sa paix avec le sultan. Mahomet II envoya contre lui Omar, qui assiégea Franco dans l'Acropole et le força enfin à la rendre. La reddition se fit à l'amiable, et le duc florentin reçut en échange Thèbes et la Béotie, qui déjà étaient au pouvoir des Ottomans. Plus tard une conspiration se forma dans Athènes pour en chasser les musulmans et y rétablir Franco ; mais elle fut découverte. Les principaux citoyens furent transportés à Byzance, et le chef Dimitrios fut interné à Ænos avec une forte pension payée sur les revenus de cette ville. Quant à Franco, le sultan l'envoya à Zagan, gouverneur du Péloponèse, avec l'ordre de le faire mourir. (*Chalc.*, p. 483). C'est au mois de juin de l'année 1456 que la ville et l'Acropole d'Athènes avaient été remises entre les mains des musulmans (*Petite Chron.*, p. 520).

Ve ÉPOQUE

OU ÉPOQUE DE JUSTINIEN

Sylla avait pris Athènes le 1er mars de l'année 86 avant J.-C. Depuis cette époque jusqu'en 1204, date de la conquête de Constantinople par les croisés et de la fondation de l'empire latin, il y eut trois moments principaux où les constructions antiques furent réparées et où la ville se vit embellir d'édifices nouveaux : ce sont les époques d'Adrien, de Valérien et de Justinien. Entre Sylla et Adrien, l'histoire ne mentionne que peu de constructions nouvelles ou de réparations. Après Justinien, c'est-à-dire pendant plus de six siècles, Athènes est abandonnée, et la Grèce est presque sans interruption assaillie ou traversée par des envahisseurs barbares qui ne laissent après eux que la dépopulation. Cette dernière période ne semble pas avoir rien édifié dans Athènes; du moins on n'y trouve aucune ruine, si ce n'est peut-être une ou deux chapelles, qui puisse lui être attribuée. Cependant ce fut vers le milieu du VIIe siècle que le Parthénon fut transformé en une église de style byzantin, construite dans son intérieur. Nous en parlerons ci-après.

Le sac d'Athènes par Sylla et la destruction de ses murailles ouvrirent la ville au premier venu et la mirent hors d'état de tenter la moindre résistance. Fufius Calenus, lieutenant de César, y entra sans difficulté en 47, et soumit promptement Mégares et tout le Péloponèse.

Après la bataille de Philippes, Antoine était resté quelque temps à Amphipolis pour y lever le tribut; puis il était venu s'établir à Athènes. Il était d'un caractère doux et de mœurs faciles. Il rendit à cette ville plusieurs îles de la mer Égée et se fit aimer des Grecs. Il y passa avec Octavie l'hiver qui suivit le traité de Brindes. C'est alors qu'il épousa Minerve en grande cérémonie et se fit donner une dot de mille talents. C'est d'Athènes aussi qu'il répudia Octavie. Le 4 septembre 31 eut lieu la bataille d'Actium.

La Grèce était épuisée par plusieurs siècles de guerre et de servitude, et par les prodigalités romaines. Octave, qui vint à Athènes après la victoire d'Actium, donna au pays quelques immunités; mais la fondation de Nicopolis, à l'entrée de ce qu'on appelle aujourd'hui le golfe d'Arta, montre que l'on attachait peu d'importance aux anciennes villes et que Rome songeait avant tout à son propre intérêt. Il y avait certainement chez les Romains un courant d'idées défavorable aux Hellènes : c'est ce que prouve l'animosité de Virgile contre ce peuple, et le parti qu'il prend sans cesse pour les Troyens auxquels Rome, et en particulier la famille des Jules, faisait remonter son origine.

Agrippa avait été chargé de pacifier le Bosphore, et avait été gouverneur de Syrie. En l'an 19, Auguste lui donna en mariage sa fille Julie, veuve de Marcellus. Il mourut sept ans après. C'est en son honneur que fut élevé le piédestal, alors surmonté de sa statue, qui existe encore en avant de

la Pinacothèque. Pausanias, qui en parle avec dédain, dit en passant qu'il ne sait pas si sur ce piédestal il n'y a pas eu des statues élevées aux fils de Xénophon. Il devait bien le savoir: car il suffit de jeter un coup d'œil sur cette construction pour voir qu'elle n'est pas d'époque hellénique. Non seulement elle est dépourvue d'élégance et mal proportionnée; mais en outre elle est formée, comme beaucoup de constructions romaines, d'assises alternativement hautes et basses, dont les unes sont posées à plat pour la solidité, et les autres mises de champ et comme un revêtement pour économiser le marbre. Ce marbre est d'ailleurs de qualité médiocre, se détruisant par écailles et incapable de résister à l'usure du temps. Les Grecs des beaux siècles de l'art construisaient en blocs égaux formant des assises épaisses et solides dont les pièces étaient parfaitement assemblées. C'est à une époque de décadence relative que l'on se mit à bâtir de l'autre façon et à prodiguer le marbre bleuâtre de l'Hymette, beaucoup moins solide que le marbre blanc du Pentélique. Le portique d'Attale, dont les ruines se voient dans la ville, au sud-est du temple de Thésée, est déjà construit à la manière gréco-romaine.

La disposition du piédestal d'Agrippa, en avant et à l'angle de la Pinacothèque, prouve qu'à cette époque il n'y avait point d'escalier devant les Propylées et que l'on n'avait pas la pensée d'y en construire un. En effet, il est placé de biais par rapport au plan général, et il empiète notablement sur l'espace qui aurait appartenu à cet escalier. Rien n'eût été plus facile que de le reculer d'une quantité suffisante pour ne point gêner les marches et de le mettre dans l'alignement. Si cela ne fut pas fait, c'est que l'idée même d'un

grand escalier n'existait pas, soit comme projet pour l'avenir, soit comme tradition. Comment admettre d'ailleurs qu'un tel escalier, qui eût été sans doute construit avec un aussi grand soin que les autres édifices d'Athènes, eût complètement disparu au temps d'Agrippa? Si, établi par Périclès, il eût subi peu après quelque dommage, n'eût-il pas été réparé au temps de Lycurgue? Et peut-on croire que les parties latérales, beaucoup moins fréquentées et moins usées que le milieu, n'eussent pas subsisté sur une assez grande étendue pour forcer le piédestal à s'aligner avec les degrés? Il faut donc penser qu'au temps d'Auguste l'espace qui s'étend devant les Propylées, entre leurs deux ailes et au-dessous, était libre et non recouvert par un escalier. Le piédestal est à la distance de 1^{m} 60 de l'ante de la Pinacothèque. En outre, il est pour ainsi dire à cheval sur les fortes assises d'un mur antique dont nous parlerons ci-après, et qui avançait en saillie un peu plus que lui. Il faisait ainsi une sorte de pendant au pyrgos de la Victoire aptère, et il était assez haut pour que la statue du gendre d'Auguste fût à peu près au niveau de celle de la déesse et de son petit temple. C'étaient deux divinités protectrices qui se présentaient, comme la grande Minerve Promachos, aux regards de ceux qui montaient à l'Acropole. On passait d'abord sous le pyrgos, ensuite sous le piédestal. De loin on apercevait à la fois l'un et l'autre. Rome a mis ainsi partout où elle est allée le cachet de son autorité.

A la même époque ou à quelques années plus tard se rapporte le petit temple circulaire de *Rome et d'Auguste* dont une portion d'architrave et d'inscription se voit encore à terre, à l'est du Parthénon. Il est certain que ce petit édifice était sur l'Acropole, car plus tard on n'y eût pas

monté ces grands blocs de marbre, qui ne pouvaient entrer aisément dans aucune construction. Mais dans l'état présent de la surface du rocher, il est impossible d'en reconnaître la place. M. Beulé l'a mis par hypothèse non loin de l'angle septentrional du Parthénon. Il s'est trompé. Cette partie de l'Acropole est totalement déblayée; là se trouve une partie plus haute du rocher, qui n'a jamais été entamée et n'a porté aucune construction en pierres de taille. Cette éminence fut coupée en ligne droite pour former une esplanade devant le Parthénon; mais la partie qui fut laissée intacte avec toutes ses inégalités naturelles est précisément le point que choisit M. Beulé pour y placer le temple de Rome et d'Auguste. Quand on voit le lieu adopté pour le piédestal d'Agrippa, lieu choisi de telle sorte que la statue du gendre d'Auguste] fît pendant à la Victoire aptère, on serait porté à croire que ce petit temple n'était pas loin du lieu où l'on voit encore son architrave, et qu'on l'avait élevé entre l'autel de Minerve et le Parthénon: de cette manière les honneurs rendus à la déesse s'adressaient en même temps à Rome et au fondateur de l'empire. C'était une sorte de profanation, mais à laquelle les Grecs et les Romains étaient également habitués. Un Grec, longtemps auparavant, n'avait-il pas établi ses femmes dans le Parthénon? Antoine, tout récemment, n'avait-il pas célébré son mariage avec Minerve? Toutefois, je ne propose cette place que comme une hypothèse, que l'état des lieux ne contredit pas et qui est d'accord avec les idées romaines de ce temps.

Les princes qui suivirent Auguste ne firent rien pour Athènes; il faut atteindre le règne d'Adrien pour trouver une époque d'activité dans les travaux publics. Je ne parle pas en effet de la tentative faite par Néron d'ouvrir un

canal à travers l'isthme de Corinthe. Si cette entreprise eût réussi, elle eût certainement changé les destinées, non seulement du Péloponèse, mais aussi d'Athènes, dont elle eût ranimé le commerce et qu'elle eût mise à l'extrémité de la Grèce orientale, tandis qu'Athènes a vu pendant plus de mille ans les invasions passer sous ses murs sans s'y arrêter. Mais Néron, en essayant de couper l'isthme, avait en vue l'intérêt des Romains et non celui des Grecs. En outre, la superstition l'arrêta dès le début de son entreprise.

Adrien (117-138) fit beaucoup dans Athènes (pl. VIII). Mais il fit peu pour les Athéniens; il ne fit rien pour la défense de la ville et la restauration de l'Acropole. Son contemporain, Hérode Atticus, fit plus que lui pour ses compatriotes. La porte à laquelle on a donné le nom d'Adrien séparait, comme le témoigne l'inscription qu'elle porte, la ville grecque de la ville romaine. La première s'étendait au pied de l'Acropole comme dans l'antiquité; elle ne semble pas avoir jamais dépassé l'enceinte de murs dont on peut suivre encore la trace sur les collines et jusqu'au mur d'appui de l'Olympiéum. A partir de ce point, elle a suivi à peu près la même direction que la muraille turque dont j'ai parlé. Il n'est donc pas très-difficile de concevoir ce que c'était que la ville romaine dont l'inscription donne une des limites. Au-delà de la *Porte d'Adrien*, du côté de l'est, le terrain va en descendant vers l'Ilissus, qui est très-près de là, et se relève rapidement sur l'autre rive de ce ruisseau. A partir de cette porte, le mur hellénique allait s'écartant de la rivière vers le nord et vers le sud, et laissait entre elle et lui un espace de plus en plus large. C'est là que s'étendait la ville romaine.

Pendant mon long séjour à Athènes, j'ai parcouru pas à

pas toute cette surface, et je l'ai examinée sur toute son étendue. Quoique les ruines existantes se réduisent à peu de chose, on peut reconnaître encore, à la composition du sol, les points qui ont été occupés par des constructions et ceux qui sont restés libres. En outre, les Romains avaient l'habitude de décorer leurs maisons et leurs autres édifices de plaques de marbre, surtout de marbre de couleur, scié en feuilles et poli sur sa face extérieure. Cet usage paraît avoir duré beaucoup de siècles; il a été adopté par les Byzantins, pratiqué probablement par les Latins au moyen âge, et il l'est encore par les musulmans. Quand on a transformé à toutes les époques modernes les constructions anciennes en carrières, on a utilisé ces placages pour orner des salles, des vestibules, des bains, et pour faire ces petits cubes dont on composait les mosaïques. Les feuilles de marbre ont été brisées, et de nombreux fragments sont restés dans les décombres dont se compose le sol d'aujourd'hui. Ainsi, le long de l'Ilissus, sur ses deux rives, les fragments de poterie et de tuiles, dont le caractère antique se reconnaît aisément, indiquent les habitations; les fragments de marbre de couleur indiquent les habitations romaines.

Près de la porte d'Adrien, le quartier romain paraît avoir été composé de maisons et d'édifices agglomérés. A mesure que l'on s'éloigne, soit en amont, soit en aval de la rivière, les habitations sont de plus en plus écartées les unes des autres. En aval, la ville romaine descendait jusque vers l'endroit où est aujourd'hui un abattoir, là où l'Ilissus passe dans une sorte d'embrasure entre la colline de l'ouest et un chaînon qui se rattache au mont Hymette. En amont, elle remplissait tout l'espace occupé aujourd'hui par le

jardin royal et qui s'étend au-delà jusqu'au château de la duchesse de Plaisance; elle montait le long des pentes du Lycabette et n'offrait plus sur l'autre rive que des maisons éparses, au milieu de jardins ou de champs étagés. En résumé, la ville romaine occupait les deux rives de l'Ilissus, ayant son principal centre vers la porte d'Adrien.

C'est d'elle surtout et de son bien-être que cet empereur se préoccupa, car c'est dans cet espace que l'on trouve les restes des édifices construits sous son gouvernement. Le temple de *Jupiter Olympien;* les *Thermes*, dont les fondations et les bassins ont été récemment mis au jour; le grand bâtiment, quel qu'il soit, dont faisaient partie les mosaïques du jardin royal; le grand égout qui, traversant l'avenue du Stade, descend à main gauche vers l'Ilissus, avaient en vue l'embellissement et la commodité du quartier romain. C'est aussi pour le bien-être des Romains, habitants de cette ville nouvelle, qu'avait été construit l'aqueduc récemment découvert et réparé par l'administration athénienne. Ses eaux, recueillies dans le vallon qui s'étend au pied du mont Hymette, étaient amenées par un conduit souterrain jusque sur le penchant du Lycabette, à une altitude de cent quarante-six mètres; de là une série d'arcades, dont il existait encore des débris au temps des Turcs, les amenait dans la direction du jardin royal et du temple de Jupiter, là où se trouvait la principale agglomération romaine. Quant à la *stoa* ou portique d'Adrien, personne n'en connaît la situation dans Athènes. Était-il dans la ville grecque ou dans la ville nouvelle? N'était-ce pas ce grand bâtiment où nous reconnaissons des thermes? La mosaïque du jardin royal n'en faisait-elle point partie? Est-il croyable enfin que ce portique, fait certainement en vue des jeunes Romains qui

continuaient de venir compléter leurs études à Athènes, ait été construit loin de leur portée, dans une vieille ville qui ne répondait plus aux besoins de la civilisation italienne?

Hérode Atticus pensa plus qu'Adrien aux Grecs dont il était le compatriote. Néanmoins le *Stade*, qu'il garnit de siéges de marbre, était aussi dans la ville romaine au bord de l'Ilissus. L'*Odéon de Regilla*, qu'il construisit au pied de l'Acropole, du côté du sud, était dans la ville de Thésée, mais pour ainsi dire au contact des quartiers romains. Ainsi toute la vie intellectuelle de l'Athènes impériale se concentrait du côté de l'est, sur les bords de l'Ilissus. Au contraire, l'ancienne ville s'était dirigée de plus en plus vers l'ouest, c'est-à-dire vers la plaine et les ports, où le commerce l'attirait. La vie des Romains d'Athènes était une vie d'études et de *dilettantisme* que le commerce et la guerre ne pouvaient que troubler. On habitait des maisons avec des jardins et des terrasses, sur le penchant des collines, en vue de la mer. De là, on regardait l'Acropole et ses temples, sans se préoccuper du rôle de citadelle qu'elle ne jouait plus. Depuis que les Grecs avaient en grand nombre émigré vers l'Égypte et ensuite vers Rome, Athènes n'était plus qu'une ville de peu d'importance, comme place de guerre ou de commerce; la vie politique y était éteinte. Ce n'était plus que la ville des souvenirs, où continuait de fleurir le professorat.

La grande extension de la puissance romaine et sa forte organisation militaire avaient refoulé la guerre vers les frontières et passé en quelque sorte par dessus la Grèce, que ses propres tyrans avaient dès longtemps ployée à la servitude. On fortifiait l'empire à ses extrémités : Adrien, qui faisait construire dans Athènes des temples, des aqueducs

et des portiques, élevait aussi cette grande muraille de quatre-vingts milles qui séparait l'Écosse de l'Angleterre et devait arrêter dans leurs incursions les Pictes et les Calédoniens. Mais depuis l'époque où Sylla avait renversé les murs d'Athènes, aucun Romain n'avait eu la pensée de les réparer. S'il est vrai que des brèches furent faites alors aux murs de l'Acropole et que l'entrée en fut démantelée, elles restaient certainement ouvertes sous Adrien comme sous ses prédécesseurs. Il est curieux d'observer que le voyageur grec Pausanias, qui vint deux fois à Athènes pendant le règne de ce prince, ne dit nulle part que l'Acropole fût une citadelle fermée et en état de défense. Il ne parle ni de portes fortifiées, ni de gardiens armés. Il y entre et il en sort avec une entière liberté, comme si l'Acropole était déjà un musée.

Son séjour à Athènes est partagé en trois *journées*, comme dirait un voyageur anglais. En venant du Pirée à la ville par la route extérieure qui portait le nom d'*hamaxitos*, c'est-à-dire carossable, il voit sur sa droite les ruines du mur de Conon, qui faisait partie de la grande enceinte, et il entre par la porte *Piraïque*. A peine dans la ville, il se trouve au lieu nommé *Pompeion*, où se conservait le matériel de la fête des Panathénées. Comme cet édifice a été probablement remplacé chez les chrétiens par l'église, aujourd'hui disparue, de sainte *Paraskévi*, on peut considérer comme un fait certain que la porte Piraïque et le point de départ de la route du Pirée étaient dans la dépression du terrain entre la colline de l'Observatoire et celle de Saint-Anastase, là où est aujourd'hui un parc aux bœufs. Le dessin de M. Lacroix montre que la muraille turque ne s'étendait pas jusque-là, et qu'après avoir touché l'angle occidental du

temple de Thésée elle se dirigeait vers la crête de l'Aréopage. Mais la porte turque nommée *Arslan kapousi* s'ouvrait dans la même direction. A partir du Pompeion, Pausanias traverse le Céramique intérieur, passe au Bouleutérion, à l'Odéon, et va jusqu'à l'Ennéacrounos, qui était située non loin de l'Ilissus, assez près du temple de Jupiter.

La seconde journée du voyageur grec le mène du Céramique au Stade. Il passe par la Pécile et l'Agora; il laisse au-dessus de lui, à sa droite, le sanctuaire d'Agraulos dont la situation n'est pas douteuse. Il touche au Prytanée : selon toute vraisemblance, cet édifice était situé sur la rue moderne d'Adrien, non loin d'un ancien bain turc, peut-être à la maison Gaspary. Pausanias franchit ensuite le col qui réunit l'Acropole à la petite éminence de l'église Saint-Nicodème et descend vers le temple de Jupiter Olympien. Là, il s'arrête un instant pour énumérer les édifices construits ou achevés par Adrien, puis il traverse le quartier des jardins et va jusqu'au Cynosarge, qui était sur la rive droite de l'Ilissus, là où est le monastère des Asômati. En revenant, il rencontre le Lycée, traverse la rivière, voit le quartier des Agrai, c'est-à-dire des chasses, et s'arrête au Stade. Il a donc traversé toute la ville d'Athènes; il en est sorti par la porte d'Adrien; il est passé là où se trouve aujourd'hui le jardin royal; il a suivi le chemin qui menait au Cynosarges, et il a dû atteindre cette route non loin d'une des portes de la ville. Et cependant il ne parle ni de portes où il serait passé, ni de murs qu'il aurait vus. Ne devons-nous pas en conclure que l'enceinte de la ville était alors à peu près dans l'état où elle est aujourd'hui? Deux siècles en effet s'étaient écoulés depuis que Sylla l'avait démolie. Il avait pu sans doute se contenter d'y faire de larges

brèches. Mais par le fait, les murs ne pouvant et ne devant plus servir à la défense de la ville, et la cité romaine s'élevant sur d'autres terrains, les pierres et les briques des remparts durent servir pour d'autres constructions, et les murs disparurent avec le temps. En outre, toute la partie septentrionale de l'enceinte était, à partir d'une certaine hauteur, construite en briques crues. Comme on cessait de l'entretenir, il ne fallut pas beaucoup d'années pour transformer la fortification en une longue bande de terre, qui finit elle-même par s'aplanir. Ainsi nous avons des raisons sérieuses de penser qu'au temps de Pausanias, Athènes était une ville ouverte, du moins en grande partie, et que, si elle était entourée d'un mur, c'était d'une sorte de mur d'octroi et non plus d'une fortification.

La troisième journée du voyageur grec est consacrée aux parties hautes de la ville. Il part du Prytanée, dont j'ai indiqué tout à l'heure la situation probable. Il suit la rue des Trépieds dont un point est marqué par le monument de Lysicrate et un autre point par des constructions solides mises au jour en 1875, un peu au nord-ouest de cet édifice, et aujourd'hui renfermées dans une cave. Pausanias passe au théâtre de Bacchus, au-dessus duquel il signale la grotte consacrée maintenant à la Panagia. Sur le mur de l'Acropole, qui est le mur de Cimon et qui regarde le midi, il aperçoit une égide, probablement en marbre, au centre de laquelle était une tête dorée de Méduse. Remarquons en passant que cette égide devait se trouver vers l'angle de l'Acropole, puisque Pausanias la cite avant la caverne, qui cependant n'est éloignée de cet angle que de quelques mètres. La tête de Méduse devait regarder le levant et réfléchir les rayons du soleil quand il paraissait au-dessus de

l'Hymette. Méduse était en effet une des formes secondaires de l'aurore ; Athéna en était la figure principale, comme je l'ai établi dans ma *Légende athénienne*. Autrement on ne s'expliquerait par la présence de cette égide isolée sur le bord de la fortification.

Pour comprendre l'état des lieux à l'époque où Pausanias y passa, nous devons supposer enlevés les immenses talus de terre qui se voient entre les deux théâtres; il faut aussi faire abstraction de la muraille turque qui les réunit et qui faisait partie du *recinto basso* au temps de Vernéda. La masse de décombres accumulés dans cet espace est à peu près de cent mille mètres cubes. Le tombeau de Talôs; le sanctuaire d'Asclépios, avec sa fontaine; le temple de Thémis, avec le tumulus d'Hippolyte situé devant lui; enfin l'Aphrodite-pandémos, étaient selon toute apparence dans l'intervalle compris entre les deux théâtres. Celui d'Hérode n'était pas encore construit lors du premier voyage de Pausanias. Il n'est pas possible que, pour établir cet édifice, on ait occupé quelqu'un de ces lieux consacrés. Au-delà du théâtre d'Hérode, il y avait un terrain montant sur lequel pouvait, à la rigueur, se trouver l'Aphrodite-pandémos. Mais nous ne savons pas où passait le chemin suivi par Pausanias, ni même s'il ne passait pas au-dessus du théâtre, entre son mur de clôture et les rochers de l'Acropole. Ce problème se résoudra peut-être quand on entreprendra le dégagement définitif de la citadelle (pl. IX).

Avant d'arriver aux Propylées, Pausanias rencontre un petit sanctuaire de la Terre-courotrophos et de Dêmêter-chloé. Comme il en est question dans Aristophane et qu'il appartenait évidemment à une époque ancienne, nous en

parlerons au chapitre suivant. Disons seulement ici que cet édifice, d'une dimension sans doute analogue à celle du temple de la Victoire aptère, devait être situé au pied du *pyrgos*, au dehors de la fortification.

De là le voyageur grec se trouve tout d'un coup devant les Propylées. Par conséquent, s'il y avait alors pour entrer à l'Acropole une porte extérieure autre que celles de cet édifice, elle était nécessairement soit au pied du pyrgos, là où se trouve la porte G, soit plus loin, à l'angle de la Pinacothèque, dans un mur qui aurait fermé le passage entre les deux ailes des Propylées. Pausanias ne parle ni de l'une ni de l'autre; il est à supposer qu'il n'y en avait pas de son temps et que du dehors on arrivait, sans être arrêté, jusque dans le chemin creux du bâtiment central. C'est ce qui explique son expression : « Il n'y a qu'une entrée à l'Acropole, » expression difficilement intelligible dans toute autre hypothèse. Après avoir visité la citadelle, il redescend par le même endroit, et il se trouve à l'escalier de Pan, situé en avant de la Pinacothèque, et dont je parlerai au chapitre suivant. Il passe auprès d'une fontaine, la Clepsydre, d'un hiéron d'Apollon et de Pan, situé dans une grotte, et il se rend aussitôt à l'Aréopage; c'est un rocher situé en avant et au-dessous de la citadelle. Sur sa cime Pausanias trouve un autel d'*Athena-areia* dont j'ai parlé dans ma *Légende athénienne*. Je rappellerai seulement ici que ce surnom de Minerve paraît être identique à l'épithète *aryâ* que l'on donnait dans l'Inde et la Perse à un grand nombre de divinités, ainsi qu'à la race âryenne. Athéna n'avait avec Mars (Arès) aucune relation qui puisse expliquer raisonnablement ce terme. Enfin c'est probablement Athéna-areia, et non Mars, qui donna son nom à l'Aréopage, quoiqu'une

partie des auteurs anciens et presque tous les modernes interprètent ce nom par colline de Mars.

Quoi qu'il en soit, Pausanias continue sa route vers le nord-ouest et atteint le sanctuaire des *Semnai* ou déesses vénérables, c'est-à-dire des Euménides, sanctuaire dont l'enceinte renfermait un monument d'OEdipe. Il voit le vaisseau sacré qui servait à la pompe des Panathénées. Puis il passe à l'Académie.

Il est clair, par la description de Pausanias, que presque toutes les constructions de l'antiquité existaient encore de son temps. Son silence relativement aux portes et aux murs de la ville nous autorise à croire que l'enceinte avait presque entièrement disparu pendant les deux siècles qui le séparent de Sylla. Enfin l'entrée même de l'Acropole paraît avoir été dépourvue alors de toute clôture extérieure. S'il y eût eu là un grand escalier, même en ruines, c'eût été un ouvrage unique dans toute la Grèce, et qui eût contrasté singulièrement avec les habitudes des Hellènes. Peut-on croire que Pausanias l'eût passé sous silence, lui qui parle de cette masse difforme qu'on nomme piédestal d'Agrippa? En outre, au lieu d'entrer, comme on le fait aujourd'hui, en passant sous le *pyrgos* de la Victoire, il eût vraisemblablement abordé les Propylées par le bas de ce grand escalier et par une porte, détruite plus tard, à laquelle aurait succédé la porte des Acciaiuoli. Il y aurait eu là un ensemble de constructions assez important pour que Pausanias l'eût remarqué et en eût dit quelque chose. Il est probable au contraire que les ouvrages extérieurs découverts par M. Beulé étaient en ruines et en partie cachés sous terre quand le voyageur grec visita l'Acropole, et que deux montées seulement y donnaient accès : celle du sud, qui sert

encore aujourd'hui, et celle du nord ou escalier de Pan, que j'ai déblayé en 1874. Ces deux montées se réunissaient quelque part, près du piédestal d'Agrippa; et de là, par un seul chemin, on arrivait aux Propylées.

Les fortifications d'Athènes ne commencèrent à préoccuper de nouveau les esprits qu'à l'époque où les barbares menacèrent la Grèce. Les invasions avaient commencé dès la fin du règne de Caracalla, c'est-à-dire environ quatre-vingts ans après Adrien. Trente-deux ans plus tard, en 250, Décius fermait aux Goths les passages du Danube. Néanmoins, trois ans après, sous le règne de Gallus, ils descendaient jusqu'en Illyrie, où ils étaient battus par Émilien. Un peu auparavant, ils avaient pénétré dans la Thrace et la Macédoine. Pendant le règne de Valérien, les Goths faisaient sur la mer Noire, le Bosphore et la Propontide ce que firent plus tard les Normands sur d'autres rivages : ils venaient par mer, divisés en petites bandes, faisaient une descente à l'improviste sur quelque point mal gardé, pillaient une ville, une campagne et se retiraient chargés de butin.

Ce fut une grande faute de la part des Romains d'avoir démantelé toutes les villes et les forteresses pour mieux assurer leur propre domination. Quand ils changèrent la Grèce et l'Asie en province romaine, le monde hellénique était habitué à la servitude ; les insurrections y étaient d'autant moins à craindre que la civilisation grecque étant épuisée, chacun ne désirait plus que la paix. La Grèce n'avait plus d'habitants : Plutarque dit que, de son temps, toute la contrée n'aurait pu armer plus de 3,000 hoplites, tandis que Sicyône et Mégares en avaient envoyé chacune autant à Platées. Lucien, dans la seconde moitié du

deuxième siècle, oppose la vie paisible et honnête des Athéniens au luxe et à l'extravagance de Rome (Nigrin). De tels sujets n'étaient pas difficiles à contenir. Mais quand les peuples du Nord, avec toute l'énergie de races jeunes et barbares, fondirent sur l'empire romain, il fallut refaire précipitamment les fortifications autrefois démolies et abandonnées pendant plus de trois siècles.

« Valérien, dit Zosime (I, 29), s'efforçait de remettre les choses en bon état. Les Scythes étaient en mouvement, et les Marcomans aussi faisaient des irruptions aux frontières de l'empire ; Thessalonique courait le plus grand danger ; la résistance énergique des habitants en fit lever le siége, mais la Grèce était pleine de trouble. Les Athéniens s'occupaient de leur mur, qui n'avait été jugé digne d'aucun soin depuis que Sylla l'avait détruit. Les Péloponésiens coupaient l'isthme par une muraille. » Ce texte ne nous fait connaître que d'une manière bien vague les réparations ou les constructions nouvelles exécutées au temps de Valérien. L'expression τοῦ τείχους peut se rapporter également à l'Acropole et à l'enceinte de la ville. On croit généralement que l'œuvre de cette époque consista dans la construction d'un nouveau mur qui commençait au pied du rocher sous la Pinacothèque, descendait au portique d'Attale, et là, tournant à l'est, enfermait une étroite portion de terrain sur la pente nord de la citadelle. Les ruines de ce mur existent en effet ; il était garni de tours dont plusieurs existent encore sur les ruines du portique. A sa partie supérieure, il aboutit au pied du bastion d'Odyssée, sous la maçonnerie duquel il pénètre. Mais comme je n'ai point été autorisé à démolir ce bastion, je n'ai pu voir le raccordement du mur avec les rochers de la citadelle. A l'endroit où il s'engage sous

le bastion, le mur dit de Valérien n'a pas moins de trois mètres d'épaisseur : il est formé de deux parements de pierres de taille dont l'intervalle est rempli par des pierres plus petites et de la terre. Ce qui indique l'époque assez récente de sa construction, c'est que les tailles des parements sont unies par du mortier. Ce mode de construction a fait croire à M. Bœtticher (*Untersuch. auf d. Acropolis*, 1862, p. 221) que ce n'était point là un mur de fortification, mais seulement le reste d'un canal de la Clepsydre. L'opinion du savant allemand n'est pas seulement contredite par les textes de Vitruve, qui recommande de construire ainsi les enceintes des places fortes ; elle est en opposition avec les faits, puisque les murs antiques d'Athènes, dont la société archéologique de cette ville a déblayé récemment la partie attenante au Dypilon, n'étaient pas construits autrement. On remarque le même mode de construction aux fortifications du Pirée, à celles de Sunium et dans beaucoup d'autres endroits. Celles de Sunium ont 2m 75 d'épaisseur ; elles sont formées de deux parements de grandes pierres remplis de pierrailles et de terre.

Les fortifications turques, destinées à résister au canon, étaient d'une maçonnerie plus solide que le mur dont nous parlons, qui est certainement antérieur à 1456. Le mode de construction qui vient d'être décrit n'est pas non plus italien ou français, et ne rappelle en rien ce que le moyen âge a laissé en Occident ; il nous force donc à remonter au-delà de 1205 et de l'arrivée des Latins. Il faut remonter beaucoup plus haut dans l'histoire pour trouver une époque où cette sorte d'enceinte basse ait pu être construite. Le bastion (pl. IX, 4) dont je parlerai tout à l'heure, et auquel a été pour ainsi dire accolé celui des Turcs en avant de la

porte des Acciaiuoli, est selon toute probabilité de l'époque de Justinien et indique un changement notable dans la manière de construire une fortification; ce changement nous rejette au-delà du VI[e] siècle. Or nous avons vu que les empereurs romains, comme cela est attesté par Zosime, n'avaient rien fait d'analogue depuis Sylla jusqu'à Valérien. L'époque relativement moderne du mur en question est en même temps attestée par l'existence au-dessous de lui d'une construction hellénique (pl. XV), qui le coupe en biais au-dessous de l'angle du bastion d'Odyssée. J'ai mis cette construction au jour en 1874. Tous ces faits réunis nous amènent en effet à l'époque de Valérien. Si nous attribuons à ce temps le mur dont il est question, nous devrons admettre que toute la ville d'Athènes ou du moins sa partie défendable se réduisait à la petite portion de terrain qu'il enfermait sur le versant nord de l'Acropole; l'ancienne ville hellénique avait été diminuant, et la population, en partie composée de Romains, s'était fixée sur les bords de l'Ilissus, sans muraille pour la protéger contre un ennemi dont on n'avait pas prévu les irruptions.

C'est ici le lieu de parler d'une médaille (pl. X) conservée au Cabinet des médailles de Paris et dont on a tiré des conséquences bien arbitraires. Sa largeur est de 23 millimètres; elle porte en relief le mot ΑΘΗΝ, c'est-à-dire ΑΘΗΝΑΙΩΝ, en caractères de l'époque impériale. Elle représente l'Acropole d'Athènes: sur le rocher se voit, du côté gauche, le Parthénon; à droite du Parthénon, la grande statue de Minerve-promachos, et tout à fait à droite les Propylées, auxquels monte un escalier continu formé de deux séries de marches dont l'une incline vers la gauche et celle de dessus vers la droite. A gauche de l'escalier, on aperçoit une grotte

dans laquelle, au moyen d'une loupe, on distingue une petite statue assise portant la main vers son visage. Les six objets que je viens d'énumérer sont aisément reconnaissables. Sur le rocher, le Parthénon, la grande statue, les Propylées, la grotte avec son petit personnage, personne ne saurait hésiter. Mais quand l'escalier de Pan n'était pas encore déblayé, on a pu élever quelques doutes sur celui qui est ici représenté et y voir le grand escalier dont la construction doit être attribuée aux Florentins. Depuis l'année dernière, où j'ai mis au jour l'escalier antique taillé dans le roc et auparavant caché sous la maçonnerie du bastion d'Odyssée, on ne peut plus méconnaître celui des deux qui est figuré sur la médaille. En effet, celle-ci représente l'Acropole du côté du nord, puisque le Parthénon y est à gauche et les Propylées à droite, et que l'on y distingue la grotte et la statue de Pan. Si le dessin représentait le grand escalier, les Propylées seuls s'apercevraient au centre de la figure, ou bien, en supposant l'Acropole vue de loin, la Promachos serait au-dessus des Propylées, ainsi que le Parthénon, dont on n'apercevrait que la partie supérieure à droite. Il n'est donc pas douteux que la médaille représente la face septentrionale de l'Acropole, ce que l'on appelait les *Macrai Petrai*, les Longs-Rochers. Or, dans cette direction, il serait absolument impossible d'apercevoir le grand escalier, puisque, si on le regarde comme antique, il était caché derrière le mur et les tours dont il était encadré. De plus, la médaille ne le figurerait pas brisé de cette manière, mais droit ou même brisé dans l'autre sens. Enfin, si l'artiste avait eu à représenter ce grand escalier, dont la longueur et la largeur ne sont pas fort différentes, il n'en eût point fait une sorte d'échelle, étroite

et longue. Il l'eût mis, comme on l'a fait pour une autre médaille figurant le théâtre de Bacchus, au centre de la figure, avec les édifices antiques à sa partie supérieure. C'est donc l'escalier de Pan, avec sa double montée, qui se voit sur cette représentation.

Ce fait étant établi, nous pouvons en conclure que le grand escalier n'existait pas quand fut frappée la médaille. Autrement peut-on supposer que l'artiste eût préféré y mettre le maigre escalier de Pan, qu'un si grand ouvrage de marbre eût sans contredit fait tomber depuis longtemps dans l'oubli, ouvrage qui eût été une des merveilles de la Grèce et qui fournissait au dessinateur un motif plus grandiose? Le chétif escalier de Pan étant hors d'usage, l'idée même de le reproduire ne fût pas venue à l'esprit de celui qui a commandé la médaille ni de l'artiste qui l'a exécutée. On est donc en droit de conclure qu'à cette époque le grand escalier n'existait pas et qu'il est bien réellement de l'époque florentine.

Il resterait à déterminer l'âge de la médaille. Nous avons dit que la forme des lettres indique la période des empereurs. M. Ch. Lenormant la considérait comme postérieure au règne d'Adrien, se fondant principalement sur le style et l'imperfection du dessin. M. l'architecte Donaldson, dans son *Architectura numismatica*, donne la reproduction de quatre-vingt-dix médailles représentant des édifices. Quatre-vingt-six sont des empereurs romains ou de leurs femmes et portent leurs noms. Sur ce nombre, huit sont antérieures à J.-C., et de ces huit sept sont d'Auguste et une d'Antiochus VIII. Vingt et une sont du premier siècle, vingt et une du second, trente et une du troisième et une seulement du quatrième.

La plus ancienne médaille grecque de la série est du temps de Claude et reproduit le sanctuaire de Diane à Éphèse. Une autre, du temps de Domitien, figure celui de Junon à Samos. Il faut ensuite passer à l'année 138, commencement du règne d'Antonin, où l'on trouve une médaille figurant le phare d'Alexandrie.

La Grèce proprement dite n'est représentée que par trois médailles, une de Corinthe, qui reproduit le temple de Mélicerte ; les deux autres d'Athènes figurant, l'une le théâtre de Bacchus, l'autre la face septentrionale de l'Acropole. M. Donaldson considère ces deux dernières comme étant du troisième siècle : non seulement c'est ce siècle qui offre les plus nombreuses empreintes de ce genre ; mais les deux médailles se rapportent à cette époque par leur style et leur genre de fabrication. Nous ne serions peut-être pas loin de la vérité en supposant que la seconde fut frappée en souvenir des travaux exécutés à l'Acropole, c'est-à-dire au temps même de Valérien. Nous y trouverions la preuve qu'à cette époque il n'y avait pas de grand escalier devant les Propylées et que l'escalier de Pan était à ciel ouvert ; que par conséquent la voûte que j'ai démolie n'existait pas et que la porte byzantine H, déjà signalée par Vernéda, n'était pas encore percée ; enfin nous aurions la certitude qu'au troisième siècle l'escalier taillé dans le roc à droite de la grotte de Pan conduisait encore aux Propylées.

Valérien mourut en 259. L'année suivante, les Allemands descendaient jusqu'à Ravenne. Sous Gallien, qui lui succéda, les Goths, que les chroniqueurs byzantins appellent des Scythes, suivirent l'Hellespont, pillèrent les îles de la mer Égée, les côtes d'Asie Mineure, celles de Grèce et vinrent à Athènes. Zosime rapporte qu'ils la prirent d'assaut,

ἐκπολιορκησάντων, ce qui suppose que ses murs avaient été relevés. En effet, l'année précédente, en 267, un officier nommé Cléodamos avait été envoyé de Byzance à Athènes pour réparer les fortifications. Il reste peut-être au Dipylon quelques traces du travail exécuté alors (I, 39). Cédrénus, moine chroniqueur du XI[e] siècle, qui rapporte le fait précédent au règne de Claude II, dit qu'après avoir pris la ville, « ils réunirent tous les livres pour les brûler, lorsque l'un d'eux, mieux avisé que les autres, les en empêcha en disant qu'en s'occupant de ces livres les Romains négligeaient la guerre. » Si ce fait, qui se serait passé en 268, est vrai, nous pourrons en conclure qu'à la fin du III[e] siècle Athènes était une ville d'études; elle le fut encore pendant deux siècles et demi. Zonaras, écrivain du XII[e] siècle, rapporte (I, p. 635) qu'un militaire athénien, nommé Dexippos, avec quelques gardiens de l'Acropole et des habitants de la ville, forma un corps de deux mille hommes, qu'il posta dans le bois d'oliviers, et qu'ensuite il cerna les Goths et les força de quitter Athènes. C'est avant de partir qu'ils auraient tenté de brûler les livres.

Le règne d'Aurélien fut marqué par des guerres heureuses sur toutes les frontières de l'empire, contre les Allemands, contre Zénobie et contre Tétricus; son époque fut un temps de luxe et de faste. Mais on ne dit pas qu'il se soit occupé d'Athènes. Probus exécuta de grands travaux, par exemple le mur de Germanie, long de soixante lieues et fermant tout l'espace entre le Rhin et le Danube.

Lorsque Constantin eut fait de Byzance la seconde capitale de l'empire, en 330, la grande destinée de cette ville détourna définitivement tous les regards de la bourgade qui se nommait Athènes. Mais Constantinople était presque

à la limite du monde gréco-romain. Les empereurs se virent contraints d'accueillir les uns après les autres les peuples barbares que la civilisation et les richesses du monde romain attiraient. Depuis leur origine, les Romains avaient toujours suivi cette politique d'étendre les droits de citoyen aux peuples qu'ils rencontraient devant eux et de les intéresser par là à la fortune de Rome. Mais ils ne donnaient ces droits à un peuple qu'après l'avoir vaincu. A partir de Constantin, les empereurs furent forcés de donner des terres aux barbares, après avoir été vaincus par eux. On vit ainsi les populations redoutables du nord descendre peu à peu vers le midi et s'installer dans les capitales de l'antiquité, qu'ils trouvaient mal défendues et presque abandonnées.

Valens, en 375, établit en Thrace les Visigoths, que les Huns poussaient devant eux. Peu après, ils se révoltent, le battent et le tuent à Adrianopolis. Battus à leur tour par le jeune Théodose au temps de l'empereur Gratien, ils sont refoulés et deviennent sur le Danube les auxiliaires de l'empire. Ils avaient alors pour roi Athanaric, 378.

Alaric passa les Thermopyles en 395, traversa la Béotie et ravagea l'Attique. Zosime prétend qu'il fut détourné de saccager Athènes par l'apparition de Minerve. Ce conte signifie-t-il que l'on fit connaître au roi goth la gloire de cette antique cité et qu'il en tint compte? ou bien n'est-il pas plus vrai de dire qu'il passa près d'Athènes, comme tant d'autres le firent, parce que le sac d'Athènes ne lui offrait aucun intérêt? Le fait est qu'il l'épargna pour une proie plus riche que lui offrait le Péloponèse. Mais cernés par Stilicon sur le Pholoé, en Arcadie, les Goths durent prendre la fuite. Plus tard, Alaric les conduisit en Italie;

Rome était le but principal vers lequel aspiraient tous les barbares.

Il faut atteindre le règne de Justinien pour voir Athènes sortir un instant de l'oubli et réparer ses ruines. La chute précipitée de l'empire d'Occident, consommée en 476, était certainement pour les empereurs de Byzance un avertissement. Leur empire était entouré d'ennemis, qui pour la plupart menaçaient de l'envahir ou l'essayaient depuis deux siècles et demi. Une réparation rapide avait été faite aux murs de l'Acropole et de la ville du temps de Valérien; peut-être avait-on construit cette enceinte extérieure dont j'ai parlé plus haut. Mais depuis lors il ne semble pas qu'aucun ouvrage sérieux y eût été exécuté. Un immense effort eut lieu sous le règne de Justinien (527-565). Ce prince couvrit littéralement l'empire de fortifications, d'églises et de monastères, constructions faites pour la plupart avec les pierres des anciens monuments. Procope, dans son traité *Des édifices*, explique comment, dans l'intérieur des places fortes, on construisit ce qu'il nomme des φυλακτήρια, c'est-à-dire des bâtiments qui pussent résister, lors même que la place serait prise d'assaut. C'était l'inauguration du système des *donjons*, qui a régné pendant tout le moyen âge et qui aujourd'hui même est encore pratiqué sous une autre forme. Outre ces donjons, les places eurent des dépôts de vivres, σιτῶνας. et des réservoirs pour les eaux; ces réservoirs étaient couverts, comme l'indique l'expression de Procope, ὑδάτων ἔλυτρα. Chaque forteresse devait renfermer au moins deux mille hommes.

L'auteur, qui était contemporain de ces ouvrages, énumère beaucoup de lieux ainsi fortifiés par Justinien. Il n'est pas nécessaire de les citer ici. J'indiquerai seulement la

manière dont on conçut alors la défense de la péninsule hellénique. La topographie nous la montre construite à peu près comme l'Italie, c'est-à-dire parcourue sur sa longueur du nord-ouest au sud-est par une chaîne de montagnes presque infranchissables. Les ennemis qui viennent par terre des pays du nord sont forcés de suivre une des bandes de terre comprises entre la montagne et les deux mers. Du côté de l'est, la chaîne ne laisse pas d'autre passage que celui des Thermopyles. A l'ouest, on est forcé de passer par la ville moderne de Joannina; mais d'Avlona jusqu'à cette ville, le chemin suit la rivière d'Argyrocastro, dont le cours inférieur passe dans une embrasure de rochers. Il y a donc là un autre défilé analogue à celui des Thermopyles. Entre les deux s'étend un large massif de hautes montagnes. Les Thermopyles et la Clisoura furent défendues par une puissante fortification; cette dernière consistait en un fort barrage qui transformait en un lac la partie de la vallée située en amont. La Grèce se trouvait ainsi abritée dans son ensemble.

En outre, dit Procope, Justinien fit réparer ou « renouveler les fortifications de toutes les villes. A Corinthe, les murailles avaient été ruinées dès longtemps par de violents tremblements de terre; celles d'Athènes, de Platées et des places de la Béotie avaient succombé aux efforts du temps, et personne au monde ne s'en était occupé. Le prince ne laissa aucune d'elles en état d'être prise et sans garnison. Il jugeait que si les barbares couraient aux Thermopyles, quand ils apprendraient que, ce rempart franchi, cela ne leur servirait à rien, puisque tout le reste de la Grèce était garni de murailles, ils se décourageraient aussitôt en voyant qu'ils auraient à faire le siége de chaque ville. »

Les villes du Péloponèse étaient également démantelées. Cependant Justinien ne les fortifia pas de nouveau; il se contenta de fermer l'isthme, où presque tout était en ruine, d'y construire des forteresses et des donjons, et de le mettre en état d'arrêter longtemps un ennemi.

Nous n'avons pas la description des ouvrages exécutés à Athènes par Justinien; mais quand nous voyons les immenses travaux faits par lui dans tout l'empire, nous sommes en droit de penser que ceux de l'Acropole ne manquèrent pas d'importance. D'un autre côté, nous connaissons la manière de bâtir et le genre des fortifications de cette époque. Comme on se servait uniquement des anciennes armes, pour la défense comme pour l'attaque, celle-ci se faisait par le bas, et la défense avait lieu d'en haut. On n'avait pas encore besoin de remparts très-épais, quand les machines de guerre ne pouvaient pas y être appliquées. Enfin les barbares, contre lesquels Justinien prémunissait l'empire, arrivaient à l'improviste et ne traînaient pas avec eux de pareilles machines. Nous ne devons, parmi les nombreux ouvrages qui se voient encore à l'Acropole d'Athènes, rapporter à cette époque que ceux qui remplissent ces conditions.

En avant des Propylées (pl. IX) existe une fortification basse (4) qui se rattache d'une part au bastion antique H, dans lequel aboutit l'escalier de Pan, et de l'autre aux bâtisses entre lesquelles se voit la porte de M. Beulé. Cette muraille élevée n'a qu'une faible épaisseur; mais elle est consolidée par des saillies très-voisines les unes des autres, comme on le voit sur le plan. L'appareil de cette construction n'approche pas des œuvres antiques; mais il est bien plus parfait que celui de la tour d'Acciaiuoli

et surtout que les maçonneries turques ou grecques des temps modernes. Le mur fut redoublé à l'intérieur, quand on construisit le grand escalier sous les ducs florentins; c'est à ce remaniement qu'appartiennent les deux ou trois pierres posées obliquement dans l'angle septentrional de cet escalier; elles ne sont pas antiques; elles font partie du revêtement intérieur du mur que nous attribuons à Justinien. Ce mur est formé d'assises régulières, dont les joints sont eux-mêmes presque régulièrement disposés. Quand on se place au pied du rocher de l'Aréopage, en face de l'Acropole, on distingue facilement les ouvrages des diverses époques. Sur le haut du rocher, on voit le mur de marbre de la Pinacothèque reposant sur une substruction en pierres récemment réparée; en avant, mais à un niveau inférieur, un bastion antique du même âge et en tout semblable à la substruction; au-dessus de ce bastion exhaussé et revêtu, mais fort endommagé, on voit le piédestal d'Agrippa, œuvre romaine; en avant, à angle droit avec le bastion, le mur de Justinien; au bout de ce mur et regardant l'ouest, le gros bastion turc dans lequel M. Beulé a découvert la porte des Acciaiuoli; enfin, tout à fait à gauche et en bas, le bastion d'Odyssée. La tour florentine s'apercevait au second plan, au-dessus du rempart de Justinien.

Ce dernier fut exhaussé au moyen d'une construction de briques disposée en pente à l'extérieur, exhaussement qui se continue sur le bastion turc. En outre, les intervalles des contreforts furent remplis par de la maçonnerie, pour pouvoir résister au boulet.

Sur l'Acropole les ingénieurs de Justinien durent exécuter, comme ils le faisaient partout, les autres ouvrages indiqués par Procope. Il est donc probable que le grand réservoir

couvert qui est derrière la Pinacothèque appartient à cette époque. On a généralement tenu pour antique une grande rigole taillée dans le rocher qui, derrière les Propylées, va de l'escalier d'Artémis vers l'angle nord-est de cet édifice, et l'on a pensé qu'elle avait pour fonction de rejeter les eaux en dehors des Propylées. Elle paraît avoir plutôt été faite pour les conduire dans le réservoir où en effet elle débouche. Quant au phylactérion, il faut peut-être le voir dans le grand bâtiment qui occupait la dépression orientale de l'Acropole sur le remblai maintenu par le gros mur de Cimon. La construction de cet édifice offre de l'analogie avec le mur qui vient d'être décrit; de plus, il y a dans son intérieur un bâtiment plus petit où l'on a pu garder les choses précieuses. Je présente cette interprétation comme une hypothèse qui ne manque pas de vraisemblance, quoique l'édifice en question puisse être rapporté à des époques postérieures; on peut seulement affirmer que, comme il ne repose pas sur le roc, mais sur un remblai durci par le temps, il n'a aucun caractère antique et ne peut guère être reporté plus haut que Justinien.

Quand cet empereur fit mettre l'Acropole en état de défense, il dut y faire une réparation générale, boucher les brèches des murs, les exhausser peut-être, là du moins où le remblai les avait envahis à l'intérieur. La porte d'entrée était incontestablement où elle est aujourd'hui, où elle était au temps des Turcs, des Florentins et de Pausanias, c'est-à-dire au pied du pyrgos de la Victoire. Par conséquent, la fortification de Justinien, qui s'appuie au bastion antique sous la Pinacothèque, comprenait les tours ou saillies helléniques découvertes par M. Beulé et alors unies par un mur; de là elle allait retrouver, par un mur G posé en biais,

l'angle du pyrgos où est encore la porte d'entrée. Ce dernier intervalle a été l'objet de nombreux remaniements, au milieu desquels il est presque impossible de distinguer des époques précises. Nous verrons plus loin qu'en effet il y avait là un mur d'enceinte dès la plus haute antiquité, et nous voyons aujourd'hui dans toute la partie supérieure un fort ouvrage des Turcs, garni d'une et probablement de plusieurs guérites, et accessible au moyen d'un escalier. Du dehors, ce point de la fortification était un des plus attaquables, surtout depuis que le sol s'était trouvé exhaussé par des démolitions successives. L'enchevêtrement des bâtisses y est extrême. Ce n'est qu'en détruisant régulièrement cette masure qu'on pourra reconnaître les mains qui avaient travaillé en cet endroit.

Il n'est pas démontré que Justinien ait fait relever l'enceinte de la ville. Sur toute la partie découverte, on ne voit rien qui puisse lui être attribué. Les fondations que l'on a trouvées çà et là sur plusieurs points de la ville moderne sont helléniques et non byzantines. Au Dipylon, il faut attendre que la Société archéologique d'Athènes ait poussé plus loin son louable et intéressant travail, pour entreprendre de répartir les ruines mises au jour entre les nombreuses époques auxquelles elles appartiennent. Le texte de Procope porte que Justinien remit à neuf toutes les enceintes, περιβόλους; mais ce mot peut s'entendre aussi bien des enceintes des forteresses que de celles des villes. Quand il dit qu'il établit deux mille hommes pour défendre chacune d'elles, évidemment il ne parle point des enceintes des villes, qui eussent demandé un bien plus grand nombre de soldats, mais uniquement des acropoles. Ainsi, jusqu'à plus ample information, nous pouvons admettre que Justinien fit mettre

en état de défense la citadelle, mais non la ville elle-même.

Justinien avait eu à lutter contre les Perses, gouvernés alors par Khosroès Noushirvan; contre les Vandales de Gélimer, lutte qui en 534 amena la conquête de l'Afrique par Bélisaire; contre Totila et les Ostrogoths, et cette guerre se termina en 552 par la conquête de l'Italie et de l'Espagne; contre les Bulgares, qui avaient passé le Danube et paru sous les murs de Constantinople, et furent enfin rejetés au-delà du fleuve en 559. L'année précédente, les Avars s'étaient arrêtés en Dacie, d'où ils menaçaient l'empire. C'est alors que Justinien construisit ou restaura quatre-vingts forteresses sur le Danube et six cents autres dans la Dacie, l'Épire, la Thessalie, la Macédoine, la Thrace, la Grèce, refit le mur d'Anastase joignant le Pont-Euxin à la Propontide, fortifia tous les isthmes et la ligne entière de l'Euphrate. Mais l'empire, garni de ses fortifications, était à moitié ruiné, parce que son avoir se trouvait de la sorte immobilisé dans des ouvrages de guerre. Dès le commencement du siècle suivant, les Avars étaient dans Constantinople (616), et bientôt allait s'élever un ennemi nouveau, plus redoutable que tous ceux qui l'avaient précédé. Les Arabes conquirent la Syrie en 638, l'Égypte en 640, la Perse en 652; assiégèrent, mais vainement, Constantinople en 672, puis en 717; prirent en 711 l'Espagne, en 717 la haute Asie, et vinrent en 732 se faire battre à Poitiers par Charles Martel. Le khalifat de Bagdad avait été établi en 750. Haroun-al-Raschid attaqua huit fois l'empire grec et lui imposa un tribut.

Les Russes, qui n'étaient pas encore chrétiens, attaquèrent l'empire grec dès 865; un siècle plus tard, ils essayaient

de franchir le Danube; mais bientôt ils se convertissaient et faisaient la paix avec les empereurs.

Quelques années après, Constantin Porphyrogénète avoue que la Dalmatie ne pouvait plus être défendue et qu'elle allait se morceler en petites républiques indépendantes. En effet, en 998 elle fut conquise par les Vénitiens. Ceux-ci étaient déjà sur tous les rivages du Levant, et la facilité avec laquelle ils enlevaient les objets d'art et les fragments d'édifices montre combien le ressort de la civilisation était affaibli dans le monde grec, pendant le IX[e], le X[e] et le XI[e] siècle. En 1085 ils avaient chassé les Normands de Durazzo; ils reçurent, pour leurs établissements de commerce et de banque, un quartier de Constantinople. Les Grecs n'avaient même plus de marine, car pendant toutes les croisades on venait de chez eux s'embarquer à Venise pour la Palestine. Vers la fin du XI[e] siècle, Modon, Corfou, Céphallénie, tombèrent aux mains de Robert Guiscard. Corinthe, Thèbes, Athènes, Négrepont (Chalcis) furent ravagées (voy. Nicétas, II, 4). Le chef normand dépeupla la Grèce pour la Sicile. Au siècle suivant, les Normands poussèrent jusqu'à Constantinople (1147). Venise finit par traiter avec eux (1154) et cessa de secourir les Grecs. Trompés par les Comnène, Vénitiens et Normands s'unirent pour les punir : Guillaume II de Sicile prit Durazzo et Thessalonique; les Vénitiens occupèrent la Propontide.

De Justinien à Isaac Comnène, les Vénitiens avaient mis sept siècles à s'établir peu à peu dans tout l'empire grec et à pénétrer dans toutes les parties de la société byzantine. Au commencement du XII[e] siècle, ils avaient des colonies commerciales dans tout le Levant : parmi elles nous voyons

beaucoup de villes de la Grèce, Athènes, Thèbes, Chalcis, Corinthe, Nauplie, Mégalopolis, citées dans les chrysobulles. Mais toutes s'effacent également durant ce long intervalle de temps, absorbées dans la vie commune et la décadence générale de l'empire byzantin. Depuis l'époque (529) où Justinien ferma les écoles laïques et en dispersa les professeurs, l'antiquité cessa d'être. Les siècles qui suivirent ne furent qu'une longue élaboration de la civilisation moderne; mais c'est en Occident qu'elle se faisait. Assailli de tous côtés, l'empire de Byzance pouvait à peine se défendre et se voyait disparaître par lambeaux. Tout changeait autour de lui, la navigation, les arts, les métiers, le commerce, la manière de faire la guerre. A partir de Justinien, il cessa même de réparer ses ruines, et l'on vit les anciennes capitales du monde hellénique réduites à l'état de bourgades négligées et abandonnées.

Les temples furent changés en églises. C'est en 630, d'après l'inscription citée par Pittakis, que fut, non pas restaurée (comme le dit M. Beulé), mais inaugurée l'église de la Divine-Sagesse, c'est-à-dire le Parthénon : le mot ἐγκαινιάσθη ne signifie pas qu'on le remit à neuf, comme si l'inscription portait ἀνεκαινίσθη ; ἐγκαίνιον signifie la cérémonie d'inauguration d'un édifice. Il faut observer que jusqu'en l'année 529 où parut l'édit de Justinien contre les écoles helléniques, celle d'Athènes avait été florissante, et que cette ville continuait encore d'adorer les anciennes divinités. Quand l'apôtre Paul y était venu prêcher la religion nouvelle, on l'avait écouté d'abord avec un silence respectueux; mais quand il avait parlé de la résurrection des corps, cette population avisée et quelque peu sceptique n'avait pu retenir son rire et l'avait regardé comme un fou. Paul avait quitté Athènes

et n'y était jamais revenu. Pendant les siècles qui suivirent, Athènes avait continué d'être le rendez-vous des hommes instruits, des artistes et de ceux qui, dans l'empire romain, voulaient recevoir une éducation complète et élégante. L'école d'Athènes lutta, souvent avec avantage, contre celle d'Alexandrie. Ses plus célèbres professeurs furent précisément ceux dont Justinien renversa les chaires. On peut donc penser avec quelque raison qu'il fallut quelque temps encore pour abolir totalement dans Athènes le culte des anciens dieux, qui avait fait sa force et sa gloire. La date de 630, donnée par l'inscription (Pittakis, *Anc. Ath.*, p. 387) comme étant celle où le Parthénon devint une église et où la Vierge fille du ciel fut remplacée par la divine Sagesse, s'explique très-naturellement.

Il est probable que l'Érechthéum devint à la même époque une église de la Mère de Dieu, quoique l'anonyme du XV[e] siècle, publié dans l'ouvrage de M. Delaborde (*Athènes aux XV[e], XVI[e] et XVII[e] siècles*), donne ce titre à l'église du Parthénon. J'ai ramassé au pied de l'Acropole un fragment d'inscription latine portant les mots ...*is ac matris*, c'est-à-dire *virginis ac matris;* le reste se trouve sur l'Acropole et provient de l'église de l'Érechthéum. C'est donc celui-ci qui était l'église de la Mère de Dieu. En outre, cette inscription, qui est en latin et qui date du moyen âge, semble indiquer ou que l'église de l'Érechthéum ne date que de la domination latine et probablement de l'époque des ducs de la Roche, ou qu'elle fut à cette époque totalement restaurée. La sainte table ou balustrade du chœur, qui existe encore en place, date de la même époque que l'inscription; c'est du moins ce que son style annonce.

Quant au Parthénon, il éprouva alors de grandes modifications. On ne peut guère admettre que la colonnade intérieure existât encore et qu'on l'ait détruite pour faire l'église. Celle-ci fut construite dans l'intérieur de la colonnade externe, qui lui servit comme d'enveloppe. L'abside semi-circulaire s'éleva dans la partie orientale de la cella, à l'endroit où était la porte du temple. Le mur qui séparait la cella de l'opisthodome fut détruit ou avait déjà disparu. Dans le mur occidental on ouvrit la porte qui existe encore et qui fait illusion aux voyageurs non avertis. Nous avons vu les restes de l'abside; ils ont été enlevés dans ces derniers temps. Il ne reste plus de l'église que des fragments de peintures murales, assez belles du reste, qui ornaient les parois de la nef. Ces peintures achèveront à leur tour de disparaître, parce qu'elles sont maintenant exposées à toutes les intempéries des saisons. Quelques inscriptions tracées à la pointe sur les murs et les colonnes du Parthénon seront les seules traces que le christianisme aura laissées sur l'Acropole.

L'Église, qui avait chassé les professeurs d'Athènes par la main de l'empereur, en 529, accueillit les barbares qu'elle espérait convertir. Mais quand les temps furent accomplis, ces empereurs théologiens durent eux-mêmes céder la place aux barbares qui se civilisaient à leur façon en Occident. L'église d'Orient et les empereurs de Byzance ne furent pas plus forts en présence des musulmans, qui vinrent deux siècles après. Quatre cents ans de servitude ont dû être une rude mais suffisante leçon pour les populations helléniques, et leur apprendre à compter sur la science réelle plutôt que sur les définitions théologiques. Les barbares, que les Turcs avaient tenus à l'écart, ont encore les

yeux tournés vers Constantinople. Les temples et les remparts d'Athènes tomberont-ils encore une fois, et pour toujours peut-être, entre leurs mains, qui leur feront subir de nouvelles transformations? Le temps nous le fera savoir.

IVe ÉPOQUE

OU ÉPOQUE DE PÉRICLÈS

Nous avons, autant que l'état des ruines et les textes nous l'ont permis, restitué à chaque époque de l'histoire d'Athènes les constructions qui lui appartiennent. Pour nous rendre compte de celles qui existaient ou qui ont été faites pendant la période hellénique proprement dite, nous devons d'abord ôter du plan de la ville celles qui sont d'une date postérieure, ensuite y rétablir celles dont la position nous est connue et qui ont en totalité ou en partie disparu. Les chapitres qui précèdent ont été employés à la première de ces deux opérations. La seconde sera tentée dans les trois chapitres qui vont suivre. Il faut seulement remarquer que jusqu'au temps de Sylla, date où nous pouvons clore la période hellénique, il y avait encore dans Athènes des ouvrages de trois époques : celle des Pélasges, celle de Pisistrate, et celle de Périclès et de ses successeurs. Mais des deux premières il ne restait guère que des ruines, puisque les Perses avaient saccagé entièrement la ville, et que depuis la bataille de Salamine jusqu'au temps de Périclès on n'avait

reconstruit qu'un petit nombre d'édifices, soit avec des matériaux neufs, soit avec les débris des monuments anciens.

La direction du mur d'enceinte de la ville a reçu quelques éclaircissements dans ces dernières années, comme je l'ai indiqué précédemment. Déjà, quand on construisit dans la rue d'Éole la maison occupée par la Banque nationale, on trouva des tombeaux helléniques. C'était une preuve que cette place était hors de l'ancienne ville. Plusieurs lettres conservées dans le recueil des épîtres de Cicéron ne laissent aucun doute sur la loi qui interdisait d'enterrer dans l'enceinte des murs. Environ cinquante ans avant J.-C., les Athéniens refusèrent à M. C. Marcellus d'être enterré au dedans des murs; on lui éleva un monument à l'Académie. *Locum sepulturæ intra urbem impetrare non potui, quod religione se impediri dicerent; neque tamen id antea cuiquam concesserant* (Serv. Sulp. Rufus M. Ciceroni, ap. *Ep. ad div.*, 4, 12; voy. aussi *Ép. ad Attic.*, 13, 13.) Le monument de Philopappos, qui a été construit entre 101 et 108 après J.-C., est cependant dans l'enceinte; mais il était adossé dans un angle du mur, sur le point culminant des collines, au sommet de la montagne de Musée (pl. VIII).

La continuation du mur coupant obliquement la rue d'Éole à quelques mètres de la Banque nationale a été trouvée en 1872 à deux mètres de profondeur, dans les excavations du grand hôtel Mélas, dans les caves duquel elle existe. La même année, en creusant dans les caves de la maison d'un autre M. Mélas, entre l'hôtel des Postes et la légation d'Angleterre, le mur antique s'est retrouvé sur une longueur de vingt mètres. Au pied de ce mur, du côté du nord-est, il y avait des tombeaux de terre cuite, parmi les-

quels on a trouvé un lion de marbre assis et privé de sa tête. (Ἐφημ. ἀρχ., 1873, p. 411.)

De nombreux tombeaux de terre cuite ont été trouvés en 1873, quand on creusait les caves de la maison Calligas, à l'angle de la rue du Stade et de la rue du Lycabette, à quelques pas de la place de la Constitution. La même année, la continuation de ce cimetière a été mise au jour de l'autre côté de la rue, dans l'emplacement occupé par les maisons Vouros et Scouloudis. C'est là qu'a été trouvé par M. Piat ce beau lécythe colossal de marbre blanc qui représente Myrrhine emmenée par Hermès, et dont j'ai envoyé le plâtre au gouvernement français.

Il y a un certain nombre d'années, quand on excava sur la place de la Constitution le terrain où est maintenant le jardin d'orangers, on y trouva une trentaine de tombeaux. On voit qu'il y avait ici un cimetière comparable à celui d'Hagia Trias que déblaie la Société archéologique. On peut en conclure que la porte Dioméia (pl. VIII, 14), qui conduisait au Cynosarge, n'était pas loin de là et qu'elle se rencontrerait soit sous le sol de la place, soit dans les terrains non encore excavés qui sont à l'angle de la rue d'Hermès. Si l'établissement de maisons, de rues et de jardins n'avait pas rendu impossible le déblaiement général du terrain, on aurait sans doute repéré la voie qui conduisait au Cynosarge, car en 1874, on a trouvé sur le bord de la route de Képhissia, du côté du nord, devant le nouvel hospice des pauvres, plusieurs tombeaux qui devaient être près de cette voie.

La présence de tombeaux aux divers points que je viens d'énumérer prouve combien imaginaires sont les plans conçus d'abord par le colonel Leake, et plus tard par M. Ulrichs et par M. Curtius. M. Leake plaçait la porte Diocharis

800 mètres à l'est de la Bobonistra ou porte de la Mésogéa, et près de 800 mètres en amont du pont du Stade, non loin de l'Ilissus. De là, selon lui, le mur formait un grand circuit sur le penchant du Lycabette, enveloppant l'espace occupé aujourd'hui par l'hopital civil et l'Université. Les plans de MM. Ulrichs et Curtius font même franchir l'Ilissus à la muraille antique et comprennent dans son enceinte les terrains rocheux et accidentés de sa rive gauche, loin en aval du temple de Jupiter Olympien. Ces conceptions sont tellement fantastiques que l'enceinte turque elle-même dépasse l'ancienne muraille, si toutefois le tracé d'Altenhoven est exact. En effet, à partir de la porte Bobonistra, dont j'ai indiqué la place à l'angle sud-ouest de l'esplanade qui est devant le palais royal, la muraille turque allait droit vers la maison Lemnios (ancienne École française) qu'elle traversait, et de là s'en allait couper la cour des écuries du roi. Or, c'est précisément dans cette région qu'était le cimetière dont j'ai parlé plus haut. Mais à la maison de M. Mélas, près de l'hôtel des Postes, le mur antique et la muraille turque coïncidaient.

Ce qui a dû induire en erreur le colonel Leake et peut-être ceux qui l'ont suivi, c'est le récit de Pausanias. En effet, dans sa seconde journée, le voyageur grec est sorti de la *ville de Thésée;* il a vu l'Olympiéum, parcouru le quartier des Jardins et poussé jusqu'au sanctuaire d'Héraclès ἐν Κυνοσαργεῖ. Puis, revenant par un chemin plus au sud-est, il a vu le confluent de l'Eridanos et de l'Ilissus, le Lycée, les Agrai, le Stade. En d'autres termes, il a parcouru la ville romaine; mais cette ville n'avait pas de murailles, et le voyageur s'était éloigné pour le moins de 800 mètres à l'est de l'ancienne porte Dioméia. Au temps qui nous occupe en ce

moment, il n'y avait pas de ville romaine; il n'y avait probablement entre le Lycabette et l'Ilissus que des jardins, quelques maisons isolées, des sanctuaires, une route et des tombeaux.

Je voudrais pouvoir donner ici quelques renseignements précis sur la partie des murs antiques fouillée récemment par la Société archéologique d'Athènes. Le savant professeur Coumanoudis a fait l'exposé de ces fouilles dans le journal de la Société; mais il est nécessaire que les déblaiements soient poussés plus loin dans toutes les directions, pour que l'on puisse reconnaître l'âge et l'usage des nombreuses constructions accumulées en cet endroit (pl. VIII, 15). Plusieurs faits cependant ont été mis hors de doute; je vais les signaler. Les fouilles, après avoir dégagé un cimetière antique autour de l'église de la Sainte-Trinité, ont été transportées de l'autre côté du chemin, c'est-à-dire plus au nord, dans la partie déclive du terrain. Là passait le principal égout de la ville moderne; il a fallu le tenir suspendu au moyen d'un chenal de bois au-dessus des excavations. Celles-ci ont atteint une profondeur qui dépasse six mètres. A l'extérieur d'un mur d'appareil antique, on a trouvé une stèle debout, scellée sur une base et adossée au mur, portant l'inscription ὅρος Κεραμεικοῦ, *limite du Céramique*. C'est un point de topographie maintenant fixé d'une manière certaine. La porte double percée dans ce mur est bien celle que l'on appelait *Dipylon*, porte *sacrée*, ou plus anciennement porte *thriasienne*. Analogue pour sa disposition générale à la porte de Messène qui se nommait porte de Mégalopolis, elle se compose d'une sorte de cour ayant une ouverture du côté de la ville et une autre du côté de la campagne. Le mur d'enceinte est double, ou pour mieux

dire il y a deux murs parallèles séparés par un intervalle de plusieurs mètres ; tous deux sont antiques, mais de structure et probablement d'époques différentes. Plus à l'ouest, en tirant vers Hagia Trias, le mur intérieur offre une petite porte par laquelle on pouvait pénétrer dans l'intervalle. Derrière le mur d'enceinte on a mis au jour un quartier de la ville antique, qui, d'après les monnaies qu'on y a trouvées, appartient à la décadence. C'est un quartier très-pauvre et composé de véritables masures faites de pierres et de boue. Le quartier riche était alors le quartier romain, à l'autre extrémité de la ville. Plus à l'ouest s'est trouvé un four de potier bien conservé, comme pour témoigner par un fait que là était bien le Céramique, c'est-à-dire le quartier des Tuileries. Les Grecs de la période hellénique tiraient le mot *Céramique* du nom d'un prétendu héros, Kéramos, qui n'a jamais existé que dans leur imagination ; c'est à peu près comme si, pour expliquer le nom des Tuileries de Paris, nous inventions une sainte Tuile. Le four du Céramique était encore chargé de lampes quand on le découvrit, fait assez mystérieux, car parmi les lampes trouvées dans les fouilles plusieurs représentaient des personnages romanesques et des actions obscènes qui datent de l'empire romain, par exemple des scènes de l'*Ane d'or ;* pourtant il n'est survenu à cette époque aucune guerre qui puisse expliquer l'ensevelissement subit de ce four.

J'ai dit tout à l'heure que le quartier riche était du côté opposé de la ville, sur les bords de l'Ilissus. Tout cet espace est maintenant occupé par un épais remblai composé de débris de tous les âges et qui va s'accroissant d'année en année. Il y a quelque temps, on a déblayé le mur antique

qu'il recouvrait dans l'intervalle compris entre le temple de Jupiter et le pied de la colline de Musée. On peut l'y suivre presque sans interruption. Vers le milieu de cet espace, il y avait une porte conduisant probablement à Sunium et qui pouvait être la porte *Hériée* (20), car la porte *Itonienne* (20') menait à Phalère et, par conséquent, se trouvait au pied du mont Musée et non près de l'Ilissus. Cette porte Hériée, si c'est elle, était assez étroite et disposée comme celle de Sunium, qui a été décrite par M. Terrier (*Arch. des Miss.*, 1866, p. 81). Le mur d'enceinte se retournait à l'extérieur de manière à décrire un quart de cercle, et, par un petit retour, l'autre mur s'engageait dans cette courbe; il est clair que cette disposition, favorable pour la défense, ne l'était pas pour le commerce, car la courbure de la muraille ne permettait pas à un long chariot ou à une grande pièce de bois ou de marbre d'entrer en ville. Il devait donc y avoir des portes disposées autrement, et celle-ci ne pouvait guère servir qu'aux gens à pied, aux cavaliers et aux petits chariots.

La question des portes d'Athènes est à peu près épuisée, au moins jusqu'au jour où des fouilles nouvelles fourniront de nouveaux documents. Outre les portes que je viens de décrire, on peut considérer comme certain l'emplacement des portes *Mélitide* et *Piraïque*. La notice qui accompagne la partie de mon grand plan d'Athènes publiée en 1856 dans les *Archives des missions scientifiques* ne laisse guère de doute sur la première. La seconde (18) est déterminée par le texte de Pausanias qui, entrant par là dans la ville lorsqu'il vient du Pirée, se trouve auprès du Pompeion, là où était l'église aujourd'hui disparue de Sainte-Paraskévi. Le nom de cette sainte a la même signification que le mot *pompeion*, et la

place répond bien au point de départ des processions ou plutôt à l'enceinte où on les préparait.

Nous avons vu en outre que la muraille turque coïncidait dans sa partie septentrionale avec le mur antique. Rien ne change moins de place que les portes d'une ville, quand l'enceinte elle-même se conserve, parce que les faubourgs et les rues que les portes séparent répondent à des relations permanentes de la ville et de la campagne, relations produites naturellement par la topographie locale et par la qualité des terres environnantes. Il est donc vraisemblable que le dême d'Acharnai se trouvant au nord d'Athènes, non loin du village de Ménidi, la porte *Acharnienne* était là où, du temps des Turcs, était le Gribos-kapousi ou porte d'Eubée (12), conduisant d'une part à Chalcis, de l'autre à Thèbes, par deux chemins formant entre eux un angle très-aigu. Cette porte d'Eubée était un peu à l'ouest de la rue d'Éole, non loin de la Banque nationale. Elle est figurée sur le dessin de M. Lacroix.

La porte *Diocharis*, si celle de la place de la Constitution était la porte Dioméia, répondait aussi à la configuration des lieux. En effet, le mont Lycabette occupe un grand secteur dans lequel il ne pouvait y avoir aucune porte. Au nord-ouest de ce mont, il y en a un autre qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Émilien et dont tout le faîte est changé en une vaste carrière. Entre les deux la ville moderne avance peu à peu, spontanément et par la force des choses. Quoique la route indiquée par la nature ne soit pas encore faite, le sentier actuel est très-fréquenté, parce qu'il est la voie la plus courte et la plus facile pour aller d'Athènes à Képhissia et à Marathon. Il n'est pas douteux que dans l'antiquité une route suivait cette même direction, puisque sur

toute la longueur du sentier on trouve des tombeaux avec des vases de la plus belle époque de l'art. Au point où ce chemin atteignait les murs de la ville, il y avait nécessairement une porte à laquelle on peut donner le nom de Diocharis (pl. VIII, 13).

Rien ne démontre absolument qu'il y eût une porte antique au col élevé entre la colline du Pnyx et celle de l'Observatoire ou des Nymphes. Cependant, comme le versant extérieur de ces collines était compris entre les Longs-Murs, il n'est pas probable que, pour se rendre aux maisons situées derrière l'Observatoire et dont les aires existent encore, il fallût passer par la porte Mélitide, qui en était bien éloignée. D'ailleurs, on voit, par mon grand plan d'Athènes antique, que sur le faîte de la colline, derrière l'Observatoire, il y a maintenant encore des traces visibles de rues striées, avec des ornières faites par les chariots. Il est donc vraisemblable que les restes de fondations qui se voient au col dont nous parlons (27) faisaient partie d'une porte donnant dans le faubourg et dont nous ne pouvons pas déterminer le nom. Qu'il me soit permis à ce propos de déplorer une fois encore que l'administration hellénique tolère les carrières qui se sont établies dans ces rochers historiques. Chaque jour la mine détruit la trace de quelque maison, une citerne, une rue, un perron, un escalier. Déjà une bonne partie du plan dressé par moi en 1849 est passée à l'état de document historique ; la portion du faubourg qu'elle représente a disparu, laissant à sa place de vastes excavations. Les pierres à bâtir ne manquent pourtant pas autour d'Athènes.

Les traces des *Longs-Murs* (pl. XI) ont presque entièrement disparu dans la plaine au milieu des plantations ; mais

elles sont bien visibles encore sur les collines à l'ouest d'Athènes et à la sortie du Pirée. A partir du monument de Philopappos, le mur du sud suivait dans toutes ses inégalités la crête de la montagne, passait un col à son extrémité (*a*), puis se continuait sur la crête de la colline de l'ouest, à l'extrémité de laquelle il descendait dans la plaine. Le mur du nord s'amorçait au mur de la ville derrière la colline des Nymphes où est l'Observatoire, suivait du nord-est au sud-ouest le faîte de la colline dont l'escarpement paraît avoir été le Barathre, et descendait dans la plaine au pied de la colline de l'ouest. On suit encore très-facilement sa direction dans cette dernière partie, parce que ses débris y ont formé une banquette continue, dont la nature constraste avec les terrains environnants.

Hors de ces deux murs, je puis affirmer qu'il n'existe aucun vestige d'une troisième muraille. Les savants allemands que j'ai cités plus haut ont été embarrassés par le grand nombre des noms que l'on appliquait aux ports d'Athènes, et dont la configuration de ces ports ne leur permettait pas de trouver les places correspondantes. Il y a pourtant deux faits absolument certains : d'abord, à l'endroit nommé *Tris-pyrghi*, les Trois-Tours, à l'extrémité sud-est de la baie de Phalère, il n'y a jamais eu de port, et il est impossible d'y en établir un, si ce n'est au moyen de grandes jetées qui n'abriteraient même pas les navires contre les vents de l'ouest et du sud. Le cap Colias pourrait à peine abriter une barque. Il n'y a là nul vestige de quai ou d'un ouvrage maritime quelconque; sur le rivage il n'y a de trace d'aucune ville; or, les villes laissent toujours après elles une quantité de terres cuites, de fragments de vases et de tuiles qui rendent leurs emplacements recon-

naissables pendant des milliers d'années. En second lieu, le tracé d'une muraille allant de ce cap à Athènes le long du marais, au travers des collines et par la rive gauche de l'Ilissus, est absolument imaginaire. Il n'y a dans tout cet espace aucun vestige d'un tel mur.

Ainsi le mouvement de conversion de droite à gauche, que les érudits allemands ont imprimé à toute la topographie des ports et des Longs-Murs, et qui les a poussés à étendre même l'enceinte de la ville au-delà de l'Ilissus, ce mouvement est arbitraire et ne répond point à la réalité. D'ailleurs, l'expression τὸ διὰ μέσου τεῖχος ne signifie pas un mur parallèle aux autres et partageant leur intervalle en deux suivant la longueur, mais un mur *transversal.* Ce mur ne pouvait être que dans le voisinage des ports; sa fonction était d'arrêter l'ennemi, dans le cas où il aurait été maître du Pirée, de Phalère et de Munychie, c'est-à-dire de la navigation et des collines maritimes.

Quant à ces collines, quoique je ne veuille pas traiter ici la question trop controversée des ports, je ferai seulement remarquer que Diodore (14, 33) appelle Munychie λόφον ἔρημον καὶ καρτερόν, une colline déserte et forte, et que cette expression ne peut pas s'appliquer à la plus orientale des deux hauteurs, qui était forte, mais qui n'était nullement déserte; elle est au contraire toute entourée de ports garnis autrefois de quais et de magasins, et éclairés par des phares. Munychie est donc la grande colline de l'ouest que l'on a à sa droite en entrant au Pirée. L'autre est celle de Phalère. Il en résulte nécessairement que le port de Phalère est le petit bassin circulaire très-anciennement habité et situé à l'est de la montagne, dans un lieu parfaitement abrité; que le port de Munychie occupe une position analogue par rap-

port à la colline du même nom, et qu'enfin c'est par une étude attentive de l'antique configuration du Pirée, très-altérée depuis les anciens temps, qu'on peut rétablir la synonymie des noms.

Il est certain que le bassin, rempli de boue, qui est au nord du Pirée, en face du chemin de fer, n'a jamais été un port. Le mur de la fortification traversait son embouchure, où l'on en voit encore des restes. Il portait le nom de *halai*, c'est-à-dire le marais; son étendue, du côté de la plaine, était plus grande qu'aujourd'hui; elle devait comprendre l'espace marécageux dont une partie a été remblayée pour l'établissement de la gare. L'Halipédon ou plaine salée était plus étroit qu'aujourd'hui. Quand le roi de Sparte Pausanias vint y camper contre Trasybule, celui-ci occupait les hauteurs de Munychie, et son adversaire arrivait par l'hamaxitos. L'*hamaxitos* était la route carrossable qui, partant de la porte Piraïque ou peut-être aussi du Dipylon, suivait à l'extérieur le Long-Mur du nord. Pausanias arrivait par conséquent au fond du port du Pirée, et là se trouvait l'Halipédon, où il établissait son camp. On ne voit pas comment ces faits pourraient s'accorder avec l'hypothèse que l'Halipédon n'était autre que les marais de la baie de Phalère. (Cf. Leake, *Top. of Athen*, p. 389.)

Nous avons dû nous arrêter un instant sur ces éléments de la topographie des ports, que l'on a pris à tâche d'obscurcir, et qui se trouve liée avec celle de la ville, de ses murailles et de ses divisions intérieures. Pour ce qui concerne ces dernières, il est un principe sur lequel on peut toujours s'appuyer et que confirme la formation des villages, que nous voyons en Grèce se créer spontanément sous nos yeux : c'est que les hommes s'établissent d'abord

le long des ravins, là où ils trouvent de l'eau pour leur usage, et que les rues suivent la pente, de manière à atteindre le plus facilement possible le col situé au-dessus d'elles. La topographie de l'ancienne Athènes confirme pleinement cette sorte de loi. En effet, sa principale porte, le Dipylon, était dans sa partie la plus basse, et sa principale rue suivait le bord du ravin, dont une pente montait à la citadelle et l'autre au Lycabette. Cette longue voie, pareille à ce que dans beaucoup de villes et de villages d'Occident on nomme la grand'rue, conduisait d'Éleusis à Sunium. Une autre voie qui fut également très-fréquentée fut celle de la *Cœlé* (pl. VIII). Ses vestiges encore visibles démontrent son importance. Elle passait par la porte Mélitide et descendait dans la vallée haute qui sépare l'Acropole et l'Aréopage du Musée et du Pnyx. Elle devait nécessairement passer entre les deux premières de ces quatre collines, comme elle passait entre les deux autres, et se rencontrer avec la grande rue sur un point voisin de l'Agora. Mais la rue qui de la porte Piraïque (18) suivait le fond de la vallée haute et aboutissait à la porte n° 20 ne put avoir dès l'origine autant d'importance que la grande rue, parce qu'elle ne menait directement à rien, et parce qu'il n'était pas facile d'y avoir de l'eau. On y a creusé dans le roc un puits très-profond, dont un gardien vend l'eau aux promeneurs. Du côté de la ville moderne, au contraire, c'est-à-dire sur la pente nord de l'Acropole et sur le versant du Lycabette, on trouve de l'eau en abondance à une petite profondeur. En outre, la source Clepsydre, qui est au pied du rocher de la citadelle, en fournissait d'assez bonne dans la partie haute de la ville, sur le bord du chemin venant de la Cœlé et des ports. Cette eau, jusque dans ces derniers temps,

était amenée par des canaux dans l'Agora. Enfin il y a quelque part, dans la partie creuse de la vallée qui forme la vieille ville moderne, une filtration d'eau souterraine très-considérable, car un ruisseau intarissable est amené, par des conduits dont on ne connaît pas l'origine, jusqu'au dehors du Dipylon. On n'a pas assez tenu compte, dans les discussions relatives à l'emplacement primitif d'Athènes, de la distribution naturelle des eaux. Les hommes ne s'établissent jamais là où il n'y a pas d'eau, à moins qu'ils ne puissent y amener sans trop de peine une quantité suffisante. Là où l'eau se réunit et se donne elle-même, là s'établit le premier centre de la population et par conséquent le premier marché. Rien ensuite n'est plus difficile que de transporter le marché sur un autre point, parce que les chemins et les rues se sont naturellement dirigés vers le lieu primitivement occupé. Nous ne pouvons pas à cet égard comparer les villes anciennes à nos villes où des tubes, faits suivant des lois scientifiques et dans de puissants ateliers, permettent, au moyen de la pression, de conduire les eaux où l'on veut. Les Romains, beaucoup plus avancés que les Grecs pour tout ce qui regarde l'administration des villes et le bien-être matériel, ont employé les arcades et la pente naturelle des eaux, qu'ils allaient quelquefois chercher à de grandes distances. Nous ne voyons pas que rien de semblable ait été fait dans Athènes avant l'époque d'Adrien. On n'y faisait usage que de puits et de citernes, et l'on n'y creusait des puits que dans la partie septentrionale et dans le voisinage de la porte Piraïque, où il en existe encore un fort beau.

Quand on considère que la rue de la Cœlé qui, en entrant dans la ville, traversait le quartier de Mélite et passait

entre l'Aréopage et l'Acropole, coupait la grande rue à l'endroit où est aujourd'hui le marché, et qu'ensuite elle se prolongeait directement vers la porte d'Acharnes (12); que de la porte Piraïque pour aller par la porte Dioméia vers Marathon et la Mésogéa, on passait par ce même point, on voit que là se trouvait certainement un grand carrefour qui réunit les marchands dès l'origine et qui devint avec le temps l'Agora. Il est donc bien difficile de supposer que celle-ci ait été dans un autre endroit que celui où elle est, et surtout dans la vallée haute et dépourvue d'eau qui est entre l'Acropole et le Pnyx. Nous voyons qu'aujourd'hui même, quoique la ville nouvelle, les familles riches et les étrangers se portent du côté du nord, et que l'aqueduc d'Adrien restauré amène de l'eau dans tous ces nouveaux quartiers, la rue d'Adrien et la rue d'Éole sont encore les plus fréquentées. La première répond à peu près à ce que j'ai nommé la grande rue; la seconde représente la partie septentrionale de la rue qui a dû conduire de la porte du Pirée à la porte Acharnienne, en passant par le marché. La rue d'Hermès est absolument artificielle et n'a été construite, malgré ses grands défauts, que pour servir d'avenue au palais du roi Othon.

Quant aux quartiers, qui étaient au nombre de six, le *Céramique*, *Mélite*, les *Kydathénéens*, la *Dioméia*, les *Scambônides* et *Collytos*, il n'y a pas, ce nous semble, deux manières de concevoir leur formation, et par conséquent leur distribution dans l'enceinte de la ville. En effet, si l'on admet qu'il se soit créé un premier centre au point de croisement des chemins venant de l'extérieur, les habitations se sont certainement établies le long de ces chemins. La ville a dû ressembler pendant un grand nombre d'années

à une sorte d'étoile rayonnante, dont l'Agora était le centre. Les populations groupées le long de ces rues divergentes ont pris chacune un nom particulier, qui est resté comme nom de *dème ;* c'est plus tard que ces populations grossissant ont rempli les secteurs compris entre elles et ont fait de la ville un réseau. La fortification dans laquelle elles s'enfermèrent eut nécessairement ses portes au passage des rues divergentes. Il en résulte que, même de nos jours, il doit suffire de connaître la situation des portes et le centre où convergeaient les rues principales pour connaître la distribution générale des dèmes.

Or, il n'y a guère de doutes sur la place de quelques-unes des portes, de la porte Mélitide, du Dipylon, de la porte Acharnienne et de la porte Dioméia. D'un autre côté, les textes indiquent avec certitude que le Collytos était un dème central dans lequel se trouvait l'Agora. La situation du Céramique ne laisse aucun doute; celle de Mélite peut aussi être regardée comme certaine. Les Kydathénéens étaient, de l'aveu de tous, à l'est de l'Acropole. Il ne reste donc à fixer que la place de la Diocharis et des Scambônides. Si la première était le long de la voie qui menait de l'Agora vers le passage entre le Lycabette et le Saint-Émilien, les Scambônides seraient nécessairement le long d'une grande rue conduisant à la porte d'Acharnes, c'est-à-dire vers le nord. On aurait donc le plan idéal de la planche VIII.

Le nom de Céramique était souvent appliqué à l'ancienne Agora. Mélite contenait la Macra-Stoa, l'Hephaistiéum, l'Eurysakeion, le colonos-agoraios. La Diomie se prolongeait au dehors vers le Cynosarges. Collytos, au centre de la ville, était traversé par une rue étroite, contenait l'Agora et étai

recherché comme habitation (Plut., *De Ex.*, 6). Les Scambônides contenaient une rue que l'on appelait rue Myrmex, c'est-à-dire rue de la Fourmi. Les Trépieds étaient une rue probablement parallèle à la grande rue et allant du Prytanée au théâtre.

Quant à la circonscription de chacun des quartiers, il n'est pas probable qu'on puisse jamais la déterminer avec précision ; il faudrait pour cela que l'on trouvât dans les déblaiements à venir des bornes indiquant les limites de chacun d'eux. Cela n'est guère à espérer.

La rue des Trépieds fut suivie par Pausanias quand il se rendit à l'Acropole. J'ai déjà parlé des objets qui frappèrent son attention depuis le théâtre de Bacchus jusqu'aux Propylées. La place d'aucun d'entre eux n'est encore bien connue, parce que le terrain dans tout cet espace est recouvert par les énormes remblais qui ont été rejetés du haut de l'Acropole. La Société archéologique d'Athènes a pris l'heureuse initiative de dépenser là une centaine de mille francs pour l'art et pour la science. Beaucoup de problèmes se trouveront résolus.

Le dernier édifice cité par Pausanias, avant son arrivée en face des Propylées, est le temple de *Déméter-Chloé*, c'est-à-dire Cérès-Verdure, et de la *Terre-courotrophos* ou nourricière des héros. Dans la scène d'Aristophane (*Lysist.*, 720) entre Cinésias et sa femme Myrrhine, scène dont il sera question tout à l'heure, on voit clairement que ce petit édifice était à droite des Propylées, au pied du pyrgos, tout près du lieu où sont aujourd'hui les maisons des gardiens. Or, dans la cour de ces derniers, précisément au-dessous de la Victoire-aptère, on voit une petite esplanade carrée (pl. XII, 2) taillée sur le rocher au pied de l'escarpement. Ce point

répond fort bien aux textes de Pausanias et d'Aristophane. Quand on examine la manière dont les anciens Grecs préparaient la place où devait s'élever un édifice, on voit clairement que cette esplanade a supporté une construction. Elle est trop grande pour un autel ou pour une statue; ses dimensions sont à peu près celles du temple de la Victoire. J'avais pensé qu'il y avait peut-être là quelque tour; mais le mur passait au-dessus de l'escarpement, et cette tour eût été isolée et inutile. Pour une maison de gardiens, la place est trop petite et située trop loin de l'angle où se trouvait la porte. Enfin ce point est le dernier où un édifice ait pu être bâti, en avant de la porte d'entrée de la citadelle. Il est donc très-vraisemblable que là s'élevait le temple de Cérès-Chloé. La situation était, du reste, fort bien choisie, car de là on domine la campagne qui, dès l'hiver, est tapissée d'orges vertes et s'étend à perte de vue du côté de la mer et des rivages de l'Attique.

Nous ne savons pas à quelle époque remonte la fondation du temple de Déméter-Chloé. Il est probable cependant qu'il existait longtemps avant l'époque de Périclès, car cette déesse était, après Athênâ, la principale divinité des Athéniens : les Thesmophories et la procession d'Éleusis n'étaient égalées ou dépassées que par la fête des Panathénées. Il est à remarquer que Déméter n'avait pas ses temples sur les sommets des montagnes ou des collines, mais sur leur penchant. A Éleusis, son petit temple était sur une saillie du rocher, à 12 mètres au-dessous du faîte de l'acropole, à l'endroit où est aujourd'hui l'église de la Panagia. Son grand temple, l'*Anactoron*, était beaucoup plus bas, au pied de rochers taillés à pic, dans une situation analogue à celle du temple de Déméter-Chloé. Nous consi-

dérons donc comme très-probable la situation de ce dernier, telle que je viens de l'indiquer.

Tout le monde, M. Beulé lui-même, admet qu'à l'angle du pyrgos de la Victoire se trouvait une porte, que cet archéologue réserve aux victimes. Nous avons déjà vu que, selon toutes les apparences, le grand escalier découvert par lui en 1853 fut construit par Acciaiuoli comme moyen d'accession au palais florentin des Propylées; ce fait admis, la date de la porte n'est postérieure que de quelques années à celle du grand escalier; cette porte est une réparation faite rapidement et sans beaucoup de goût à celle que Nerio avait fait exécuter, et dont le seuil était au niveau de son escalier. Pour nous rendre compte de l'état des lieux aux époques helléniques, nous devons faire abstraction de cette porte, ouverte violemment dans un mur qui existait auparavant, et de ce mur lui-même, qui n'est pas hellénique, mais qui est peut-être byzantin et de la même date que le mur latéral du nord, élevé par Justinien. D'un autre côté, il est incontestable que les salles à droite et à gauche de la porte sont helléniques, celle du sud sur ses trois côtés extérieurs, celle du nord sur deux côtés seulement; le côté ouest de cette dernière se perd dans la maçonnerie des temps postérieurs. Il est hors de doute que la salle ou tour méridionale se rattachait par un mur à l'angle sud-ouest du pyrgos de la Victoire : tout cet intervalle, d'un accès facile pour l'ennemi, est encore occupé par une construction massive où plusieurs époques ont laissé des traces. Quand on la démolira, il n'est guère douteux que l'on retrouvera dans son épaisseur des assises ayant appartenu à l'enceinte hellénique. En effet, si l'on se place dans la cour des gardiens, on remarque dans la maçonnerie moderne

l'angle externe du pyrgos, qui descend jusqu'à une certaine hauteur, soutenu par des assises qui se continuent jusqu'à la porte G (pl. XII, 3). De l'autre côté de cette porte paraissent quelques autres assises qui sont la continuation des premières et qui se perdent dans la maçonnerie moderne. Il est à peu près certain qu'elles se continuaient sur le bord du rocher et qu'elles allaient rejoindre la tour méridionale située à un niveau inférieur.

Nous avons vu tout à l'heure que la tour septentrionale n'a que deux côtés visibles et que son angle nord-ouest plonge dans le mur turco-byzantin. Celui-ci, comme nous l'avons dit au précédent chapitre, a été redoublé à l'intérieur par une maçonnerie grossière et plusieurs fois réparée ; à l'extérieur, les intervalles de ses contreforts ont été également remplis. Il en est résulté une muraille extrêmement épaisse, dont l'intérieur nous échappe et dont la partie basse peut cacher une construction antique. L'extrémité orientale de ce mur, attribué par nous à Justinien, s'appuie à un mur antique M, d'une grande importance historique, et sur lequel nous aurons plusieurs fois à revenir. Vu du dehors, ce mur antique présente sur la gauche son angle externe assez bien conservé ; du premier coup d'œil, si on le compare à la substruction (portion antique non réparée) de la Pinacothèque (11), on voit clairement qu'il est de la même époque et pour ainsi dire de la même main : même matière, même travail, même coloration brune, même usure. A cet angle, qui malheureusement menace ruine, succède à droite une faille produite par la chute du parement extérieur, et au fond de laquelle on aperçoit le noyau antique du mur; ce noyau est formé de cette pierre plus friable provenant du Pirée, que l'on nommait

πῶρος et qui porte encore ce nom. Au-delà et au-dessus de cette cavité, la surface du mur est une réparation moderne; mais vers la droite reparaît le noyau constitué de la même manière. Le mur a été exhaussé, il y a peu d'années, au moyen de pierres antiques simplement superposées.

Nous donnons (pl. XX) le dessin exact du mur en retour qui, à partir de l'angle externe, va s'appuyer au rocher sur lequel est la Pinacothèque. Il en reste douze assises, visibles de l'intérieur du bastion d'Odyssée (A); mais à droite, c'est-à-dire vers l'angle externe, elles plongent dans la maçonnerie de ce bastion; vues du dehors, elles sont au nombre de vingt-deux. Dans ce mur antique fut percée la porte qui existait au temps de Vernéda, et que son linteau orné de croix fait remonter aux temps chrétiens. La partie supérieure du mur est plus moderne et appartient elle-même à deux époques très-différentes. La moitié de gauche est composée de grandes pierres empruntées à d'anciens édifices et assez bien assemblées; elle peut dater du temps de Justinien. La portion de droite paraît être byzantine; elle est formée de couches alternatives de briques et de pierres carrées, construction qui se retrouve dans presque toutes les anciennes églises grecques. Enfin, à l'endroit où les assises inférieures du mur touchent le rocher de l'Acropole, on a laissé une ouverture pour le passage de l'escalier de Pan, dont je parlerai au chapitre suivant. Cette ouverture n'est pas une porte; il n'y avait point de jambages; c'est un simple *trou*, désigné dans Aristophane et aujourd'hui même par le mot ὀπή.

Nous pouvons atteindre l'intérieur de ce bastion antique soit en montant par l'escalier de Pan, qui y aboutit (pl XIX),

soit par la porte des gardiens, en traversant le grand escalier d'Acciaiuoli et en passant près du piédestal d'Agrippa. On remarque que ce piédestal est en quelque sorte à cheval sur le troisième mur du bastion, lequel a, en cet endroit, une grande épaisseur et y est formé de pierre pôrique. C'est là que vient se raccorder le mur de Justinien.

Il résulte de cet ensemble qu'il y avait au-dessous de la Pinacothèque un bastion antique faisant pendant au pyrgos de la Victoire, mais à un niveau inférieur, un peu plus haut cependant que le seuil de la porte G. Si les deux constructions antiques qui flanquent la porte d'Acciaiuoli sont réellement des tours (ce qui est extrêmement probable), on doit penser que celle du nord se raccordait par un mur au bastion qui vient d'être décrit, et que ce mur a été simplement reconstruit dans un autre style à l'époque de Justinien. La tour du nord n'était donc à proprement parler qu'un angle formé par le retour de ce mur. Il en était de même de la tour méridionale. Enfin, l'intervalle entre elles, où fut établie la porte florentine, était lui-même occupé par un mur qui complétait cette enceinte basse dans la période hellénique. On sait en effet, et l'on constate au mur d'enceinte de la ville entre l'Olympiéum et le mont de Musée, que là où il n'y avait pas d'escarpements inaccessibles, les anciens Grecs multipliaient les angles et les saillies le long des remparts. Par cette disposition, ils forçaient l'ennemi à multiplier le nombre de ses assaillants, tandis que les défenseurs pouvaient, en quelques pas, se porter à droite ou à gauche des tours.

Mais le bastion M (pl. XII) n'était pas tel qu'il est aujourd'hui. Exhaussé de huit assises, il fut en outre remblayé à l'intérieur. L'escalier de Pan, qui était à fleur de rocher,

se trouva obstrué dans sa partie supérieure; il fallut donc le couvrir d'une voûte supportée par un mur de refend, et le prolonger de quelques marches débouchant sur la surface du nouveau remblai. Le *trou* laissé pour son passage au bas du mur prouve que dans l'antiquité le bastion était vide et que l'escalier taillé dans le roc était en usage. Si l'exhaussement du mur date du commencement du moyen âge, toute cette transformation a dû se faire simultanément, car une partie en entraîne une autre. Cela reporterait à une date assez ancienne la construction de la chapelle des Saints-Apôtres, malgré la grossièreté de son ornementation. En effet, la voûte qui couvrait l'escalier de Pan, voûte que j'ai démolie en 1874, avait été faite pour assurer aux défenseurs de l'Acropole l'eau de la Clepsydre, que l'on allait puiser dans la chapelle. Le gros mur de Valérien (pl. XIX, 4) aboutissait à la Clepsydre, qu'il comprenait dans son enceinte, et cette voûte suffisait pour garantir l'escalier qui menait à l'eau. Mais dans la période hellénique aucune de ces défenses n'existait. Le bastion M, sous la Pinacothèque, formait l'extérieur de la fortification et appuyait l'enceinte basse en avant des Propylées. L'escalier de Pan y pénétrait par le trou, ὀπή.

Une raison sérieuse avait dû engager les anciens Grecs à construire cette enceinte basse. M. Beulé a trouvé au dedans, à l'angle nord-ouest de son grand escalier, un puits antique (pl. XII, 4) taillé dans le roc. Le haut du tube est seul moderne et date probablement de la même époque que l'escalier lui-même, dans le palier inférieur duquel il fut ménagé. Nous verrons aux chapitres suivants qu'avant l'époque de Périclès ce puits, s'il existait alors, était tout à fait au dehors de la fortification. Comme il donne de

l'eau toute l'année, aussi bien que la Clepsydre, on dut trouver un grand avantage à l'enfermer dans la muraille de la citadelle, et l'enceinte extérieure fut pour cela reportée quelques mètres plus bas et garnie de saillies en forme de tours.

Quant au remaniement en sous-œuvre dont parle M. Beulé, j'ai appelé sur ce point l'attention de nombreux architectes. Aucun n'a pu le constater. Si cet archéologue a vu du mortier dans les jointures des pierres de ces substructions, c'étaient des parcelles provenant de la maçonnerie turque qui y était accolée; ces parcelles ont disparu. Les substructions des tours ne sont pas plus grossières que celles du Parthénon. On sait que celui-ci fut établi sur le soubassement du Parthénon de Pisistrate. Mais l'édifice tout entier ayant été reporté de plusieurs mètres vers le nord, il fallut compléter la substruction en l'élargissant. Or, cette portion ajoutée par l'architecte Ictinos est d'une maçonnerie encore plus négligée que la substruction des deux tours. On ne peut tirer de là aucune conséquence: un remaniement en sous-œuvre est une pure hypothèse que rien ne confirme. M. Beulé dit (p. 112) que primitivement on n'avait point poussé les fondations des tours jusqu'au rocher. Cela n'est pas admissible, en présence de travaux pareils à celui de Cimon sur l'Acropole et de l'immense développement des Longs-Murs, des murs de Phalère, de Munychie et du Pirée : est-il croyable qu'au moment de fortifier le point faible de l'Acropole, on eût négligé de creuser le sol jusqu'au rocher pour épargner quelques mètres carrés de maçonnerie? Il faut donc admettre que, dans cet endroit, non seulement le sol antique n'était pas plus haut que le sol moderne, mais au contraire la substruction des tours,

comme le reste des murs, posait sur le rocher, qui se trouvait dénudé à l'extérieur. Je ne crois pas que l'on puisse citer un seul exemple de fortifications helléniques où, dans des circonstances pareilles, il en ait été autrement. Pour s'expliquer la possibilité du grand escalier dans les temps antiques, il faudrait donc admettre ou qu'il était plus raide que celui d'Acciaiuoli et atteignait en bas le niveau inférieur des tours (mais le rocher n'a pas été abaissé, et cette hypothèse est impossible), ou bien que l'on avait, comme le suppose M. Beulé, remblayé le sol à l'extérieur, ce qui diminuait d'autant la force militaire de la fortification. Il ne reste aucune trace d'un pareil remblai.

Nous allons maintenant gravir (pl. XII) la pente qui s'étend devant les Propylées et où fut établi au moyen âge le grand escalier. Le premier quart, à gauche en montant, formait un grand vide entre le mur polygonal et la muraille de Justinien. Le quart de droite était occupé par une saillie du rocher. La moitié supérieure est entièrement rocheuse, en pente rapide et fort inégale.

Quand on atteint la hauteur du piédestal d'Agrippa, on observe que la substruction de la Pinacothèque se prolonge en saillie vers ce piédestal et se termine par une ante (8), au-dessus de laquelle il n'y a jamais eu rien. Au pied de cette ante on voit plusieurs pierres de taille encore en place et qui, par leur assemblage, sont évidemment antiques. Elles paraissent être l'amorce d'un mur transversal se dirigeant vers le pyrgos. L'ante n'est en marbre qu'à sa partie supérieure, huit assises seulement; les quatre assises inférieures sont en pierre du Pirée. A cette ante en répond une autre, qui termine la terrasse de l'aile droite des Propylées, au droit du petit escalier de marbre de la Victoire. Cette autre ante

n'a aussi que huit assises de marbre blanc; il y a donc de part et d'autre une parfaite symétrie (pl. XII, 1 et 2).

La disposition du petit escalier de la Victoire (pl. XII, 9) a arrêté tous les architectes. Il est en effet comme suspendu en l'air (pl. XIII, 2), et l'on ne voit pas de quelle manière il a pu se continuer vers le bas. M. Beulé (p. 431) a tranché d'un mot cette difficulté en disant : « On monte au temple de la Victoire par un escalier *qui se raccorde* avec l'escalier des Propylées par un petit soubassement. » Malheureusement, ce raccord ne pouvait avoir lieu, soit que le petit escalier tournât à sa sortie du pyrgos, soit qu'il se continuât en ligne droite. Le « soubassement » dont parle M. Beulé consiste en un massif de pierres de taille faisant partie du pyrgos, et qui n'ont pas été ajoutées après coup dans cet endroit. Elles ne se terminent pas en carré; elles ressemblent plutôt à des pierres d'attente ayant appartenu à une construction disparue. Nous pensons donc qu'elles se raccordaient, non avec un grand escalier dont elles auraient interrompu la régularité, mais avec les restes de construction qui sont au pied de l'ante septentrionale. Si cela est, il faudrait concevoir une sorte de mur d'appui traversant d'une ante à l'autre l'espace qui est en avant des Propylées. Dans l'angle formé par ce mur et par le pyrgos, il y avait un massif de maçonnerie, dont une portion subsiste encore. Le mur et le massif allaient jusqu'au bas des antes de marbre, c'est-à-dire jusqu'au niveau inférieur du petit escalier. L'ensemble formait donc une sorte de terrasse, de laquelle on montait facilement au temple de la Victoire. Enfin ce mur devait s'interrompre sur un point, probablement dans le voisinage de la Pinacothèque, pour laisser passer le chemin (pl. XII, 8).

Le remblai dont je parle explique à la fois le prolongement sous forme d'ante des substructions de l'aile gauche, les pierres antiques qui sont encore au pied de ce prolongement, le massif en saillie qui est au-dessous du petit escalier de la Victoire, la disposition même de cet escalier, qui autrement est inexplicable, enfin la différence de niveau entre le chemin creux des Propylées et le rocher extérieur.

Il y a des personnes qui s'imaginent que les anciens Grecs ne faisaient point de remblais soutenus par des murs. Je ne m'arrêterai pas à discuter cette opinion. On peut, sans sortir de l'Acropole, en fournir plusieurs fois la réfutation. Toutes les esplanades dont elle se composait étaient terminées vers le bas par des murs de soutènement, dont certaines parties existent encore. Qu'est-ce que le mur de Cimon, sinon un énorme mur d'appui, soutenant un remblai de seize mètres de profondeur? Dans la ville, la ligne d'enceintes sépulcrales qui commence au tombeau de Dexiléôs est une suite de petites terrasses soutenues par des murs d'appui. Enfin le péribole du temple de Jupiter Olympien est pareillement soutenu par une forte muraille dont beaucoup de pierres ont un petit canal pour l'écoulement des eaux d'infiltration. Ainsi, rien de plus naturel qu'une disposition de ce genre en avant des Propylées. Le vieux temple d'Apollon, découvert par nous à Délos, offre des exemples remarquables de pareils terrassements. En avant de cet édifice, le plus antique peut-être de toute la Grèce, on voit une terrasse spacieuse soutenue par un mur d'appui, à laquelle on monte par un escalier taillé dans le roc. Au pied de ce mur et au bas de l'escalier aboutit un chemin formé lui-même en terrasse au moyen d'un mur d'appui et descendant vers le bas de la montagne.

On voit qu'à toutes les époques de l'antiquité l'on a construit de pareils chemins et des terrasses élevées. On peut donc admettre sans hérésie qu'il y avait quelque chose d'analogue en avant des Propylées, et qu'un chemin artificiel dont le mur d'appui a laissé deux amorces conduisait jusqu'au passage du milieu.

Nous n'entrerons pas dans les Propylées sans faire remarquer au lecteur que le soubassement de leurs ailes se compose à sa partie supérieure de belles pièces de marbre régulièrement appareillées, et à sa partie inférieure d'assises moins régulières de pierre. L'ante terminale du soubassement de gauche a huit assises de marbre; cette hauteur du marbre se continue un peu vers la droite, puis elle va diminuant, et quand on parvient à l'angle de la montée, il n'y a plus qu'une assise de marbre. Il est évident que toute la partie de pierre devait être cachée; mais il n'est pas probable qu'elle l'ait été au moyen de plaques de marbre, comme l'a cru M. Beulé. Les anciens Grecs ne faisaient point usage de cette décoration fragile; ils bâtissaient en gros blocs. Ce sont les Romains qui, voulant unir le luxe à l'économie, ont commencé à se servir du placage. M. Beulé a été induit en erreur par certains trous de scellement qui se voient le long des substructions; il y avait là certainement des stèles appliquées au mur, comme il y en avait par centaines sur l'Acropole. Si l'on considère seulement les pierres du Pirée qui forment la partie inférieure du soubassement (pl. XII, 1) et que l'on fasse passer une ligne droite par leurs angles supérieurs, cette ligne atteint le fût du piédestal d'Agrippa. Mais si l'on admet un mur d'appui montant jusqu'à la première assise de marbre, à l'angle du soubassement, toute difficulté disparaît, parce que

les pierres grises se trouvaient ainsi couvertes par le remblai.

Ce remblai nous mène au chemin creux qui traverse les Propylées (pl. XII). Ce chemin, non plus que les Propylées eux-mêmes, n'a jamais été fini. Les plaques de marbre striées et grossièrement jointes qu'on y voit encore ne sont point antiques et datent de la même époque que le grand escalier, si même elles ne lui sont pas postérieures. En montant, on voit que le rocher, dans le passage, n'a point été ravalé, et qu'à plusieurs endroits il fait même saillie sur le pavé de l'édifice. Il n'est pas admissible que le chemin fût resté en cet état, si la construction des Propylées eût été menée à bon terme; mais il ne l'est pas non plus que l'on eût songé à faire un grand escalier de marbre avant de terminer l'édifice, et sans commencer par aplanir le chemin qui le traverse.

Enfin si Mnésiclès, architecte des Propylées, eût eu même en projet ce grand escalier, il eût certainement élevé l'édifice tout entier, non sur des degrés pareils à ceux des temples, mais sur des marches. Au Parthénon, les degrés sont plus hauts que ceux des Propylées; mais à sa façade orientale, leur hauteur était partagée en deux par des prismes formant escalier, dont les traces se voient encore devant les deux péristyles latéraux et devant la grande porte du temple. Aux Propylées les degrés sont trop hauts pour des marches, trop bas et trop étroits pour avoir pu être partagés en deux. Ils n'étaient donc pas destinés à servir d'escalier.

Admettons cependant que tel ait pu être leur usage. Voici donc le peuple, auquel les entrées latérales ne peuvent suffire, qui s'avance en masse serrée par la porte d'Ac-

ciaiuoli. Il se répand sur la vaste étendue du grand escalier ; mais pendant ce temps la procession entre par les escaliers latéraux, avec ses instruments de musique, ses vases d'eau, ses taureaux, ses béliers. Ses deux lignes se rencontrent au milieu du palier, pour monter de là par le chemin creux des Propylées. Le peuple est donc arrêté par elles et ne peut, sans y porter le désordre, gagner les degrés des Propylées. Supposons néanmoins qu'il y parvienne. Là, plus de la moitié des assistants se heurte de front contre les six grosses colonnes doriques de la façade, qui sont à quelques centimètres du bord supérieur des degrés.

Voici enfin la foule qui pénètre sur l'Acropole par les quatre portes latérales des Propylées, pendant que la procession chemine par celle du milieu. Au sortir de l'édifice, de nouveaux et plus grands obstacles se rencontrent. La voie striée part du chemin creux des Propylées et s'allonge sur le rocher de l'Acropole dans la direction du Parthénon. A droite, le rocher a été coupé à pic et surmonté d'un mur dont une partie existe encore. Au-dessus était l'esplanade d'Artémis de Brauron. Au bout de ce mur, qui se dirige parallèlement à l'axe des Propylées, on voit des degrés taillés dans le roc et montant à cette esplanade. La voie striée va obliquement rejoindre cet escalier ; elle circonscrit donc entre elle, les Propylées et le rocher taillé à pic, un triangle dans lequel la moitié de la foule va s'engager. Mais ce triangle est rempli de petits monuments et de stèles entre lesquels elle devra passer. En outre, il est garni le long de la voie d'une rangée de ces stèles, si rapprochées les unes des autres qu'elles forment une véritable muraille, muraille sacrée et inviolable. Il y aura donc là un tumulte indescriptible, causé par l'imprévoyance de Mnésiclès, car c'est

lui qui aura conçu l'idée du grand escalier sans en pressentir les conséquences.

Ainsi la disposition des lieux exclut la conception que depuis plus de vingt ans on prête à l'architecte des Propylées. On se rend compte de l'usage que pouvait avoir un escalier monumental au temps où cet édifice était devenu un palais italien, car alors il n'entrait à la fois qu'un petit nombre de seigneurs, auquel rendaient honneur des piquiers et des hallebardiers rangés en deux groupes sur la montée. Mais le désordre eût nécessairement accompagné la cérémonie antique dans laquelle la procession serait entrée par les côtés et le peuple par le milieu, à moins d'admettre, ce qui serait encore plus singulier, qu'ils entrassent l'un après l'autre.

Enfin, peut-on croire que l'administration athénienne ait eu la pensée de faciliter à ce point l'accès de l'Acropole aux ennemis? On pourra contester, si l'on veut, que les Propylées aient pu servir de défense en cas de guerre. Il est du moins certain que du temps des Grecs l'Acropole n'a pas cessé un instant d'être citadelle. Périclès, qui en faisait construire les grands édifices, savait mieux que personne de quelles guerres Athènes était menacée, et il n'ignorait pas que sa ville pouvait, dans un revers de fortune, être prise par les Lacédémoniens, comme elle l'avait été par les Perses. Il eût montré, lui et ceux qui administraient Athènes comme archontes, bien peu de sagacité, s'il eût fait construire ces immenses degrés par lesquels des bataillons entiers pouvaient monter sans peine et presque sans danger à la forteresse. Ainsi, d'aucun côté, l'idée prêtée à l'architecte par l'archéologue français ne peut se soutenir. Elle est, du reste, depuis longtemps réfutée dans

l'esprit de tous ceux qui ont visité avec réflexion l'Acropole d'Athènes.

Je n'ai plus que quelques mots à dire sur l'entrée de cette citadelle, après la transformation qu'elle subit sous Périclès. Le travail qui fut fait alors est un travail d'ensemble, qui fut même coordonné avec les monuments de l'Acropole. L'orientation des Propylées est celle du Parthénon, à un degré près. Cette petite différence peut tenir à quelque imperfection dans les moyens de détermination alors employés, et nous admettons que réellement on voulut que les axes des deux édifices fussent parallèles entre eux. Ce parallélisme se prolonge en avant et en arrière des Propylées, en avant dans le mur intérieur du pyrgos, en arrière dans le pan de rocher taillé à pic et surmonté par l'esplanade d'Artémis. Tout cet ensemble regarde le Pirée : cependant j'ai exposé dans ma *Légende athénienne* les raisons astronomiques et nullement topographiques pour lesquelles on donna aux Parthénons l'orientation si précise que nous y découvrons. Le parallélisme de leurs axes avec celui des Propylées est une preuve que la direction des premiers entraîna celle de ce dernier édifice, et que s'il regarde le Pirée, c'est par un accident comme il peut s'en produire ailleurs. Les anciens Grecs ont quelquefois profité de faits semblables pour approprier leurs légendes à la fois aux faits astronomiques et à la topographie. Ainsi, vu de Syros, nom qui paraît signifier l'île du soleil (*Sûrya* en sanskrit), le soleil se lève aux équinoxes sur l'île de Délos, qui à cause de cela reçut le nom d'Ortygie, c'est-à-dire l'île de l'aurore. De là vint l'application à ce pays de la légende d'Apollon, que tout le monde connaît. Si nous nous transportons vers l'occident à peu près sur le même parallèle géographique, nous

rencontrons la ville de Syracuse en Sicile, dont le nom rappelle celui de Syros. A l'orient équinoxial de cette ville se trouve la petite île qui, comme celle de Délos, avait pris le nom d'Ortygie et où s'étaient localisées les mêmes légendes. Mais aucune relation de ce genre n'a existé entre le Pirée et l'Acropole d'Athènes; du moins nous n'en avons rencontré aucune trace, et nous devons penser que c'est l'axe du Parthénon qui a entraîné celui des Propylées. Ce fait est d'autant plus à signaler qu'avant la reconstruction de ces édifices sous Périclès, l'entrée de l'Acropole, comme nous le verrons ci-après, avait une tout autre orientation.

La disposition des Propylées entraîna celle du pyrgos, à moins qu'on n'admette avec M. Beulé l'hypothèse que le pyrgos formait un massif qui fut recoupé verticalement pour s'aligner avec le nouvel édifice: hypothèse peu probable, car ce recoupement eût réduit la moitié des pierres à une épaisseur insuffisante, et les hommes qui bâtissaient les murs immenses dont j'ai parlé plus haut n'eussent pas commis une telle faute à l'entrée même de la citadelle. Il est donc plus naturel d'admettre que le pyrgos fut construit en même temps que les Propylées et fit partie de leur plan général. Quant au petit temple de la Victoire, il doit dater aussi de la même époque, car la face antérieure du pyrgos est orientée en vue de cet édifice. Il y avait, pour diriger son axe autrement que celui du Parthénon et de Minerve Poliade, des raisons que j'ai laissé entrevoir dans ma *Légende athénienne*. Ces raisons étant d'un ordre supérieur, il ne parut pas possible de changer l'orientation de la Victoire comme on changeait celle des Propylées, et l'on dut reconstruire le pyrgos de manière qu'il satisfît à ces conditions. Si le pyrgos est contemporain des Propylées, il s'ensuit que

le temple de la Victoire est contemporain ou postérieur à cet édifice et qu'il ne peut en aucune façon lui être antérieur, ou bien il faudrait admettre la retaille, si peu probable, supposée par M. Beulé.

Je n'ai à fournir pour le reste de l'Acropole aucun renseignement nouveau qui ne soit déjà dans mon ouvrage cité plus haut. Je donnerai seulement une idée sommaire de la disposition des stèles et des statues sur la superficie du rocher. On les avait placées en général le long des chemins et dans les angles, où le passant ne pouvait pas les endommager. M. Beulé laisse croire quelque part qu'elles avaient une sorte de mouvement d'ensemble par lequel elles regardaient l'orient. Il n'en est rien. Aujourd'hui une grande partie du rocher est mise à nu, et voici ce que l'on y observe (pl. XII).

La trace d'une stèle consiste en une cavité creusée dans le roc, dont la longueur est le plus souvent de quarante centimètres à peu près et la largeur de dix ou douze. Dans cette cavité était mise debout et scellée une plaque de marbre portant soit une simple inscription, soit une inscription et un bas-relief. On a trouvé sur l'Acropole un certain nombre de plaques de ce genre, les unes entières, les autres mutilées. Les stèles étaient réunies par groupes et formaient des alignements, comme les tombeaux dans nos cimetières. Les principaux groupes se trouvent : 1° à droite en entrant dans la citadelle ; 2° entre l'escalier qui monte à l'esplanade d'Artémis et l'angle du mur d'appui de l'esplanade d'Athéna-ergané ; 3° sur le bord septentrional de cette seconde esplanade ; 4° sur les degrés (16) qui la séparent de celle du Parthénon. On voit qu'elles étaient en général le long du chemin qui se reconnaît facilement aux stries dont le rocher est

couvert. Le premier groupe était mêlé de monuments d'une autre sorte, qui pouvaient être des statues, et dont la trace consiste en un espace carré plus ou moins grand, où le rocher a été piqué au marteau et aplani horizontalement. On distingue dans cet endroit au moins onze emplacements de cette nature, dont le plus grand, situé en face de l'autel d'Hygie, conserve encore une partie du monument. Beaucoup de stèles étaient élevées sur une banquette et adossées au pan artificiel du rocher, parallèle à l'axe des Propylées. En avançant vers l'escalier d'Artémis, qui est au bout de ce mur, on commence à voir les creux des stèles rangés en lignes le long du chemin; quelques-unes garnissaient la droite de cet escalier.

Le deuxième groupe n'est pas moins intéressant. Il se compose de trois lignes de stèles disposées alternativement, de telle sorte que celle de derrière répond à l'intervalle des deux qui sont devant elle, et que celle de la troisième ligne répond à celle de la première; c'était une sorte de quinconce fermant l'espace qui sépare l'escalier du mur d'appui de l'esplanade supérieure. Ce mur, en cet endroit, se termine par un emplacement carré assez grand et par deux autres plus petits.

Le troisième groupe est moins fourni que les deux premiers; il offre vers son second tiers un alignement de sept stèles, parallèle aux degrés dont je vais parler.

Ceux-ci (16), qui forment le quatrième groupe, sont au nombre de dix, d'inégale longueur et complétés au moyen de pierres de taille partout où le rocher a fait défaut. Voici comment les trous des stèles sont distribués sur les gradins : le premier en bas n'en porte aucun ; le deuxième en a deux ; le troisième, deux ; le quatrième, onze ; le cinquième, sept ;

le sixième, neuf; le septième, cinq et l'empreinte des pieds de deux statues, dont une avait un pied levé; le huitième, cinq; le neuvième, un; le dixième, quinze, rangés sur deux lignes, et la trace des pieds de plusieurs statues; la moitié de droite, c'est-à-dire du sud, de ce dernier gradin est composée de blocs rapportés, plus larges que les autres gradins; trois de ces blocs, en face de la cinquième colonne du Parthénon, sont même en saillie et occupent, outre leur propre gradin, toute la largeur du neuvième; ils ont des cavités dont la forme ou la disposition indique les pieds des statues qui les ont surmontés.

Il y a donc là une véritable étagère parallèle au Parthénon, dont elle n'est séparée que de quelques mètres. M. Beulé s'est demandé si les statues, sur l'Acropole, n'avaient pas un mouvement commun vers l'orient. Non. Les pieds des statues posées sur le septième et le dixième gradin prouvent qu'elles regardaient l'occident et tournaient le dos au temple, comme toutes les stèles auxquelles ces statues étaient mêlées. La disposition souvent curviligne des cavités qui composent les autres groupes prouve que les stèles regardaient le chemin, de façon qu'on pût les lire en passant. Par conséquent, les autres monuments qui y étaient mêlés regardaient aussi le chemin; comme celui-ci n'allait pas en ligne droite et qu'il y avait en outre des escaliers ou des entrées à chaque esplanade, il s'ensuit qu'il y avait des statues tournées dans toutes les directions.

Puisqu'on ne trouve pas de stèles ailleurs que sur le bord des chemins, et qu'en général les Grecs plaçaient tous les petits monuments le long des passages les plus fréquentés, la présence de cavités ou de scellements de stèle annonce l'existence d'un ancien chemin. On peut donc admettre, au

moins avec vraisemblance, que les monuments de l'Acropole qui semblent dispersés n'ont cet aspect que par suite de la disparition des voies le long desquelles ils étaient placés. Tel est le bloc noir (17) portant l'empreinte de deux pieds, situé sur la gauche, un peu au-delà de la grande étagère : ces pieds regardent l'est. Tel est encore sans aucun doute le piédestal en partie conservé de la grande Athéna-Promachos, dont il sera question au chapitre suivant, et qui regardait le sud-ouest. Nous pouvons affirmer, d'après ces faits, que les monuments élevés en l'honneur des hommes n'étaient soumis à aucune orientation astronomique. Il en était probablement de même des statues des dieux, quand elles étaient isolées : leur direction était déterminée par les convenances locales.

En avançant vers l'est, on se trouve entre le Parthénon et l'Érechthéum, qui sont séparés par une distance moyenne de 45 mètres. La moitié de cet espace monte en pente douce vers le Parthénon ; c'est le rocher dans son état naturel ; ce qui prouve qu'il n'était garni d'aucun remblai, c'est une inscription taillée dans le roc en face de la septième colonne et portant ΓΗ ΚΑΡΠΟΦΟΡΩ ΚΑΤΑ ΜΑΝΤΕΙΑΝ en lettres d'une époque relativement moderne. L'autre moitié est remblayée jusqu'à la base de l'Érechthéum au moyen d'un pavé (18) composé de plusieurs assises de blocs polygonaux superposés. Cet ouvrage fut exécuté évidemment après le temple ou en même temps que lui : or, l'inscription (n° 160 du Corp.) conservée au Musée britannique prouve qu'il n'était pas encore terminé en 409, c'est-à-dire vingt ans après la mort de Périclès. Les blocs dont se compose le pavé proviennent du rocher même de l'Acropole et ont dû être obtenus quand on a formé les diverses esplanades con-

sacrées à Minerve ou à Diane. A l'ouest de l'Érechthéum, ce pavé se termine par un mur de vingt-quatre mètres de longueur, dont l'angle s'est écroulé et qui se continue en retour dans la direction de l'angle occidental du Parthénon. Telle était l'esplanade supérieure de l'Érechthéum en avant des Caryatides. Le tracé qu'en donne le plan, d'ailleurs très-peu véridique, de M. Beulé est presque entièrement imaginaire et contredit par les restes encore existants.

L'antiquité attribue à Thémistocle la construction de la muraille du nord, et à Cimon celle de la muraille du sud. Je reviendrai plus loin sur la première. Quant à celle de Cimon, elle comprenait principalement l'angle oriental de l'Acropole. Le mur qui forme cet angle n'a pas moins de quatre mètres d'épaisseur sur une hauteur de quinze à seize mètres. C'est un ouvrage très-fort et dont la dépense dut être médiocre, car il est entièrement composé de pierres empruntées aux édifices détruits par les Perses. Je ferai remarquer que, malgré sa hauteur, ce mur n'arrive pas au niveau de l'esplanade du Parthénon. Quand il n'existait pas, il y avait dans toute cette partie du rocher une dépression profonde, qui peut-être n'était pas comprise dans l'enceinte de la citadelle. Quand on le construisit, on remplit le vide avec les menus débris laissés par les Perses, les terres inutiles, les cendres, les vases et objets sacrés hors de service ; les écailles de marbre qui provinrent plus tard de la construction des nouveaux temples y furent déposées, ainsi que huit gros blocs de marbre destinés à faire des tambours de colonnes et mis au rebut en cet endroit. On obtint par ce remblai un accroissement notable de la forteresse, qui, dès lors, domina la ville et la campagne plus qu'auparavant et devint tout à fait inaccessible de ce côté. Les archéologues

ont admis que sur ce mur étaient les bas-reliefs de Marathon, d'Attale, des Amazones et la Gigantomachie. Ce fait est signalé par Pausanias, qui emploie l'expression πρὸς τῷ τείχει, c'est-à-dire *contre* le mur et non *sur* le mur.

Il n'y a aucun motif d'attribuer à Cimon, fils de Miltiade, la construction de la partie occidentale du mur du sud, à partir de l'endroit où il cesse d'être épais. Dans cette partie, comme on peut s'en convaincre en le regardant du dehors aux endroits où les revêtements modernes se sont écroulés, il est formé de pierre pôrique, tendre et grenue. Au contraire, la partie épaisse, faite avec les débris des temples, est en pierre dure du Pirée. Il n'est pas probable qu'en utilisant ainsi des ruines encore récentes, on ait choisi pour un mur de peu d'épaisseur les pierres qui offraient le moins de résistance. Ajoutons que la pierre pôrique n'était pas employée dans la construction des temples. Il est donc vraisemblable que cette partie du mur méridional est un reste des temps antérieurs, et que la partie supérieure du mur fut seule réparée au temps de Cimon.

Quand on parvient à son extrémité occidentale, on le voit changer de direction et tourner un peu vers le sud, pour former le pyrgos de la Victoire aptère. Puisque ce pyrgos est de la même époque que les Propylées, il y a le long du mur un endroit où il a dû être raccordé avec ce dernier. Quand on démolira les revêtements modernes du mur hellénique, on découvrira peut-être ce raccordement.

Il me reste à rendre compte des déblaiements que j'ai exécutés en 1874 au nord-ouest de l'Acropole, et dont le résultat a été de rendre à la lumière l'escalier pélasgique. Celui-ci avait été, au moyen âge, recouvert d'une voûte que j'ai démolie et qui allait de la chapelle des Saints-Apôtres

(pl. XIX, *a*) au mur antique M. Cette voûte supportait un énorme massif de maçonnerie exécutée en 1822 par le général Odyssée. Dans l'épaisseur de ce massif il y avait un escalier, construit de la façon la plus bizarre et aboutissant dans un petit réduit voûté (pl. XIV, *b*). Au centre de ce réduit, il y avait un tube de puits dont le bas s'ouvrait dans l'abside des Saints-Apôtres ; cette ouverture existe encore. Au-dessous d'elle, dans le sol de la chapelle, se trouve une margelle de puits et une sorte de tube (*d*, *e*) par lequel on puise l'eau d'un bassin souterrain *f*. Le niveau de cette eau est à six mètres au-dessous de la margelle ; l'eau a elle-même deux mètres de profondeur au printemps.

Avant la construction de la chapelle, il y avait en cet endroit un espace taillé entre deux rochers et d'une largeur de deux mètres environ. Cette entaille tournait à angle droit vers le sud et donnait accès à l'escalier de Pan. Quand celui-ci, ainsi que l'entaille dont nous parlons, eurent été recouverts d'une voûte, ils tombèrent dans une obscurité profonde. Comme cet escalier datait des temps pélasgiques, se trouvait fort endommagé et d'ailleurs était très-long, les Grecs de 1822 se décidèrent à construire l'escalier supérieur, qui n'existe plus.

Pendant la démolition des voûtes, je descendis, au moyen d'échelles et muni de lanternes, dans le réservoir *f* (pl. XIV), jusqu'à la surface de l'eau. Je constatai que le tube du puits a été fait en deux fois. La partie supérieure, *d*, haute d'un mètre environ, est en maçonnerie de pierres et de mortier ; elle a la forme d'une cruche sans fond. Elle repose sur une embouchure carrée très-étroite, par laquelle j'eus quelque peine à me glisser. Au-dessous de cet étranglement, le tube *e*, qui est en briques, devient plus spacieux et débouche dans

une sorte de caveau, qui est le réservoir lui-même. Le réservoir a 6m 50 de long environ, sur une largeur moyenne de 2 mètres. Il est orienté du nord 14 degrés ouest, au sud 14 degrés est. Celle de ses parois qui regarde l'ouest, c'est-à-dire le dehors, est formée de sept assises de maçonnerie isodome, dont la dernière en haut est de marbre et plus épaisse que les autres ; sa hauteur est de plus d'un mètre. Le paroi du sud est pareillement en maçonnerie ; dans son angle sud-ouest, elle a au-dessus du niveau de l'eau un conduit *g* (pl. XV) de plus d'un mètre de haut, qui s'enfonce sous les rochers de l'Acropole. Le grand côté de l'est est formé par les rochers, qui offrent plusieurs anfractuosités profondes. Enfin la paroi du nord, qui est la plus petite et n'a guère plus d'un mètre de large, est formée par le rocher, qui dépasse à peu près d'un mètre le niveau de l'eau. Sur le rocher est construite (pl. XVI) une petite porte dont les jambages et le linteau sont de marbre ; le linteau porte comme inscription ΦΡΥΝΙΧΟΥ en caractères d'une époque non éloignée d'Alexandre le Grand. C'est probablement l'archonte Phrynichos, ce qui donne la date de la construction. Le fond de cette petite porte est muré, de sorte qu'elle ressemble à une niche propre à recevoir une petite statue, à moins que cette porte n'ait dû servir pour le curage du réservoir ; mais cette dernière hypothèse n'est pas vraisemblable, puisque la niche paraît adossée à un rocher. L'usage de placer des statues dans l'intérieur des réservoirs existait chez les anciens : il y en avait au moins deux dans celui d'Adrien au Lycabette. Le capitaine Karpos Papadopoulos, racontant dans l'ouvrage cité plus haut la découverte et le curage de la Clepsydre en 1822, dit que le plafond du réservoir était fait de plaques de marbre, et qu'au milieu il y avait un cro-

chet auquel était suspendue une statue dont les pieds plongeaient dans l'eau. C'est une simple fable : le réservoir est recouvert par les rochers, qui figurent une sorte de caverne, et auxquels rien n'a jamais été suspendu.

L'existence de cette voûte de rochers, qui forment deux des côtés du réservoir, prouve que la paroi de l'ouest tournée vers le dehors avait à l'extérieur une façade, aujourd'hui cachée par la maçonnerie du bastion d'Odyssée. Je l'aurais mise au jour, si j'avais été autorisé à démolir le bastion. Les blocs dont cette paroi se compose, surtout ceux de l'assise supérieure, n'auraient pu être introduits par l'ouverture du puits, qui est trop étroite. On les a donc posés par le côté, qui se trouvait en conséquence entièrement ouvert. M. Bœtticher (*Untersuch.*, p. 221) écrivait en 1862 : « On peut démontrer que jusqu'à la fin du XVI[e] siècle cette source eut une libre issue au dehors au moyen de tuyaux de plomb fermés par des robinets. Ils furent enterrés avec leurs amorces dans le bastion construit en 1822 par le capitaine Odyssée. » Le même archéologue pense que la Clepsydre est en relation avec le puits qui est à l'angle nord-ouest de l'escalier d'Acciaiuoli. Je ferai seulement observer que le fond de ce puits est à 44[m] 40 au-dessous du stylobate ouest du Parthénon, et que le fond du réservoir est à 59[m] 90, ce qui donne entre eux une différence de 15[m] 50. M. Beulé avait déjà eu la même idée que M. Bœtticher sur la relation possible entre le puits et la fontaine. Les anciens allaient beaucoup plus loin, puisqu'ils supposaient à la source du réservoir un cours souterrain qui en conduisait les eaux jusqu'à Phalère ; on racontait l'histoire d'une cruche qui, y étant tombée, se retrouva en cet endroit, non loin de la mer. (*Schol.*, *Oiseaux* d'Arist., 1694).

En 1821, M. Leake ne vit au pied des rochers qu'une petite source sans aucune apparence de réservoir. Il comprit que cette source alimentait dans l'antiquité l'horloge à eau d'Andronicos Cyrrhestès, nommée aujourd'hui *Tour des vents*, et il expliquait le nom de Clepsydre par la tradition relative au cours souterrain des eaux. En réalité, le mot grec κλεψύδρα désignait tout appareil distributeur de l'eau, toute construction servant à l'emmagasiner et à en régulariser l'écoulement. Wheler, qui vint à Athènes en 1657, vit encore la fontaine « à la mode des Turcs avec un ou deux robinets, » à laquelle M. Bœtticher fait allusion (Wheler, *Voy.*, II, 165, éd. de La Haye, 1723). Guillet de Saint-Georges (la Guilletière), qui vit Athènes en 1669, n'en parle pas; le plan des Capucins, qui ne l'indique pas non plus, appelle grotte d'Apollon la caverne qui est au-dessus du théâtre de Bacchus, et donne à la grotte de Pan le nom de caverne du trépied sacré. Mais Fanelli, qui assista au bombardement de l'Acropole en 1687, dit : « En avançant derrière la porte du château et dirigeant sa route vers le bazar ou place de la ville, peu éloignée de l'endroit où furent disposées les galeries au moment de l'attaque, on trouve une petite fontaine de construction turque, qui sans doute émet des eaux natives, car les eaux ne pourraient monter naturellement jusqu'en un lieu si élevé. » Ainsi la fontaine existait encore vers la fin XVIIe siècle.

En 1752, Stuart ne trouva plus la fontaine, qui avait disparu durant les soixante-cinq dernières années. A sa place il y avait deux petites sources qui unissaient leurs eaux à peu de distance de là (Stuart et Revett, *Ant. d'Ath.*, I, 35). Les deux ruisseaux formés par ces sources sont marqués sur le plan de MM. Leake et Cockerell. En 1874, j'exécutai

une tranchée commençant à une quinzaine de mètres du bastion d'Odyssée et se dirigeant vers le réservoir. A une profondeur de 6m 50 environ, plus bas que le niveau actuel de l'eau, je trouvai un petit canal en ciment, couvert de briques, convexes et qui, par un mouvement sinueux, paraissait se diriger vers la tour d'Andronicos. Ce canal est lui-même sous une sorte de tunnel d'un mètre de haut, creusé dans les schistes ; il passe sous le mur de Valérien. Entre ce mur et le rocher qui porte le bastion d'Odyssée, le tunnel est couvert de grandes pierres formant une sorte de dallage (pl. XV, *d*). Quand j'eus enlevé les terres fines qui bouchaient ces conduits, l'eau commença à couler et à se répandre sur les pentes de l'Acropole. En enlevant les terres au pied du bastion, j'avais trouvé un grand nombre de fragments de cruches, avec des anses timbrées au nom des Cnidiens. Enfin, au-dessous du mur de Valérien, sous l'angle du bastion, j'avais mis au jour un mur hellénique *e*, presque parallèle au plus petit côté du réservoir ; peut-être soutenait-il une sorte d'esplanade en avant de la fontaine antique.

Les textes relatifs à la Clepsydre sont assez nombreux. Pausanias en indique clairement la situation (*Att.*, 28) auprès de la grotte de Pan et d'Apollon, au bas de la descente et presque sous les Propylées. Puis il ajoute : « Là aussi est l'Aréopage, » texte qui fixe à la fois la place de ce dernier et celle de la fontaine. Le voyageur grec cite (IV, 31 et 33) une autre source du nom de Clepsydre, située sur l'acropole du mont Ithome, et dont l'eau alimentait la fontaine Arsinoé, sur la place du marché de Messène.

L'historien Istros, environ 230 ans avant J.-C., parlait de la Clepsydre d'Athènes et racontait sur le cours souterrain

de ses eaux la fable que j'ai citée plus haut (*Schol.*, *Ois.*, Arist., 1694).

Le scholiaste d'Aristophane (*Lys.*, 913) rapporte que la Clepsydre se nommait auparavant *Empédô*, c'est-à-dire souterraine ou creusée dans le sol. Le même nom est rappelé par Hésychius au mot Klepsydra ; mais il ajoute aussi le nom simple de *Pédô*, qui peut avoir une autre signification.

Enfin Aristophane emploie le mot Clepsydra (*Lys.*, 720) pour désigner la fontaine dont il s'agit ; le texte prouve qu'elle était tout près de la grotte de Pan. Mais si la construction du réservoir date de l'archontat de Phrynichos, la Clepsydre du temps d'Aristophane pouvait avoir une disposition différente, et consister simplement en une petite cavité au pied des rochers.

La disposition observée à Messène avait certainement de l'analogie avec celle d'Athènes, puisqu'il y avait un réservoir supérieur situé dans l'acropole et alimentant une fontaine dans l'agora. L'eau de la Clepsydre athénienne fut amenée de même par un aqueduc, dont une partie existe encore, dans l'horloge d'Andronicos, qui servait également aux gens du marché et leur donnait en même temps l'heure sur un cadran hydraulique. Cette tour fut construite immédiatement après le sac d'Athènes par Sylla ; mais l'invention des horloges à eau était beaucoup plus ancienne, puisque Scipion Nasica, collègue de Lœnas, en 159 avant J-.C, en avait établi une dans Rome ; celle-ci divisait en parties égales les jours et les nuits. On appelait ces appareils *horologium sub tecto*, par opposition aux cadrans solaires (Plin., *Hist. nat.*, 7, 60).

Au temps des Turcs, l'eau de la Clepsydre était recueillie

dans un petit canal qui la menait dans une mosquée près de la tour des Vents; ce canal est probablement celui que j'ai retrouvé sous le mur de Valérien.

Quant à la grotte de Pan, la scène de la *Lysistrate* d'Aristophane, où il en est question, offre plusieurs particularités intéressantes. Cette scène se passe entre Cinésias ét sa femme Myrrhina : les femmes se sont enfermées dans la citadelle et en ont barricadé les portes au moyen de pieux et de branches. Cinésias aborde l'Acropole par le temple de Dêmêter-Chloê, et de là converse avec Myrrhine, qui est sur le pyrgos de la Victoire. Ensuite, en un moment, Myrrhine se trouve près de lui et, sans rencontrer d'obstacles, ils s'en vont près de la grotte de Pan. Pour que ce mouvement puisse s'exécuter, il faut admettre que l'intervalle entre ces deux points était libre et que Cinésias, après avoir franchi la porte sous le pyrgos, traversait avec Myrrhine l'enceinte basse et en ressortait avec elle par l'escalier pélasgique. De là, ils atteignaient la grotte de Pan située au-dessus. Il eût été beaucoup trop long de faire le tour de cette enceinte.

Le récit de Lysistrate, au vers 720, jette un nouveau jour sur cette question et contient un mot que la vue des lieux explique maintenant très-clairement. Elle raconte comment les femmes cherchent déjà à sortir de la citadelle pour retourner chez leurs maris, et elle dit : « J'en ai d'abord surpris une faisant choix de l'ouverture, ὀπήν, qui est à l'endroit où se trouve la bergerie de Pan ; une autre se laissant glisser au moyen d'une poulie, etc. » Le scholiaste dit : διαλέγουσαν τὴν ὀπήν, διορύττουσαν. Cette explication serait possible si le mot διαλέγουσαν pouvait signifier déblayer ; mais cela n'est pas. En outre, il n'y a ni dans la grotte de Pan, ni dans son voisinage, aucune ouverture qui commu-

nique avec l'intérieur de l'Acropole; celle de l'Agraulion (pl. XII, 21) est beaucoup trop loin pour que le poète ait pu dire : « là où se trouve la bergerie de Pan ; » il aurait parlé d'Agraulos et non de ce dieu. Il n'y a qu'une seule ouverture dont il puisse être ici question : c'est celle du bastion antique au haut de l'escalier de Pan. Le texte d'Aristophane prouve donc à la fois l'existence à son époque du bastion sous la Pinacothèque et du *trou* par lequel y entre l'escalier pélasgique. La *Lysistrate* est de l'année 411 avant J.-C.

La place de la grotte de Pan et d'Apollon est très-nettement indiquée dans plusieurs passages de l'*Ion* d'Euripide. Il dit au vers 938 : « *Créuse.* Écoute donc : tu connais un antre tourné au nord dans cette roche cécropienne que nous nommons les Longs-Rochers ? *Le Pédagogue.* Je le connais; là est le sanctuaire de Pan et des autels auprès. » — Au vers 492, on lit : « O siége de Pan, pierre voisine des Longs-Rochers, où les trois filles d'Agraulos foulent du pied en dansant de verts espacés, en avant des temples de Pallas, lorsque tu fais résonner sur tes chalumeaux des airs variés, ô Pan, dans tes cavernes, là où une vierge ayant enfanté de Phébus, l'infortunée, livra en pâture aux oiseaux et en sanglant aliment aux bêtes l'enfant, fruit injurieux d'un amer hymen ». Ces textes indiquent qu'il y avait là plusieurs antres consacrés à Pan et à Apollon. Celui qui est connu de tout le monde sous le nom de *Grotte de Pan* est tout garni de petites entailles où étaient des *ex voto;* à gauche il en existe un autre où l'on ne remarque aucun signe de consécration. Le déblaiement de l'escalier pélasgique en a dégagé un troisième situé à droite, et devant lequel il y a plusieurs degrés taillés dans le roc.

Le texte d'Euripide signale aussi des espaces aplanis, στάδια, et couverts de verdure en avant des Longs-Rochers et des grottes, espaces assez grands pour que les femmes pussent y danser. On les retrouvera quand on fera le déblaiement général de l'Acropole. L'*Ion* est de l'année 420 avant J.-C.

Enfin le texte d'Hérodote (VI, 105) raconte dans quelles circonstances, pendant la guerre médique, les Athéniens établirent en cet endroit un culte en l'honneur du dieu Pan; à partir de cette époque, on faisait pour lui des sacrifices annuels et un feu de joie, λαμπάδι. Je ferai remarquer en finissant que le culte d'Apollon avait précédé dans ces grottes celui de Pan. D'après le texte d'Euripide, c'était Apollon-Phœbus, c'est-à-dire, selon toute apparence, le soleil de midi; le dieu tournait sa face vers le nord. A Délos, où l'on adorait sous le nom d'Apollon le soleil levant, le dieu regardait vers l'occident, comme le prouve son temple découvert et déblayé par nous en 1873, et sa statue dont les pieds sont encore en place sur le bloc non taillé (ὀμφαλός) qui lui servait de base.

III[e] ÉPOQUE

OU ÉPOQUE DE PISISTRATE

La prise d'Athènes par les Perses est la plus entière catastrophe que cette ville ait eu à subir. Sylla, qui la prit du côté qui regarde l'Heptachalcos, c'est-à-dire du côté du nord-ouest, fit un grand massacre des habitants : « Le sang versé sur l'Agora, dit Plutarque (*Syl.*, 14) remplit le Céramique intérieur jusqu'au Dipylon. Bon nombre même assurent qu'il ruissela par les portes jusque dans les faubourgs. » Il faut entendre par là que les ruisseaux de la ville qui descendaient de l'Agora vers le Dipylon furent rougis par le sang versé. Nous avons vu la même chose au coup d'État exécuté par Louis Bonaparte : le sang des morts ruisselait le long de plusieurs rues qui descendent du boulevart. Quant à la ville, Sylla n'y commit point de grands dégâts. Pour y entrer, il avait fait abattre la muraille et niveler le terrain entre le Dipylon et la porte Piraïque ; mais il ne détruisit pas les édifices publics ; il emporta cependant des colonnes du temple de Jupiter Olympien, alors en construction. L'Acropole fut défendue par le tyran Aristion et

prise par Curion, lieutenant de Sylla ; mais il ne paraît pas que le vainqueur ait fait autre chose que de pratiquer des brèches à ses remparts, car les édifices étaient encore intacts au temps de Pausanias et longtemps après lui.

Les Perses, qui étaient d'une religion hostile au polythéisme et qui voyaient à peu près du même œil les Grecs et les Indiens, ravagèrent Athènes de fond en comble. Les restes de l'incendie se voient encore sur l'Acropole, dans le massif de décombres dont fut rempli le Cimonium, c'est-à-dire la grande dépression de l'angle oriental. Aujourd'hui, parmi les ruines de la citadelle, un petit nombre seulement, et encore n'est-ce que des fondations, remontent à une époque plus ancienne que la prise d'Athènes. Dans la ville, aucun monument ne lui est antérieur, si ce n'est peut-être une petite portion des murs près du Dipylon et le Dipylon lui-même : encore celui-ci dut-il être renversé par les Perses, en supposant que la grande enceinte de la ville existât déjà, et qu'après la guerre médique on l'ait seulement reconstruite dans de meilleures conditions.

Les musées et les collections privées d'Athènes renferment un grand nombre d'objets qui sont certainement antérieurs à la prise d'Athènes. Je n'ai pas à en parler ici. Pour en avoir la collection complète, il faudrait y ajouter ceux qui sont répartis entre les différents musées de l'Europe et chez les particuliers. C'est un travail d'une toute autre nature que le mien, qui a surtout pour objet la topographie d'Athènes.

Au temps de Pausanias existait encore la fontaine que l'on appelait Ἐννεάκρουνος, c'est-à-dire aux neuf tuyaux ; elle était près de l'ancien Odéon, qui lui-même n'était pas très-éloigné de l'Ilissus. On en attribuait la construction à Pisis-

trate. Elle a disparu ; mais quand on déblaiera toute cette partie de l'ancienne ville, où il n'y a aujourd'hui que des maisons de peu de valeur, la partie basse de l'Odéon et la Fontaine aux neuf becs se retrouveront peut-être. C'était, dit Pausanias, la seule fontaine d'Athènes. Il y avait cependant aussi la fontaine Clepsydre, dont il parle dans un autre chapitre, et celle d'Esculape.

La plupart des édifices qui existaient alors étaient des reconstructions d'édifices antérieurs aux Mèdes. Il est probable cependant que presque tous furent reconstruits avec plus d'élégance et généralement en marbre. Ce n'est pas que le marbre ne fût pas employé avant la guerre médique ; mais sans contredit il ne l'était que rarement et en petite quantité, car presque tous les fragments d'édifices de marbre qui se trouvent à Athènes appartiennent par leur style aux époques postérieures. On n'amenait donc que peu de matériaux du Pentélique, de l'Hymette ou de Paros avant ces guerres. Les immenses carrières de Munychie fournissaient une pierre plus solide, quoique plus grossière que le marbre; elles fournissaient aussi la pierre pôrique pour l'intérieur des massifs et même une pierre coquillière analogue à celle de Mégares. Il faut donc se représenter l'Athènes de Pisistrate comme une ville de pierres, et celle de Périclès comme une ville de marbre. Je remarquerai en passant qu'un phénomène analogue s'observe aujourd'hui. La ville du moyen âge et la ville turque étaient de pierres et de briques ; on n'y employait de marbre que celui qui restait encore de l'antiquité. Mais aujourd'hui l'Hymette et le Pentélique, régulièrement exploités, fournissent une grande quantité de marbre dont on fait les nouvelles maisons et les trottoirs même de la ville.

Pisistrate commença le temple de Jupiter Olympien pour remplacer un antique sanctuaire; mais il ne put l'achever. Cependant il dut, lui ou ses fils, en construire la cella, car Phidias orna de peintures l'édifice inachevé.

Les Perses ne détruisirent pas le temple de Bacchus près du théâtre, ni celui de Dioscures. Il en fut de même probablement des temples de la Terre-Nourricière, d'Aphrodite, d'Héphaistos, d'Arès et des Euménides. C'étaient de petites chapelles de pierre, qui purent échapper à l'ennemi.

Le Prytanée datait vraisemblablement de Solon.

Les fils de Pisistrate construisirent le temple d'Apollon Pythien, travaillèrent à celui de Jupiter Olympien et probablement à l'Odéon.

On ne peut guère douter qu'avant la guerre médique l'ensemble de la ville ne fût le même que celui de la ville reconstruite, et que les points occupés par des édifices sacrés ne soient toujours restés ce qu'ils étaient à l'origine. Thémistocle et ses successeurs ne firent pas une ville nouvelle; mais ils relevèrent dans de meilleures conditions celle qui existait auparavant. Nous pouvons donc, d'après la ville de Périclès, nous faire une idée assez exacte de celle de Pisistrate. Seulement les guerres médiques démontrèrent que la vie maritime avant tout devait être recherchée par les Athéniens. Il en résulta un grand mouvement commercial et par suite un accroissement de la population urbaine. Celle-ci était certainement très-compacte au temps de Périclès; elle était plus rare sous Pisistrate et Solon, et devait présenter des vides dans les secteurs compris entre les principales rues. En construisant ou en refaisant l'enceinte des murs, Thémistocle la renferma dans un cercle assez borné. En édifiant les Longs-Murs, Périclès lui permit de s'étendre en

long dans un espace protégé qui la conduisait à la mer. Enfin les murs qui entouraient toutes les collines maritimes lui laissaient un vaste champ pour se construire des maisons, des ateliers et des magasins à proximité de la mer. C'est ce qui arriva, comme le démontrent surabondamment les traces de maisons que j'ai relevées en 1849 dans le faubourg de la Cœlé, et celles que l'on pourrait encore relever sur le sol accidenté et rocheux des ports.

Des changements plus grands furent faits à l'Acropole. Pour s'en rendre compte, on doit faire abstraction de tous les ouvrages construits après la guerre des Mèdes et, autant qu'il est possible, remettre idéalement en place les débris de ceux qui existaient auparavant. Commençons par le Parthénon.

Il est vraiment surprenant que l'on ait mis en doute et discuté l'existence d'un Parthénon antérieur à celui de Périclès. Le soubassement de cet ancien édifice existe tout entier, sans qu'il y manque une seule pierre, sous l'édifice de marbre auquel il sert de base. L'étude analytique de ces deux monuments, de leur orientation et de leur position par rapport aux levers solsticiaux et équinoxiaux du soleil, m'a permis de retrouver même la date de la fondation du plus ancien : elle eut lieu en 554, pendant la deuxième administration de Pisistrate. Tout le détail de cette analyse se trouve dans ma *Légende athénienne*. Pour voir ce qui subsiste du Parthénon de Pisistrate, il faut examiner la substruction du temple du côté de l'ouest. On y observe de belles assises de pierres du Pirée ornées d'un chanfrein qui les entoure et leur donne plus d'élégance. Ce soubassement, qui forme un ensemble complet, fut, au temps de Périclès, exhaussé au moyen de pierres beaucoup moins belles, sur lesquelles re-

pose l'édifice de marbre. Sur le côté du nord, il fut élargi d'environ quatre mètres par des assises également négligées. Du côté du sud (pl. XII), au contraire, il déborde d'un mètre et demi sur toute la longueur de l'édifice et y dessine une sorte de trottoir. Ainsi le temple fut, lors de sa reconstruction, déplacé dans son ensemble; les deux axes sont distants l'un de l'autre de 2ᵐ 81. Les deux parements posent verticalement l'un sur l'autre du côté de l'ouest. Mais si l'on suit le côté du sud jusqu'à la façade orientale, on s'aperçoit que le vieux temple déborde sur le nouveau. Il se peut qu'il y eût en avant de la colonnade un espace laissé libre sur l'ancien soubassement. Il se peut aussi que le temple de Pisistrate fût plus long que celui de Périclès. C'est ce qu'il est impossible de savoir, du moins quant à présent.

En se plaçant vers l'angle méridional, on aperçoit très-facilement la courbure de toutes les assises du vieux temple, sur sa longueur et sur sa largeur. Avec des instruments appropriés, on peut mesurer ces courbes, et l'on reconnaît qu'elles ne diffèrent pas beaucoup de celles du temple supérieur. Dans un mémoire publié en 1875 par la *Revue de l'architecture et des travaux publics*, j'ai donné de ces courbes une explication qui est considérée comme définitive; je ne puis que renvoyer le lecteur à ce travail. Il est remarquable toutefois que la loi de la déformation d'une ligne droite par des obliques qui la coupent en sens contraire les unes des autres fut connue longtemps avant l'époque de Périclès, et nous devons constater simplement que les architectes du Vᵉ siècle, à qui l'on a fait honneur de l'emploi des courbes, en avaient reçu l'usage de leurs prédécesseurs. Le Parthénon de Pisistrate n'était certainement pas le premier édifice où elles fussent employées, car elles s'y montrent

très-bien étudiées, et prouvent qu'au milieu du VIe siècle la géométrie architecturale était une science très-approfondie. Il serait par conséquent d'un très-haut intérêt que les artistes de nos jours recherchassent dans les ruines des temps antérieurs à Pisistrate les courbes qui peuvent s'y trouver et en fissent l'histoire, si toutefois elle peut encore se faire.

Les fragments de colonnes, d'architraves et de corniches qui sont encastrés dans le mur septentrional de l'Acropole proviennent de l'ancien Parthénon; c'est l'avis de tous les architectes qui, depuis Penrose et Paccard (1847), les ont étudiés. Quand on examine la largeur et l'écartement des triglyphes, ainsi que la grandeur et la distance des abaques des chapiteaux qui leur correspondaient, on s'assure que la largeur du vieux Parthénon ne comportait que six colonnes de façade, au lieu des huit qui existent au temple nouveau. S'il n'y en avait eu que treize sur les côtés, comme il y en a dix-sept à ce dernier, l'ancien édifice eût été beaucoup plus petit que le nouveau; mais il est possible qu'il y en ait eu beaucoup plus de treize aux colonnades latérales. Il existe plus d'un exemple de temples ainsi allongés.

Nous ne savons rien sur l'Érechthéum qui existait avant la guerre des Mèdes. Peut-être les fouilles à venir et la recollection de tous les fragments dispersés sur l'Acropole ou rejetés au dehors en feront-elles découvrir quelques débris. J'arrive à la fortification.

Le mur de l'est appartient depuis sa base à Cimon. Le remblai qu'il soutient dans son angle profond est entièrement composé de débris antiques, de fragments de pierres, de cendres, de vases brisés et de métaux oxidés ou fondus, qui proviennent de l'incendie allumé par les Perses. Ce

massif de terre n'a été remué dans les temps postérieurs que pour la construction du long bâtiment dont on voit encore les fondements. Par conséquent, nous avons une raison sérieuse de penser que la dépression du rocher en cet endroit, dépression qui à l'angle de l'Acropole met la base du mur à 18^{m} 77 au-dessous du stylobate du Parthénon, n'était pas comprise auparavant dans l'enceinte de l'Acropole et donna lieu à un agrandissement artificiel opéré par Cimon. Ce fut le Cimonium, τὸ Κιμώνιον.

C'est certainement sous l'administration de Pisistrate que furent exécutées les esplanades sur le rocher de la citadelle. Du moins n'y a-t-il pas de doute pour celle du Parthénon, puisqu'elle ne fut exécutée que pour l'établissement de ce temple; mais l'une dut entraîner l'autre. En effet, cette esplanade s'étend sur un grand espace, et laisse pourtant sur son côté septentrional une portion de rocher en saillie à laquelle on ne toucha pas. Cet aplanissement fournit une portion des blocs dont est fait le pavé au sud de l'Érechthéum; mais il ne les fournit pas tous. Si nous descendons sur l'esplanade d'Artémis, qui est la troisième en allant vers les Propylées, nous y trouvons un reste, dernièrement découvert, du soubassement du temple de cette déesse, et nous y reconnaissons une époque de beaucoup antérieure à Périclès. Cette esplanade paraît être de la même date que celle du Parthénon de Pisistrate et avoir fourni des pierres pour le même usage. Un travail du même genre et qui peut être du même temps fut exécuté dans l'enceinte de Minerve-ergané; mais ici le rocher était en pente plus rapide, et quand on enleva l'énorme prisme qui disparut de cet endroit, on put ménager les degrés en forme d'étagère que j'ai décrits au précédent chapitre.

En général, il est naturel de penser qu'une fois admise l'idée de dresser les espaces où devaient s'élever les temples, on appliqua ce système à toutes les parties du rocher. Or, il n'est pas douteux que la grande esplanade supérieure fut faite par Pisistrate pour y construire son Parthénon; il est donc vraisemblable que les autres le furent aussi, soit par lui-même, soit par ses successeurs immédiats. Les petits temples d'Athéna-ergané et d'Artémis, détruits sans doute par les Perses, furent donc également construits vers cette époque et rétablis après la guerre médique sur les mêmes emplacements. On eut, par cette transformation de la surface du rocher, une abondance de matériaux excellents dont on fit plus tard le pavé au sud de l'Érechthéum.

Le massif de pierre du Pirée où s'élevait l'autel d'Athéna, en avant du Parthénon, doit remonter aussi à la même date que l'ancien temple, à moins qu'on n'admette, ce qui est peu probable, que cet autel ait été déplacé au temps de Périclès et qu'il était beaucoup plus près de l'ancien édifice. Si, dans ces temps antérieurs, le Cimonium n'était pas compris dans l'Acropole, l'autel et le temple étaient sur le bord du rocher dont ils dominaient l'escarpement; l'enceinte de la citadelle était beaucoup plus petite de ce côté qu'elle ne le fut plus tard. La dépression à l'est du temple commence devant la première colonne du Parthénon; le soubassement de l'ancien édifice, comme on l'a vu par une excavation faite en 1836, descend jusqu'à sept mètres de profondeur sur toute la ligne du sud; les pierres en sont taillées de manière à former un beau parement qui devait être vu. Ainsi donc, les faits encore existants indiquent que la bande de terrain entre le Parthénon et le mur d'enceinte n'était pas remblayée et qu'elle le fut seulement après la guerre

des Perses. Rien n'empêche toutefois que le mur, moins élevé et moins épais qu'il ne le fut depuis lors, ne suivît la même ligne que le Cimonium, formant ainsi à l'est du Parthénon une sorte d'enceinte moyenne dominée par le temple et l'autel. Cette dernière disposition du mur au temps de Pisistrate est d'autant plus vraisemblable, que depuis la grande plateforme le rocher descend en pente assez douce dans la dépression, tandis que le pourtour de cette dernière est escarpé et domine la ville.

Si l'on examinait attentivement le mur septentrional, que l'on appelle *mur de Thémistocle*, on y distinguerait des parties antérieures à ce grand homme de guerre. On en reconnaîtrait aussi qui lui sont postérieures : ainsi, peut-on réellement démontrer que la longue rangée de tambours de marbre encastrée dans cette muraille ait été placée là au temps de Thémistocle? Le Parthénon de Pisistrate était en pierre du Pirée; celui de Périclès ne date que de 445. D'où peuvent donc provenir ces énormes blocs de marbre, sinon, comme ceux dont j'ai parlé plus haut, de rebuts utilisés après la reconstruction du Parthénon? En résumé, de ce mur septentrional, tel qu'il est aujourd'hui, une bien petite part provient de l'époque de Thémistocle. Il faut néanmoins lui attribuer sans hésitation la partie où se trouvent enchâssés les triglyphes et les architraves du Parthénon de Pisistrate. Il n'est pas croyable non plus que l'enceinte détruite par les Perses l'ait été jusqu'à la dernière pierre. Ce n'est pas une opération facile et de courte durée que la destruction totale d'un mur de fortification. J'ajoute qu'elle est inutile, surtout quand ce mur n'est que le couronnement d'un roc escarpé et sert de garde-fou plus encore que de défense militaire. Comme on construisait avec une grande perfection long-

temps avant la guerre médique, Thémistocle a dû conserver des anciens murs ce que les Perses en avaient laissé. Il faudrait, pour reconnaître ce qui appartient à chaque époque, étudier l'enceinte pierre par pierre, et non la considérer dans son ensemble.

J'arrive à la partie occidentale occupée aujourd'hui par les Propylées. Supposons cet édifice enlevé, ainsi que le temple de la Victoire et le pyrgos sur lequel il repose. Supposons aussi que le rocher à droite, en entrant dans l'Acropole par l'aile droite des Propylées, n'a pas encore été coupé à pic comme il le fut au temps de Périclès. Les tours de l'enceinte basse, non plus que le mur refait par Justinien, n'existaient pas encore, puisqu'on les attribue, un peu arbitrairement sans doute, à l'époque de Conon. Enfin nous devons faire de même abstraction du bastion septentrional dans lequel aboutissait l'escalier de Pan, et qui fait saillie au-dessous de la Pinacothèque. Voilà le rocher dégagé des constructions de Périclès et de celles qui y furent ajoutées plus tard. Sur sa surface, dans le chemin creux des Propylées, vers le haut, nous remarquons (pl. XII) des entailles en forme de degrés dirigées du nord-ouest au sud-est, obliquement par rapport à l'édifice. Leur largeur totale est de deux mètres et demi environ. Quand on les examine attentivement, on reconnaît à leurs saillies que ce ne sont point des marches, mais des coupures préparées pour recevoir des pierres de taille et porter un mur de cette même épaisseur. Ce mur existait avant la construction des Propylées, car les entailles passent sous le dallage de cet édifice et se retrouveraient probablement, si l'on fouillait jusqu'au rocher derrière la Pinacothèque; mais celle-ci est posée sur une saillie du rocher et s'oppose à toute excavation.

Entrons dans l'Acropole, et faisons à droite le tour de l'édifice, de manière à nous trouver derrière l'aile droite, dans l'angle formé par elle et par le beau mur du vestibule. Dans ce réduit (12), incomplètement déblayé, nous observons les restes d'une construction de marbre, qui vient s'appuyer à angle aigu contre le mur des Propylées. Les blocs dont elle se compose ne sont pas d'une grande épaisseur, mais ils sont d'une largeur et d'une longueur plus grandes que les blocs correspondants de l'édifice; ils paraissent donc avoir formé le parement d'un mur beaucoup plus fort, caché encore sous les décombres. A l'extrémité de ce mur magnifique, il y a une portion en retour d'angle dans laquelle il est aisé de reconnaître le jambage d'une porte. Cette extrémité s'appuie à une portion de mur cyclopéen, bien des fois signalée.

Si l'on dresse le plan de ces ruines, on s'aperçoit que l'orientation des entailles et celle de ce pan de mur sont les mêmes, et qu'en prolongeant celui-ci au travers des Propylées il rencontrerait ces entailles à angle droit.

Que tout cet ensemble soit antérieur à Périclès, c'est ce qui ne peut laisser aucun doute, puisque ces anciennes constructions ont été coupées pour faire place à celle de Mnésiclès. On les a coupées alors autant qu'il l'a fallu; mais on a respecté ce qu'il était inutile de détruire. Le pan de mur cyclopéen qui existe encore en cet endroit a été de même expressément conservé, puisqu'on a ménagé un pan coupé à l'angle du mur des Propylées, pour ne pas endommager cette sorte de relique des vieux temps. On a usé de la même circonspection pour un autre monument qui se voit de l'autre côté de cet angle, entre le mur cyclopéen et

celui du nouvel édifice, monument sans doute de la même date que la porte dont nous parlons.

On ne peut guère douter que cette belle construction, cette entrée ornée de blocs de marbre grandioses et parfaitement assemblés, ne soit l'œuvre de Pisistrate. Que le vieux Parthénon fût son œuvre, c'est ce que j'ai démontré dans ma *Légende athénienne.* Quoique ce grand et superbe édifice fût de pierre, on y avait cependant aussi employé le marbre dans certaines parties: les métopes qui se voient encore dans le mur de Thémistocle étaient revêtues extérieurement de plaques de marbre. C'était donc un procédé usité à cette époque où le marbre, venant de loin, devait être fort cher, d'en former néanmoins des revêtements; mais ces revêtements n'étaient point des feuilles de placage, comme les Romains les prodiguèrent: c'étaient des blocs, souvent de dimensions très-vastes et d'une assez forte épaisseur. Cet usage était aussi bien suivi pour les métopes sous Périclès; mais quand les carrières du Pentélique furent en pleine exploitation, le marbre ne fut plus employé qu'en blocs dans la construction des murs.

Si ces raisons paraissent concluantes, nous regarderons les ruines qui nous occupent comme faisant partie de l'entrée de l'Acropole sous Pisistrate. Il est évident que le jambage encore existant en appelle un autre, qui a été détruit pour faire place aux Propylées. La place de cet autre jambage est sous le dallage de cet édifice. Il avait la même saillie que le premier et devait être comme lui accompagné d'un mur de marbre tout semblable, disposé parallèlement à l'autre, et allant retrouver le mur d'enceinte indiqué par les entailles du rocher. La configuration des lieux ne permet pas de supposer qu'il y eût là des Propylées de grande

dimension comme ceux de Périclès. Il y avait seulement une sorte de Dipylon, c'est-à-dire deux portes consécutives séparées par une petite cour qui pouvait être couverte ; cette cour devait avoir une dixaine de mètres de large, peut-être un peu plus, et égaler en largeur une des deux moitiés du vestibule des Propylées (pl. XVII, *e*).

Ainsi, quand Périclès fit construire ce dernier édifice et que son axe fut tracé parallèlement à celui du Parthénon, il se produisit un changement complet dans l'orientation de l'entrée de la citadelle et dans l'aspect qu'elle présentait. Au temps de Pisistrate, on apercevait devant soi la Minerve-promachos, *f*, qui fut refaite par Phidias, posée sur le même emplacement et dans la même direction. L'orientation de cette statue paraît singulière, puisqu'elle regarde, non le milieu, mais l'aile droite des Propylées ; elle cesse de l'être du moment où on la rapporte à l'ancienne entrée que je viens de décrire, et devant laquelle elle était directement située.

Pour le reste de la fortification, en avant de la porte principale, nous sommes réduits à des conjectures. Le pyrgos de maçonnerie n'existait pas au temps de Pisistrate, puisqu'il fait partie du plan général de Mnésiclès. Il est probable cependant, il est même à peu près certain que le rocher noyé dans sa masse servait déjà comme bastion et portait un petit sanctuaire de Minerve-Victoire, *h*, où l'on conservait sa statue de bois, ξόανον. Quant à la forme anguleuse du pyrgos, elle se trouva nécessitée par l'orientation du temple, et celle-ci le fut probablement par celle du sanctuaire qui existait auparavant. Il est à remarquer que le temple d'Athénâ-nikê, nommée plus tard Victoire sans ailes, est orienté, sauf une différence d'un

degré quarante-trois minutes nord, de l'est à l'ouest, tandis que les deux grands temples d'Athénâ, le Parthénon et l'Érechthéum, présentent des déclinaisons beaucoup plus grandes que j'ai exposées ailleurs et expliquées. La position oblique du temple de la Victoire par rapport aux Propylées s'explique également par une tradition qu'il n'était pas permis à l'architecte de changer.

La saillie du rocher où était ce sanctuaire l'avait nécessairement fait entourer d'une fortification sous laquelle on devait passer pour monter à la grande porte de la citadelle. Une autre saillie se trouvait au-dessous de ce pyrgos, saillie qui fut taillée en pente pour la construction du grand escalier au moyen âge. Celle-là aussi dut être fortifiée, comme elle l'avait été aux époques pélasgiques. Par conséquent, sous Pisistrate, ainsi qu'au temps de Périclès, il y avait une porte (*b*) au pied du pyrgos de la Victoire, là où elle est encore de nos jours. A partir de ce point, le chemin montait en s'arrondissant sur la pente du rocher, puis il tournait vers le sud, et enfin vers l'est et le nord-est, pour atteindre la grande porte de Pisistrate. Du côté opposé existait depuis longtemps l'escalier de Pan; mais alors ses degrés étaient à ciel ouvert jusqu'au haut de la montée et rencontraient le chemin du sud, non loin du point où l'on fit le piédestal d'Agrippa. Tout ce côté se trouvait défendu par la muraille qui, partant de la grande porte, devait ceindre le rocher à l'endroit où sont aujourd'hui l'aile gauche des Propylées et la Pinacothèque. Il n'est pas probable que l'escalier de Pan n'aboutît pas lui-même à une porte simple et petite (*c*), car si l'on tient compte des usages suivis par les anciens Grecs dans l'établissement de leurs fortifications, il n'est guère possible que

l'espace entre le bastion inférieur situé sous le pyrgos et celui qui couronnait le rocher à l'endroit de la Pinacothèque ne fût pas fermé par un mur de jonction passant sur l'escarpement où fut élevé plus tard le piédestal d'Agrippa.

En résumé, l'Acropole de Pisistrate présentait un aspect plus simple, mais aussi plus militaire, que celle de Périclès. Les murs suivaient naturellement le bord des rochers, sans empiéter sur leurs pentes, et devaient offrir aux yeux un grand nombre de sinuosités, comme en offre encore le mur septentrional ou mur de Thémistocle. Le temps développa l'art de bâtir, et les malheurs de la guerre démontrèrent qu'il pouvait être utile d'augmenter le nombre des défenseurs de l'Acropole. L'exemple des Perses, qui avaient pénétré sur la citadelle par une ouverture naturelle dans la voûte de la caverne d'Agraulos, prouva qu'un mur vertical valait mieux que des rochers, si escarpés qu'ils fussent. Cimon forma donc à l'est la grande terrasse soutenue par le mur qui a gardé son nom. Au temps de Périclès, le mur du pyrgos, celui de la Pinacothèque, le bastion au-dessous, enfin, à la même époque ou peu après, l'enceinte basse avec ses deux tours, s'élevèrent du pied de leurs rochers respectifs, de manière à créer des défenses verticales, à surfaces unies, à angles réguliers, du haut desquelles on pouvait tenir l'ennemi à distance, et qui enfin agrandissaient notablement la superficie dont on pouvait disposer.

IIᵉ ÉPOQUE

OU ÉPOQUE PÉLASGIQUE

Nous ne pouvons savoir combien de temps a duré la période désignée par les noms de *Cyclopes* et de *Pélasges*. Les monuments épars en très-grand nombre sur le sol de la Grèce montrent un art rudimentaire qui va lui-même se perfectionnant et aboutit aux commencements de l'art hellénique. Les plus anciennes murailles de cette période sont faites de pierres, souvent très-grosses, qui furent choisies de manière à pouvoir s'assembler solidement. On obtenait ce résultat en faisant pénétrer aussi exactement que possible les angles naturels d'une pierre dans le vide laissé par celles de l'assise placée au-dessous. S'il restait dans celui-ci un espace qui ne fût point rempli, on le comblait au moyen d'une petite pierre. Cette première période cyclopéenne ne porte la trace d'aucun travail exécuté au moyen d'instruments quelconques. Cependant on ne pourrait pas en conclure qu'à cette époque l'usage des métaux fût encore à créer, car dès le commencement de l'humanité on s'est servi de marteaux de pierre dure avec lesquels on pouvait,

par éclatement, donner à un bloc naturel une forme appropriée à sa destination. Les maisons et les murailles de temps antérieurs à l'histoire grecque, comme celles que nous avons découvertes à Santorin et celles de Troie mises au jour par M. Schliemann, sont faites de pierres non façonnées, réunies au moyen de terre délayée dans de l'eau. Cependant, à l'époque où ces constructions furent faites, on connaissait le bronze, c'est-à-dire le cuivre et l'étain, le plomb et les métaux précieux, et l'on savait faire, avec des pierres dures, des marteaux et des ciseaux très-bien conditionnés. On ne peut donc tirer de la grossièreté des constructions primitives aucune conséquence certaine touchant l'état de la civilisation.

Néanmoins, les âges suivants paraissent avoir abandonné l'usage de bâtir des murs de forteresse avec ces énormes blocs mal assemblés. Du moment où l'on put tailler la pierre, en abattant les aspérités de sa surface, on trouva quelque avantage à choisir des blocs plus petits et à perfectionner les assemblages. C'est la seconde période des constructions pélasgiques, qui dès lors prennent le nom de constructions *polygonales*. Les pierres employées y sont encore des pierres choisies, λογάδες. Mais après avoir choisi le bloc qui devait s'adapter le mieux dans la place où on allait le poser, on en aplanissait les surfaces, pour que les joints fussent meilleurs; la face extérieure était pareillement aplanie et formait un parement; on ne laissait intact que le côté interne, le plus souvent destiné à disparaître dans un remblai.

Ce mode de construction se perpétua longtemps encore après l'introduction de la maçonnerie hellénique; mais il alla toujours se perfectionnant. Ainsi l'on voit près d'Hagia

Trias, à Athènes, des enceintes sépulcrales soutenues par des maçonneries polygonales, où les joints sont faits avec une grande précision et qui datent des belles époques historiques. La fortification de Salamine, dont j'ai parlé, est aussi en maçonnerie polygonale, et les pierres y sont aussi bien assemblées que celles du Parthénon. On pourrait multiplier les exemples de constructions polygonales appartenant aux meilleurs temps de l'art hellénique.

Ce qui caractérise ce dernier, c'est que les pierres des murs sont taillées à angles droits et disposées en assises horizontales. Les pierres ne sont pas toujours égales entre elles, soit en longueur, soit en hauteur; elles ont quelquefois des parties saillantes, figurant des angles rentrants dans lesquels la pierre de dessus vient s'emboîter. Mais dans les belles constructions, elles tendent à devenir égales entre elles dans tous les sens et à former des murailles absolument *isodomes*. Les substructions des édifices du temps de Périclès ne sont point isodomes. On y a utilisé des pierres provenant d'édifices plus anciens, et l'on ne s'est préoccupé que de la solidité; mais les édifices eux-mêmes ont atteint une perfection que depuis lors on n'a pas même égalée. Les parties basses des monuments élevés par Pisistrate sont beaucoup mieux construites, parce qu'il n'utilisait pas les matériaux de monuments détruits. C'est ce dont les deux Parthénons superposés donnent une preuve frappante.

Comment passa-t-on de la construction polygonale à la construction horizontale ou hellénique? C'est ce que l'on ne saurait dire, car il n'y a pas de transition possible entre ces deux systèmes. D'ailleurs une autre différence les sépare; toutes les constructions primitives sont composées de pierres prises sur place et de même nature que le rocher

sur lequel on les édifiait. Dans l'Attique, c'est ce calcaire métamorphique rougeâtre qui s'élève en blocs énormes sur toutes les collines, et qui forme à leur centre une sorte de noyau émergé du milieu des schistes. Cette pierre est dure; sa cassure est irrégulière; il est difficile d'y tailler des surfaces planes et des angles droits sans brisures. Mais elle reçoit fort bien la taille polygonale et peut entrer, à cette condition, dans de très-belle maçonnerie: telles sont les enceintes funéraires d'Hagia Trias. Telle est aussi l'énorme mur qui forme la courbe extérieure du Pnyx, mur où les blocs ont souvent plus de deux mètres d'épaisseur et sont pourtant fort bien assemblés; cette perfection des joints est même une preuve que ce mur du Pnyx est d'une époque récente et probablement postérieure aux grands édifices d'Athènes.

Il est bien rare que cette pierre, rebelle au ciseau, ait été employée dans les constructions isodomes. On voit cependant un ou deux morceaux de ce genre sur l'Acropole; un d'eux se trouve vers l'angle septentrional du mur de terrasse, entre les esplanades d'Artémis et d'Athéna-ergané (pl. XII). Presque toutes les pierres utilisées dans les constructions helléniques sont des calcaires non métamorphiques ou du marbre. A Athènes, j'ai déjà signalé deux sortes différentes de matériaux provenant du Pirée: la pierre pôrique ou granuleuse et friable pour le noyau des maçonneries épaisses, et la pierre dure, plus ou moins coquillière, pour les parements exposés à l'air. Il faut y ajouter une sorte de poudingue ou de gravier aggloméré, que l'on extrayait des bords de l'Ilissus et qui servait aussi pour l'intérieur des massifs. Le théâtre de Bacchus fut en grande partie fait de cette pierre, que l'on prendrait pour un béton

comprimé; mais cette pierre se taille et se dresse assez bien pour que les lignes des joints disparaissent quelquefois. Enfin on employa le marbre : c'est un calcaire métamorphique qui s'est cristallisé à chaud et qui, au lieu d'offrir une stratification régulière, se présente en énormes massifs homogènes. C'est précisément cette égalité du grain qui permet de le tailler avec une extrême précision et de le polir. Le marbre noir d'Éleusis fut aussi employé quelquefois, mais en petite quantité, dans les édifices grecs, par exemple aux Propylées et à l'Érechthéum. Plus tard, surtout du temps des Romains, les feuilles de marbre de toute couleur et de provenances souvent lointaines furent répandues à profusion, même dans les habitations privées.

On voit, par ce court résumé, que l'art de bâtir se perfectionna avec l'industrie des transports, la métallurgie et la mécanique. Dans les temps nommés pélasgiques, ces trois choses étaient à l'état de naissance ou n'existaient pas encore. Quand on eut l'acier, on put tailler des blocs réguliers dans les stratifications calcaires et dans les roches métamorphiques : ainsi les énormes blocs dont se compose le mur du Pnyx proviennent du rocher qui est au-dessus, lequel fut coupé en forme de mur. Une opération toute semblable se répéta mille fois dans le faubourg de la Cœlé pour la formation des aires des maisons. A l'Acropole, on dressa de la même manière les esplanades ; on fit les gradins à l'ouest du Parthénon, et l'on utilisa les pierres extraites de ces coupures pour en faire le pavé à plusieurs assises qui est au sud de l'Érechthéum ; le mur qui, à l'ouest de ce temple, limite son péribole inférieur, n'est autre chose que le parement extérieur de ce pavé ; c'est pour cela qu'il est en pierre de l'Acropole.

Ces données générales nous permettent d'attribuer à la plus ancienne époque athénienne le mur (pl. XII, 12) qui est à l'angle sud-est des Propylées. Ce mur est cyclopéen, c'est-à-dire de la première espèce : il est formé de très-gros blocs choisis, mais non taillés, dont les vides sont remplis par des pierres plus petites. C'est un échantillon de la fortification primitive, qui fut conservé d'abord par Pisistrate, ensuite par Périclès, quand ils construisirent, l'un la grande porte d'entrée de l'Acropole (pl. XVII, *b*), l'autre les Propylées. Ce reste du plus ancien mur d'Athènes servit à soutenir de ce côté l'esplanade d'Artémis. Périclès conserva une portion de l'œuvre de Pisistrate, comme Pisistrate avait conservé une portion du mur cyclopéen.

Il est bien difficile de dire comment se dirigeait ce mur à partir de la *porte de Pisistrate*. Peut-être en retrouvera-t-on un autre fragment derrière la Pinacothèque, quand on déblaiera définitivement l'Acropole. Il est bien certain que tout le rocher était, au moins dans la partie occidentale, entouré d'un mur cyclopéen, et que ce mur occupait le bord de l'escarpement sur lequel est aujourd'hui la Pinacothèque. Par conséquent, il y avait une jonction entre celui-ci et le point où s'éleva plus tard la porte de Pisistrate. Si nous examinons la place et les abords des portes dans les enceintes pélasgiques encore existantes, nous voyons qu'on les plaçait dans les angles rentrants, pour que l'assaillant fût atteint de droite et de gauche par les projectiles. La *porte cyclopéenne* principale était donc à peu près où fut celle du VI[e] siècle.

Il est également certain que les cultes localisés sur l'Acropole le furent dès les plus anciens temps : toutes les traditions sont d'accord pour le démontrer, et nous trouvons dans Homère (*Il.*, II, 547) une mention de l'Érechthéum. Les

Aryas qui peuplèrent la Grèce y apportèrent des mythes depuis longtemps constitués dans l'Asie centrale d'où ils venaient, et conservèrent les noms âryens des divinités et des héros légendaires : c'est ce que ma *Légende athénienne* a mis dans tout son jour. Dire, comme M. Beulé et d'autres savants avec lui, que Cécrops s'établit sur l'Acropole et s'y entoura de quelques cabanes, c'est traiter la mythologie comme on le faisait autrefois, puisque Cécrops n'est autre que le *Caçyapa* des Indiens, qui lui-même est une des formes mythiques et liturgiques du soleil. Il en est de même d'Érechthée. Mais ce qui n'est pas un fait discutable, c'est que les divinités adorées sur l'Acropole y ont conservé jusqu'à la fin la place et les attributions qu'elles y avaient reçues dès l'origine. Quand on reconstruisit le Parthénon, une nécessité astronomique, par conséquent la volonté même des dieux, força les architectes à le porter à 2m 81 plus au nord, et l'autel de Minerve subit le même déplacement ; mais ce déplacement était très-petit. L'Érechthéum fut reconstruit vers la même époque, et ce fut au même endroit qu'auparavant. Ergané, Artémis et Niké gardèrent aussi leur place dans les enceintes qui leur étaient consacrées. La grande Athénâ-promachos de Phidias conserva, non seulement la place, mais l'orientation qu'elle avait eue, quoiqu'elle ne fût plus en harmonie avec celle des Propylées. Il faut donc croire qu'une tradition très-puissante et par conséquent très-ancienne était attachée à cette statue et à l'idole, qu'elle qu'elle fût, qui l'avait précédée.

Ne pouvons-nous pas conclure de ces faits et de l'épithète *promachos* (qui combat en avant) que l'enceinte cyclopéenne supérieure, comme on en voit dans presque toutes les vieilles acropoles, passait derrière la statue (pl. XVIII, *a*)

et qu'il y avait là une porte? L'enceinte dans laquelle elle donnait entrée devait s'avancer vers le nord, à partir de la statue, et gagner la saillie de rocher qui recouvre la caverne d'Agraulos. Dans le retour de cette saillie se trouve une sorte de ravin, point faible sur lequel se porta, paraît-il, l'attention des Athéniens aux époques primitives, car c'est là surtout que, même encore au temps de Pausanias, on localisait le plus grand effort des Pélasges. On citait même leurs noms ; mais les mots *Hyperbios* et *Agrolas* sont des noms de fantaisie, que leur signification doit faire ranger avec beaucoup de noms de l'Odyssée, inventés comme eux à plaisir. Le premier signifie excessivement fort ; l'autre rappelle trop clairement le nom de la fille de Cécrops pour ne pas être une désignation du lieu où cette force excessive fut appliquée. La légende signifiait donc simplement que, dans le voisinage de l'Agraulium, les hommes d'autrefois avaient élevé un mur composé de très-grosses pierres.

Il n'est pas invraisemblable que les enceintes situées plus bas, c'est-à-dire celle d'Artémis (*b*) et celle de Athénâ-nikê (*a*), aient formé autant d'espaces fortifiés, qu'il fallait occuper avant d'atteindre l'enceinte supérieure. Si l'on admet que celle-ci eût son ouverture près de la Minerve-promachos, elle se continuait nécessairement au delà vers le sud, séparant l'enceinte d'Erganê (*c*) de celle d'Artémis à l'endroit où elles furent séparées plus tard quand on en fit des esplanades. Le fragment du mur encore existant (*m*, pl. XVII) montre de même, et sans aucun doute possible, que cette dernière était séparée de la Victoire à laquelle était réservée la saillie de rocher qui devint le Pyrgos. Il n'est pas certain que cette saillie fut entourée d'un mur particulier ayant à peu près la forme

d'un pyrgos. Toutefois, cela est extrêmement probable, car le chemin qui passe à la porte G, et qui porte la trace du pied des animaux, remonte aux temps les plus reculés et suppose qu'une entrée pélasgique se trouvait à ce même endroit. Or, rien de plus naturel que de supposer un bastion là où se trouve encore celui d'aujourd'hui, puisqu'il constituait une défense presque nécessaire de cette porte.

Dans l'axe des Propylées, en *m*, M. Beulé a dégagé un reste de mur polygonal dont les pierres sont taillées et ont leur parement tourné vers le nord. Ce mur ne descendait certainement pas plus bas que la saillie du rocher sur lequel fut posé l'escalier d'Acciaiuoli. D'après les observations que j'ai faites dans un précédent chapitre, il ne devait même pas descendre jusqu'à la tour hellénique, puisque toutes les constructions du grand siècle furent établies au bas des pentes, tandis que les anciens murs couronnaient le haut des rochers. Donc, un peu plus bas que le point où il s'arrête aujourd'hui, ce mur tournait vers le sud, ceignait le rocher, puis se dirigeait vers l'est pour atteindre la porte G. A son autre extrémité, M. Beulé a constaté qu'il s'enfonce sous le grand escalier, sur une longueur de plusieurs mètres. S'arrêtait-il au rocher en cet endroit? Cela n'est pas probable, puisque ce rocher n'est pas escarpé. Il devait donc en gravir la pente et, tournant au nord-est, là où est le piédestal d'Agrippa, se réunir à l'autre enceinte.

Ici était encore une autre porte. En effet, personne ne doute que l'escalier de Pan ne soit de la même époque pélasgique, c'est-à-dire à peu près de la même date que le mur dont nous venons de parler. Cette montée, qui compte aujourd'hui cinquante-deux marches visibles, n'est pas en-

core déblayée à ses deux extrémités. Peut-être les degrés ne descendaient-ils pas plus bas et commençaient-ils à un sol de terre qui plus tard fut bouleversé. Mais à sa partie supérieure, l'escalier doit avoir quelques marches de plus qui le conduisent au haut de l'escarpement, sous la terre du bastion antique. Parvenu à ce point, il avait en face de lui le mur pélasgique, qui par conséquent devait être ouvert pour lui livrer passage. Cette porte était dominée par le mur d'enceinte qui couronnait le rocher de la Pinacothèque, comme la porte G l'était par le bastion de la Niké. Devant le parement du mur polygonal encore existant, le sol est composé de fragments modernes que les pluies y ont amenés ou que l'on y a accumulés au temps des ducs florentins. Dans les anciens temps, il y avait là un grand vide qui, espérons-le, reparaîtra un jour à la lumière. Ce vide s'étendait jusqu'au pied du rocher dans la paroi duquel fut taillé l'escalier de Pan (pl. XVIII, *i*). Celui-ci passait tantôt sur le bord du précipice, tantôt dans une anfractuosité. Parvenu aux quatre cinquièmes de sa hauteur, il tournait subitement à droite dans la direction de l'ouest, puis à gauche, pour atteindre enfin le haut du rocher et l'enceinte pélasgique.

Y avait-il dans ces temps reculés d'autres murailles au-dessous de celles que je viens de décrire? Nous ne le savons pas. Mais cela n'est point invraisemblable, puisque les modernes n'avaient pas négligé d'y en établir. Je ne parle pas du *recinto basso* de Vernéda, qui fut construit sur des édifices anciens et occasionné par eux. Mais on observera que les maisons actuelles des gardiens sont sur des roches escarpées et que leur cour a formé une petite enceinte défendable, au sud du pyrgos. Le sol naturel en avant de

cette enceinte nous est inconnu, puisqu'il est encore couvert d'un remblai. Le chemin des animaux au pied du pyrgos plonge sous le sol de la cour. Si l'on abattait les masures occupées par les gardiens, et que l'on mît le rocher à nu dans tout cet espace, il est vraisemblable que l'on trouverait la continuation de ce chemin et que plusieurs questions importantes seraient alors résolues.

Il y avait deux expressions qui demandent à être expliquées : ce sont les mots *Pélasgicon* et *Ennéapylon*. Le premier signifie ou bien le lieu habité par les Pélasges ou l'ensemble des fortifications pélasgiques. Dans les deux cas, il ne semble pas qu'on puisse chercher le pélasgicon ailleurs que dans la partie occidentale de l'Acropole, car Pausanias qui, sauf les parenthèses, énumère les objets dans l'ordre où il les voit, parle du pélasgicon au moment où, quittant la Lemnienne, il rentre dans les Propylées. Or, il n'est pas douteux que cette statue, chef-d'œuvre de Phidias, était dans la partie nord-ouest de la citadelle, entre la Minerve-promachos et les Propylées. C'est précisément de ce côté qu'était l'œuvre la plus gigantesque des Pélasges, et qu'on avait localisé la légende d'Agrolas et d'Hyperbios. Puis Pausanias se trouve en un moment transporté à la fontaine Clepsydre, qui est en *i*, au bas de l'escalier de Pan. Donc l'escalier de Pan conduisait au *pélasgicon,* et celui-ci était l'ensemble de la fortification pélasgique en cet endroit. Mais il se peut que ce fût là toute la fortification pélasgique et que les grands escarpements des rochers ne fussent couronnés primitivement d'aucun mur.

En résumé, les enceintes du temps de Pisistrate ne différaient pas beaucoup de celles des Pélasges quant à leur disposition. Les unes et les autres étaient commandées

par la configuration des rochers. Il en était de même des portes. Nous savons seulement par une foule d'exemples que dans toute la Grèce les enceintes hautes furent de bonne heure abandonnées et en partie démolies. S'il y en eut une à l'Acropole, elle disparut entièrement, parce qu'elle obstruait la circulation; elle ne laissa pour témoignage que la grande Minerve-promachos.

Y a-t-il dans cette disposition générale des enceintes quelque chose qui puisse expliquer le nom d'*Ennéapylon*, donné à l'Acropole pélasgique? En admettant une première enceinte là où est la cour des gardiens, six portes doivent être franchies avant qu'on n'arrive au Parthénon. Si l'on suppose isolées par des murs transversaux les enceintes de Minerve-Polias (*g*) d'Athénâ-ergané (*c*) et d'Artémis (*b*), comme l'était celle de la Victoire (*a*), on obtient le nombre neuf et l'explication du mot *ennéapylon*. Mais rien ne démontre absolument l'existence ou l'utilité de ces murs dans les anciens temps. D'autre part, nous voyons le mot *ennéacrounos*, c'est-à-dire aux neuf becs, appliqué à une fontaine construite par Pisistrate, à laquelle un fragment du poète Cratinos en attribue douze. Peut-être donc faut-il voir dans ce nombre *neuf* une désignation générale indiquant un nombre quelconque supérieur aux nombres ordinaires des objets employés en pareils cas. Ennéapylon voudrait dire que la citadelle pélasgique avait beaucoup de portes en comparaison des autres citadelles du même temps.

Ire ÉPOQUE

OU ÉPOQUE PRIMITIVE

Il fut un temps où l'Attique et la Grèce étaient encore dépourvues d'habitants. Les forces ignées qui ont transformé une partie de l'écorce terrestre agissaient là avec une grande énergie, car beaucoup de montagnes en sont en quelque sorte les produits. J'ai signalé dans le précédent chapitre l'absence presque totale de stratification dans les masses calcaires qui donnent au pays d'Athènes son aspect accidenté. Ces masses énormes qui en couronnent toutes les montagnes et fournirent les beaux marbres des anciens monuments ont été tenues à l'état de pâte aqueuse par la chaleur qui régnait au-dessous d'elles, et avec le temps se sont cristallisées, tantôt en blocs immenses d'une blancheur uniforme, tantôt en une espèce de brèche rosâtre dont les fissures sont remplies de cristaux. En se consolidant, les masses calcaires, profondément enracinées dans le sol, ont comprimé la matière schisteuse qui formait entre elles de larges couches, l'ont relevée et plissée de mille manières. Les terres argileuses et les débris les plus menus des schis-

tes, entraînés par les pluies, ont garni les parties concaves des montagnes, les bords des torrents et le fond des plaines.

On ne trouve autour d'Athènes aucun terrain d'origine lacustre; il faut aller pour cela vers le nord, dans le pays accidenté d'Oropos. Il en résulte que le sol athénien n'a reçu de la nature qu'une médiocre fertilité. Les masses calcaires des montagnes nourrissent des pins rabougris et clairsemés, des chênes verts buissonnants, des bouquets d'euphorbe ligneuse, certaines espèces de genêts épineux et une multitude de petites plantes odoriférantes. Plus bas, les calcaires nourrissent l'olivier sauvage, le lentisque, l'arbousier et l'andrachné. Les schistes sont plus fertiles, parce qu'entre leurs feuillets ils retiennent les eaux de la pluie et de la rosée. Vues de loin, les montagnes de l'Attique offrent deux zones parfaitement distinctes : celle des calcaires, qui est bleuâtre et presque dénudée; celle des schistes, qui est au-dessous et montre des teintes noirâtres dues à la végétation.

Aujourd'hui les collines et presque toute l'étendue de ces montagnes sont un vaste désert où la trace des hommes ne se reconnaît, au milieu des thyms et des passérines des régions moyennes, que par l'abondance des fragments de terres cuites dont le sol est rempli. Les terres cuites sont les vestiges les plus durables que l'homme laisse après lui : les pierres servent à de nouvelles constructions; les marbres peuvent se cuire et donner d'excellente chaux; mais quand un vase est réduit en menus fragments, il ne peut plus servir à aucun vestige.

Voici ce que j'ai observé dans presque tous les ravins des montagnes aux environs d'Athènes. Leur partie moyenne

a été comblée par un remblai terreux, qui a souvent plusieurs mètres d'épaisseur. Dans ce remblai le torrent s'est creusé un lit, de sorte qu'il coule aujourd'hui entre deux parois verticales sur le rocher mis à nu. Quand on compare entre elles ces parois, on observe que les couches de remblai superposées se répondent d'un côté à l'autre, et que par conséquent il fut un temps où elles formaient un massif, uni à sa partie supérieure. Dans beaucoup d'endroits, on voit des fragments de poterie jusque dans la couche la plus basse; et comme, d'un autre côté, le torrent n'a jamais pu couler ailleurs que dans ce pli de la montagne, on est en droit de conclure qu'à une époque reculée, il n'y avait pas de remblai dans le ravin, parce que la montagne était couverte d'une végétation qui l'empêchait de se dénuder; que des hommes s'étant établis sur les pentes et en ayant détruit la végétation, les eaux des pluies rassemblèrent dans les ravins des terres où se mêlèrent des débris de la civilisation, et dont les couches se superposèrent; qu'il y eut ensuite un temps d'arrêt où le pays fut désert et où la montagne se reboisa; qu'enfin de nouveaux habitants étant venus, et la destruction des végétaux ayant repris avec énergie, de nouveaux torrents se creusèrent de nouveaux lits dans les couches de terre anciennement déposées.

C'est l'état présent : la stérilisation de la Grèce s'opère aujourd'hui avec une rapidité effrayante. Tandis que les bergers allument des incendies dans les grandes montagnes, et que leurs innombrables troupeaux de chèvres et de boucs y dévorent la végétation naissante, d'autres destructeurs s'attaquent aux parties basses et aux collines. Les bois ayant disparu dans le voisinage des villes, et les hautes

forêts étant situées dans des contrées privées de chemins, on s'en prend aux petits buissons dont les racines retiennent la terre. Le tableau de M. Lacroix montre les hauteurs à gauche de l'Ilissus couvertes d'une abondante végétation de hauteur moyenne; j'y ai vu moi-même encore, en 1848, de nombreuses touffes de lentisques toujours verts. Il n'en reste plus une seule, et chaque jour des centaines d'ânes et de mulets entrent dans la ville, cachés sous d'énormes charges de thym, de sauge, de passérine, qui servent à chauffer les fours. Pendant ce temps, les pluies d'orage accomplissent leur œuvre, arrachant aux montagnes et aux collines le peu de terre qui leur reste et qu'elles entraînent à la mer.

La descente des terres de la montagne vers la plaine s'est produite dans tout le pays athénien dès l'antiquité. Du côté du nord-ouest, la plaine inclinée qui s'étend entre le bois d'oliviers et la chaîne du Corydalle est couverte d'une épaisseur de terre rouge qui atteint huit ou dix mètres, et dont les couches les plus basses contiennent des fragments de terre cuite. Il en est de même au pied du Lycabette, du Saint-Émilien et du Turco-Vouno, qui s'étendent au nord et au nord-est de la ville. Quant à la ville, j'ai déjà signalé la grande profondeur du remblai qui a recouvert les ruines antiques près du Dipylon. Tout le fond de la vallée qui, de la place du palais royal et du carrefour des rues d'Adrien et du Kydathénéa, descend par la métropole vers la station du chemin de fer, est rempli de terres profondes qui s'y sont accumulées dès les plus anciens temps. Nulle part, je crois, les fouilles n'ont pénétré jusqu'au sol vierge. A l'époque où l'on a commencé à étudier Athènes d'une manière scientifique, il y avait dans la ville vieille un grand nombre

de puits; on. n'en a guère creusé que dans la ville nouvelle, c'est-à-dire dans un espace qui était presque tout entier hors de la ville antique. Dans ces dernières années, la découverte du réservoir et de l'aqueduc d'Adrien a permis à la municipalité de distribuer de l'eau par toute la ville au moyen de tubes de fonte. Enfin presque partout le remblai est si profond, que le sol des caves n'en atteint pas la base, si ce n'est dans les parties hautes de la ville. Il résulte de tous ces faits que l'on ne connaîtra les couches les plus basses des remblais, celles qui peuvent fournir des produits de la plus ancienne civilisation locale, que si l'on creuse exprès des puits de sondage jusqu'à la surface des rochers sous-jacents.

Si donc on veut se représenter les lieux tels qu'ils étaient avant l'arrivée des habitants, il faut, comme nous l'avons fait pour les époques historiques, faire abstraction des couches déposées par les siècles suivants. Mais, en outre, il faut rendre aux rochers les parties qui en ont été retranchées aux temps helléniques, le peu de terre rouge qu'ils avaient dans leurs fissures et leurs cavités, la végétation que ces terres entretenaient. Celle-ci a totalement changé sur le sol de la ville et sur l'Acropole : les terres primitives, qui étaient des argiles rougeâtres, y ont été remplacées par une sorte de terreau d'une grande force végétative. Le parthénium (sorte de matricaire) n'a poussé abandamment sur la citadelle que dans des temps relativement modernes ; il en a été de même de la petite camomille (l'ancien *amaracos*, nommé encore aujourd'hui *amorauque* dans le pays de Robert Guiscard), du chardon à feuilles glauques panachées de blanc, des orties si vigoureuses dans les parties basses, des amarantes à feuilles épaisses et gluantes, des géraniums

à tige molle, de la roquette mangée aujourd'hui sous le nom de *roca*, et de tant d'autres plantes qui ne croissent que dans les bonnes terres, et que l'on chercherait vainement sur les collines d'alentour. Au lieu de ces végétaux qui le couvrent aujourd'hui, le rocher, avant d'être citadelle, nourrissait le thym, la sauge, la passérine, peut-être le lentisque et l'olivier sauvage; au printemps, il se couvrait de crocus, de muscari, de silènes à fleurs rouges, de phlomides jaunes d'or, d'anémones de toutes nuances ; il ressemblait à toutes les autres collines de la contrée.

Quant à la forme même du rocher (pl. XXI), elle était certainement fort différente d'aspect de ce qu'elle est de nos jours. Les anciens Grecs y ont taillé trois plateformes; ils ont remblayé certaines autres parties; en outre, ils ont élevé au bas ou vers le milieu des pentes supérieures ces constructions, tant de fois réparées, accrues, consolidées, qui en dissimulent les accidents. On a beaucoup de peine à se rendre compte des saillies nombreuses et des escarpements de la colline du côté de l'ouest, parce que la vue y est toujours bornée par quelque muraille, par quelque masure ou par un remblai. La grande dépression orientale a disparu derrière le mur de Cimon. Enfin, ce qui ôte au rocher de l'Acropole le plus de son aspect primitif, ce sont ces grands talus formés par les décombres tout autour de ses escarpements rougeâtres et hardis, et sous lesquels il est réellement enseveli. Pour se le représenter tel qu'il était dans sa nudité primitive, il faut enlever en esprit ces énormes remblais, ôter les murs qui le couronnent, les fortifications qui le cachent, les temples auxquels il sert de piédestal, refaire sa surface inégale et rugueuse en lui rendant les parties que les auteurs des esplanades lui ont enlevées.

Alors il apparaît à l'esprit, non comme un plateau, mais comme un massif escarpé, plein de saillies du côté de l'ouest, terminé à sa partie supérieure par une crête fortement inclinée vers l'occident, et garni dans tous ses interstices des plantes sauvages et des buissons dont toutes les collines un peu éloignées d'Athènes sont parées.

Tel fut l'état de la contrée quand arrivèrent ses premiers habitants. De ce rocher désert et buissonneux, entouré de hauteurs dont l'aspect ressemblait au sien, on n'apercevait ni champs cultivés, ni bois d'oliviers. Une végétation sauvage couvrait les vallons qui furent Mélite, Collytos et le Céramique. Dans des fourrés un peu maigres et très-odoriférants couraient parmi les myrtes, les lauriers roses, les grandes euphorbes, les tamarix et les agnus-castus, deux ruisseaux qui furent l'Ilissus et le Céphise, et dont les eaux se perdaient dans un marais sur les bords de la mer.

Les hommes qui vinrent peupler ces déserts y furent conduits par les dieux de la lumière, par ces figures vivantes de l'astronomie primitive, Apollon, Artémis, Athénâ, qui étaient le soleil, la lune et l'aurore. Des pays d'Éphèse, Apollon était venu à Délos, en suivant, comme Hélie, un rayon solsticial. Selon d'autres, il était né à Délos, et de là, en trois pas, comme Vishnou, il avait atteint la divine Athènes et Crissa, que frappe en effet le premier rayon de l'aurore parti de Délos au jour du solstice d'été (voy. Esch., *Eum.*, 1 et seq.). Artémis, sa sœur, était venue de Brauron et avait arrêté sa blanche lueur sur la crête inclinée de l'Acropole. Mais la grande divinité, fille du Ciel, qui en occupa le sommet, fut la déesse Aurore, Athénâ, qui donna son nom au pays. Là se fixèrent ces grands mythes d'Athéna et de Posidôn, de Cécrops et de ses filles, de Pandion,

d'Érechthée, de Thésée, d'Hippolyte, des Amazones, des Eumolpides, d'OEdipe, des Euménides, de Bacchus même et de Déméter, qui donnèrent naissance aux plus grandes conceptions de la littérature et des arts. Puis vinrent après la royauté féodale, ces libres constitutions de Solon et de Clisthènes, ces assemblées populaires, tenues sur une des collines, en face des temples des dieux, où furent discutés et définis les grands principes de nos civilisations. Les Romains, à grand peine et par la conquête, instrument si fragile, introduisirent en Grèce la notion du bien-être et de l'organisation matérielle des cités. La domination latine du moyen âge rendit aux Hellènes l'esprit militaire qui les avait quittés, les prépara à ne point subir le joug de l'islam et à le secouer dès qu'ils le pourraient, soit seuls, soit avec le secours de peuples de leur race et de même civilisation. Aujourd'hui que la Grèce est libre, les dieux et leurs temples, tout ce qui reste encore sous terre des œuvres des ancêtres, reviennent successivement au jour, et le règne de la lumière recommence. Puisse-t-il durer toujours !

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. I. Plan d'Athènes à l'époque des Turcs.

1. Porte albanaise ou Inté kapousi.
2. Porte d'Adrien.
3. Porte de la Mésogéa ou Bobonistra.
4. Porte d'Eubée ou Gribos kapousi.
5. Porte de Morée ou Mora kapousi.
6. Porte du Pirée ou Arslan kapousi.
7. Théâtre d'Hérode.
8. Emplacement du théâtre de Bacchus.
9. Tour des Vents et bazar.
10. *Recinto basso* de Vernéda.

Pl. II. Partie centrale du dessin de M. Cockerell, montrant l'ouest de l'Acropole avec ses enceintes superposées.

Pl. III. Plan de la partie occidentale de l'Acropole au temps des Turcs.

1. *Recinto basso* de Vernéda.
2. Théâtre d'Hérode.
3. Mur transversal.
4. Terrasse où était un tekké.
5. Petite porte.
6. Gros mur et porte voûtée.
7. Porte et cour des gardiens.
8. Bastion turc.
9. Bastion d'Odyssée et escalier de la Clepsydre.
10. Grottes d'Apollon et de Pan.

A. Piédestal d'Agrippa.
B. Grande tour.
C. Porte du château.
E. Mur et enceinte du milieu.
F. Réservoirs.
G. Porte menant dans la première enceinte.

H. Cour avec porte au nord, rouverte en 1822.
I. Porte de l'enceinte du milieu.

PL. IV. Réduction au sixième du tableau appartenant à M. L. Lacroix. La vue est prise du penchant du Lycabette, et montre le développement de la fortification turque.

PL. V. Vue de l'Acropole; prise du tombeau de Philopappos; dessin exécuté en 1847 par M. Em. Burnouf. On y voit le *recinto basso* de Vernéda; à gauche, la porte voûtée regardant l'ouest, et la porte des gardiens tournée vers le sud.

PL. VI. Partie occidentale de l'Acropole sous les ducs florentins.
1, 2. Ruines du portique d'Eumène et du théâtre d'Hérode.
3. Porte extérieure.
4. Porte d'honneur et grand escalier du palais.
A. Les Propylées changés en palais italien.
B. Grande tour d'Acciaiuoli.
C. Chapelle.
F. Réservoirs.
G. Porte du sud.
H. Bastion antique avec porte murée, au nord.
V. Temple de la Victoire-aptère.

PL. VII. Mur du nord, à l'angle nord-ouest du grand escalier, face intérieure, montrant deux pierres posées obliquement.

PL. VIII. Athènes gréco-romaine.
1. Parthénon.
2. Erechthéum.
3. Théâtre d'Hérode.
4. Théâtre de Bacchus.
5. Monument de Lysicrate et rue des Trépieds.
6. Horloge d'Andronicos et Agora.
7. Autel d'Athéna areia et rocher de l'Aréopage.
8. Monument de Philopappos.
9. Pnyx.
10. Temple de Thésée.
11. Temple de Jupiter Olympien.
12. Porte d'Acharnes.
13. Porte Diocharis.
14. Porte Diomeia.
15. Porte sacrée ou Dipylon.
16. Porte Melitide.
17. Porte s'ouvrant dans le faubourg.

18. Porte Pyraïque.
19. Porte dans le long mur du sud.
20. Porte Hériée, allant à Sunium.
20'. Porte Itonienne, allant à Phalère.
21. Porte d'Adrien.
22. Thermes.
23. Égout.
24. Aqueduc et réservoir d'Adrien.

Pl. IX. Partie occidentale de l'Acropole au temps de Justinien.
1, 2. Ruines du portique d'Eumène et du théâtre d'Hérode.
3. Porte des gardiens.
4. Mur de Justinien.
G. Porte du sud.
H. Bastion antique, escalier de Pan et piédestal d'Agrippa.
I. Mur transversal et porte extérieure.
F. Réservoirs.
V. Mur de Valérien.

Pl. X. Médaille du cabinet de Paris, amplifiée. Elle montre l'Acropole avec la grotte de Pan, l'escalier pélasgique, les Propylées, la Minerve-promachos et le Parthénon.

Pl. XI. Carte d'Athènes et des ports, montrant les Longs-Murs dans leur rapport avec les enceintes des deux villes.

Pl. XII. Partie occidentale de l'Acropole après Périclès.
1. Porte extérieure.
2. Temple de Dêmêter-Chloé.
3. Porte du sud.
4. Puits creusé dans le roc.
5. Fontaine Clepsydre et escalier pélasgique.
6. Grotte d'Apollon et de Pan.
7. Porte du nord et bastion moyen.
8. Mur de terrasse et porte.
9. Escalier et temple de Athêna-nikê.
10. Propylées.
11. Pinacothèque.
12. Mur cyclopéen et jambage d'une ancienne porte.
13. Temple d'Artémis.
14. Statue d'Athêna-promachos.
15. Temple d'Athêna-erganê.
16, 16. Stèles, piédestaux, etc.
17. Piédestal de marbre noir.
18. Pavé polygonal.

19. Temple d'Athêna-polias et de Posidôn.
20. Temple d'Athêna-parthénos ou Parthénon.
21. Escalier de l'Agraulion.

Pl. XIII. 1. Substruction de l'aile nord des Propylées.
2. Substruction de l'aile sud; l'escalier, *a;* le pyrgos, *b;* le temple de Minerve-Victoire, *c;* les pierres formant saillie, *d;* l'aile des Propylées, *e*.

Pl. XIV. Coupe de la fontaine Clepsydre avant la démolition.
a. Bastion d'Odyssée.
b. Niche voûtée avec escalier (1822).
c. Tube du puits de 1822.
d, *e*. Tubes plus anciens, descendant de la chapelle dans le bassin.
f. Bassin construit sous les rochers.
g. Mur de Valérien.

Pl. XV. Plan de la Clepsydre.
a, *a*. Bastion d'Odyssée.
b. Mur de Valérien.
c. Mur plus ancien.
d. Grand dallage sur un souterrain moderne.
e. Mur antique.
f. Bassin de la Clepsydre.
g. Canal amenant l'eau dans le bassin.

Pl. XVI. Niche intérieure de la Clepsydre. A gauche, mur extérieur dont l'assise supérieure est en marbre.

Pl. XVII. Partie ouest de l'Acropole après Pisistrate.
a. Porte extérieure.
b. Porte du sud.
c. Porte du nord au haut de l'escalier pélasgique.
d. Porte moyenne.
e. Porte double ou porte principale de la forteresse.
f. Statue d'Athêna-promachos.
g. Artémis.
h. Athêna-nikê.
i. Démêter-Chloé.
k. Grotte d'Apollon.
m, *m'*. Murs pélasgiques.

Pl. XVIII. Enceintes probables de l'Acropole pélasgique.
a. Autel d'Athéna-nikê.
b. Autel d'Artémis.
c. Autel d'Athéna-ergané.
d. Athêna-promachos.

e. Tombeau de Cécrops.
f. Autel de Posidôn.
g. Autel d'Athêna-polias.
h. Autel d'Athêna-parthénos.
i. Escalier taillé dans le roc.
k. Grotte d'Apollon.

Nota. Sur ce plan on a marqué en lignes pointillées les deux grands temples et le mur de Cimon.

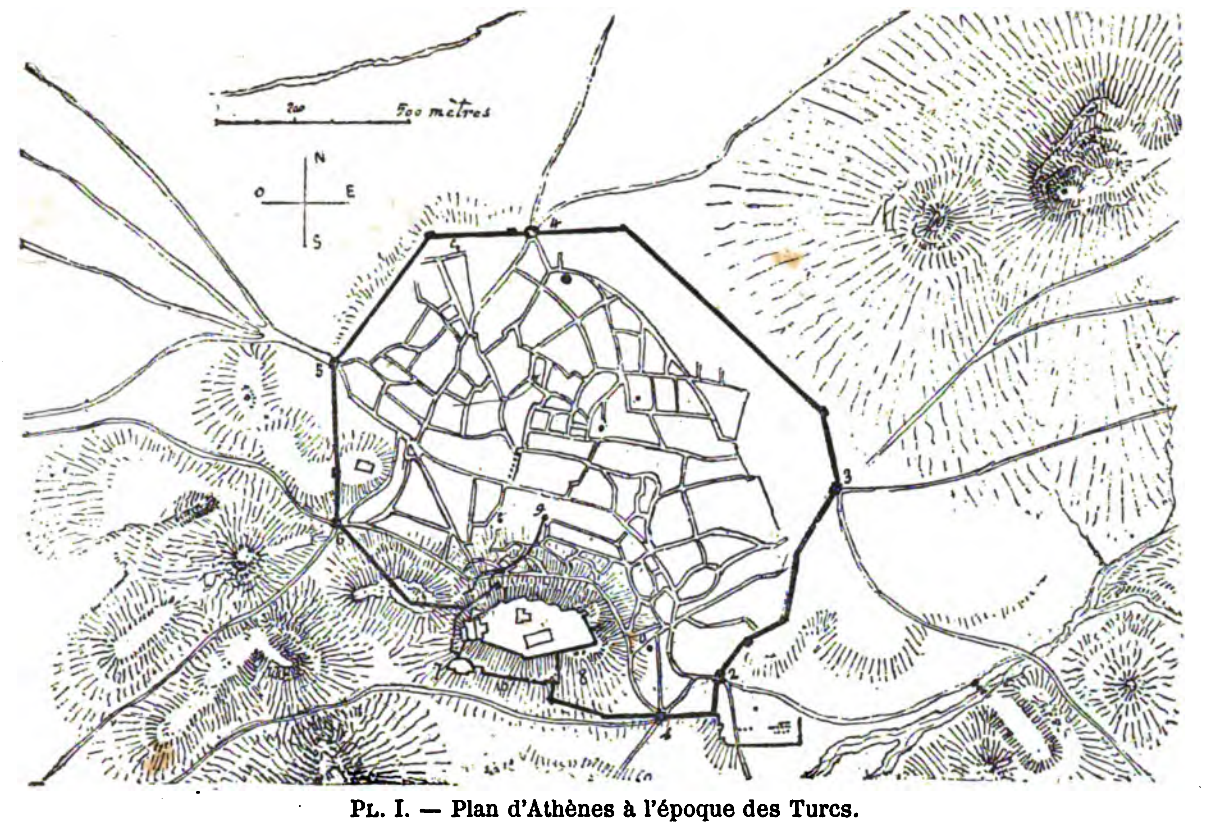
Pl. XIX. Escalier pélasgique, dit escalier de Pan (état actuel).
A. Mur de Valérien.
B. Bastion d'Odyssée, excavé en 1874.
C. Mur de l'Acropole.
H. Bastion antique.
M. Murs nord et ouest de ce bastion.
P. Pinacothèque.
a. Puits de la Clepsydre, dans la chapelle des Apôtres.

Nota. Les neuf marches inférieures, les onze marches supérieures et les quatre marches en retour sont modernes.

Pl. XX. Mur nord du bastion antique H (pl. XIX), percé d'une porte byzantine et exhaussé à deux époques différentes. Au bas, on aperçoit l'ouverture, ὀπή, par laquelle l'escalier pélasgique pénètre dans les premières enceintes de l'Acropole. — La vue est prise du mur A du bastion d'Odyssée.

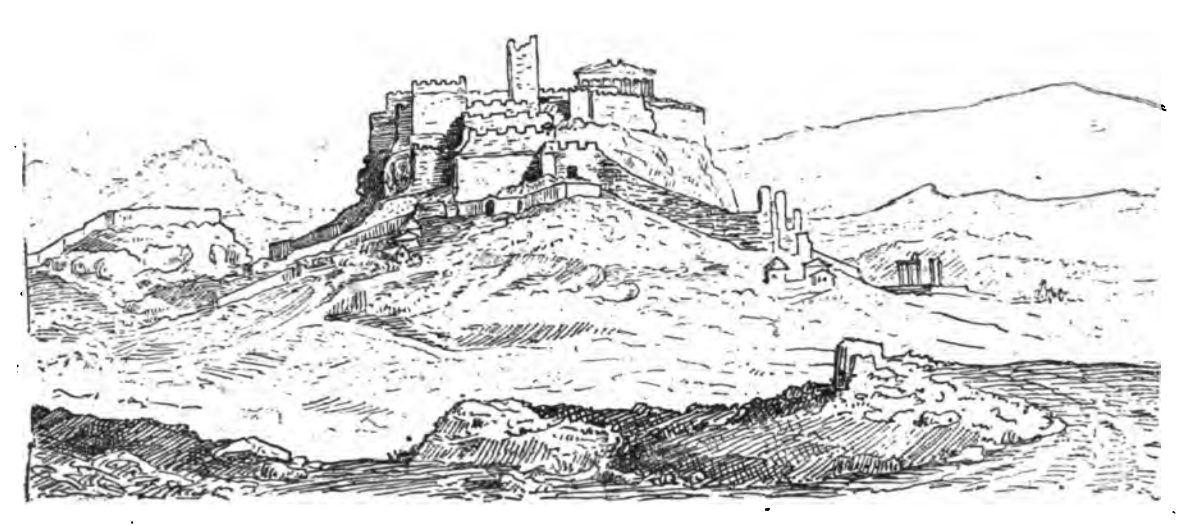
Pl. XXI. Le rocher de l'Acropole à l'état primitif.
a. Point culminant (Parthénon).
b. Premier gradin (Athêna-ergané).
c. Deuxième gradin (Artémis).
d. Troisième gradin (Athêna-nikê et pyrgos).
e. Cavité (appelée mer érechthéide).
f. Trou descendant dans une caverne extérieure (Agraulos).
g. Source (Clepsydre).
h. Saillie nord-ouest (Pinacothèque).
i. Grande dépression (Cimonium).
k. Saillie inférieure de l'ouest.

TABLE DES MATIÈRES

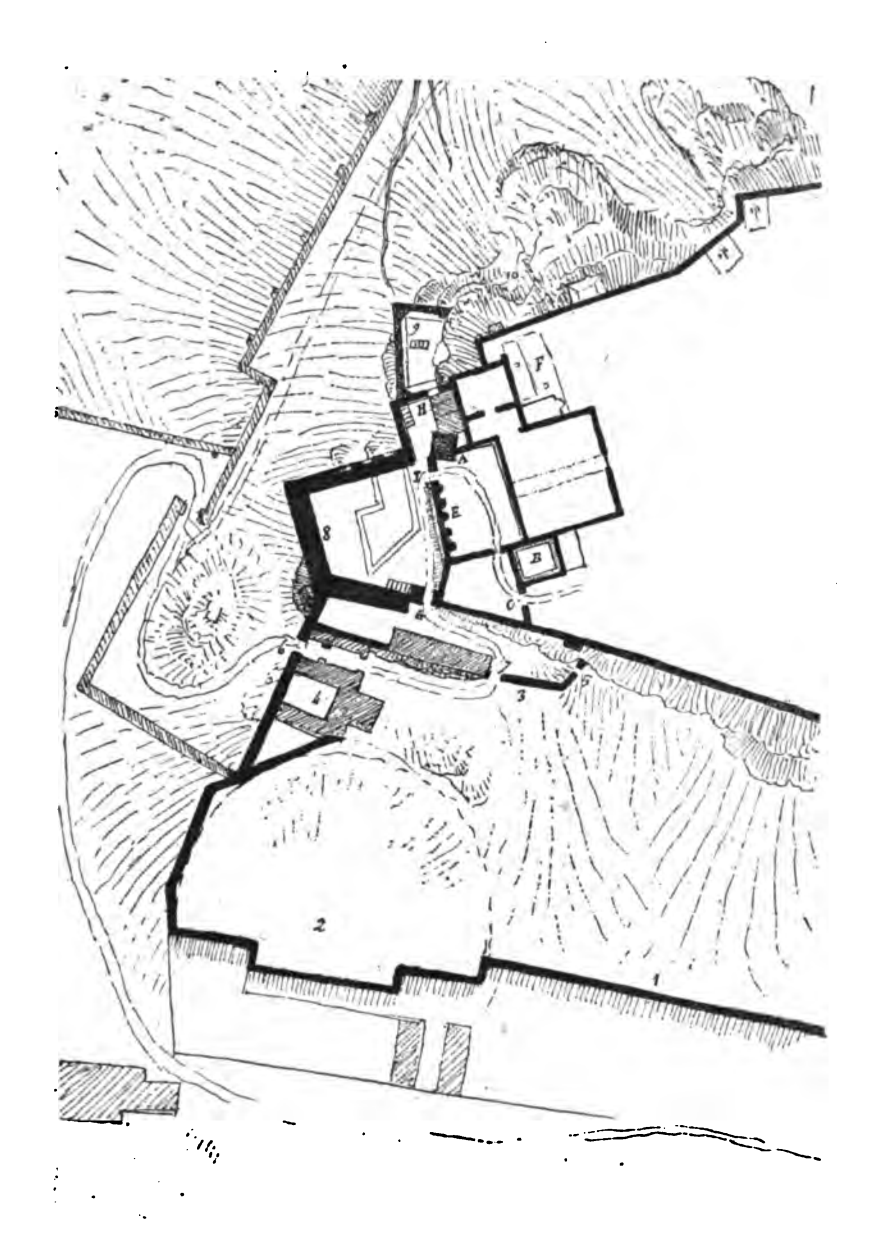


Pl. I. — Plan d'Athènes à l'époque des Turcs.

1. Porte albanaise ou Inté kapousi. — 2. Porte d'Adrien. — 3. Porte de la Mésogéa ou Bobonistra. — 4. Porte d'Eubée ou Gribos kapousi. — 5. Porte de Morée ou Mora kapousi. — 6. Porte du Pirée ou Arslan kapousi. — 7. Théâtre d'Hérode. — 8. Emplacement du théâtre de Bacchus. — 9. Tour des Vents et bazar. — 10. *Recinto basso* de Vernéda.



Pl. II. — Partie centrale du dessin de M. Cockerell, montrant l'ouest de l'Acropole avec ses enceintes superposées.

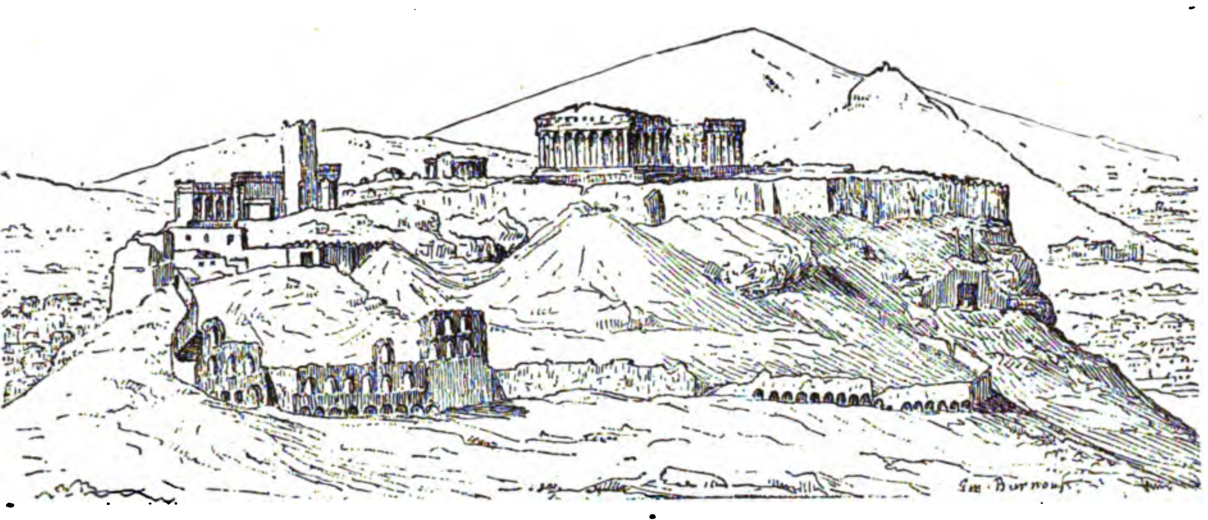


PL. III. — Plan de la partie occidentale de l'Acropole au temps des Turcs.

1. *Recinto basso* de Vernéda. — 2. Théâtre d'Hérode. — 3. Mur transversal. — 4. Terrasse où était un tekké. — 5. Petite porte. — 6. Gros mur et porte voûtée. — 7. Porte et cour des gardiens. — 8. Bastion turc. — 9. Bastion d'Odyssée et escalier de la Clepsydre. — 10. Grottes d'Apollon et de Pan. — A. piédestal d'Agrippa. — B. Grande tour. — C. Porte du château. — E. Mur et enceinte du milieu. — F. Réservoirs. — G. Porte menant dans la première enceinte. — H. Cour avec porte au nord, rouverte en 1822. — I. Porte de l'enceinte du milieu.

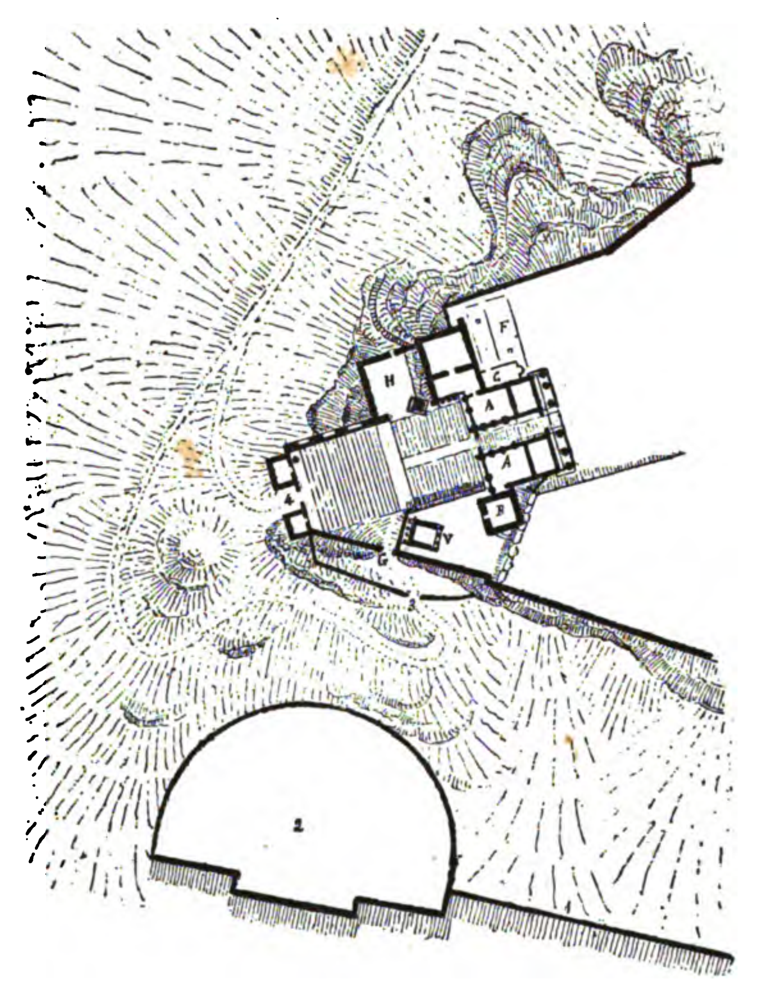


Pl. IV. — Réduction au sixième du tableau appartenant à M. L. Lacroix.
La vue est prise du penchant du Lycabette, et montre lo développement de la fortication turque.



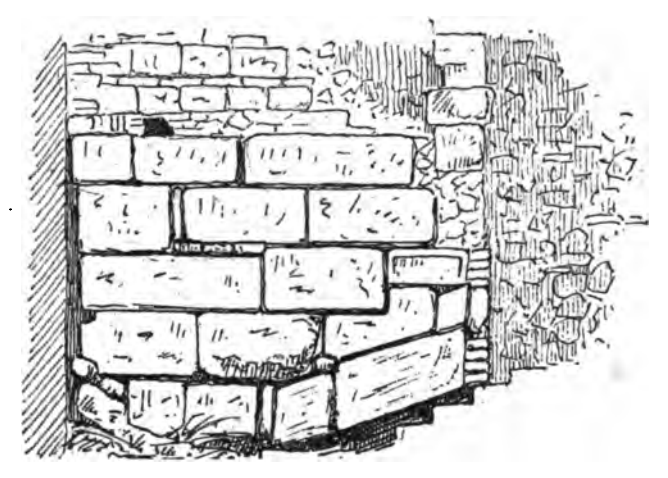
Pl. V. — Vue de l'Acropole, prise du tombeau de Philopappos ; dessin exécuté en 1847 par M. Em. Burnouf.

On y voit le *recinto basso* de Vernéda ; à gauche, la porte voûtée regardant l'ouest, et la porte des gardiens tournée vers le sud.

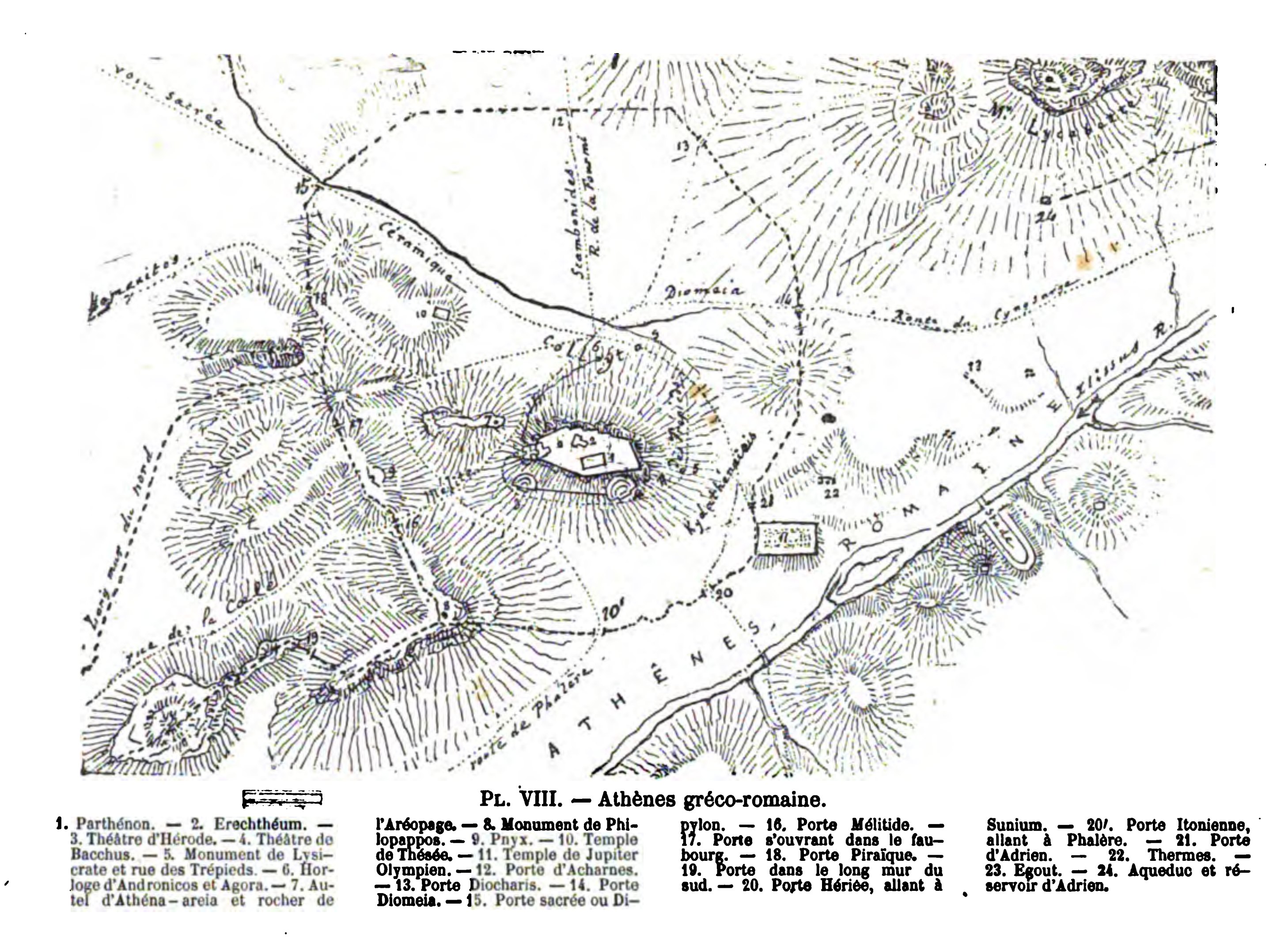


Pl. VI. — Partie occidentale de l'Acropole sous les ducs florentins.

1, 2. Ruines du portique d'Eumène et du théâtre d'Hérode. — 3. Porte extérieure. — 4. Porte d'honneur et grand escalier du palais. — A. Les Propylées changés en palais italien. — B. Grande tour d'Acciaiuoli. — C. Chapelle. — F. Réservoirs. — G. Porte du sud. — H. Bastion antique avec porte murée, au nord. — V. Temple de la Victoire-aptère.

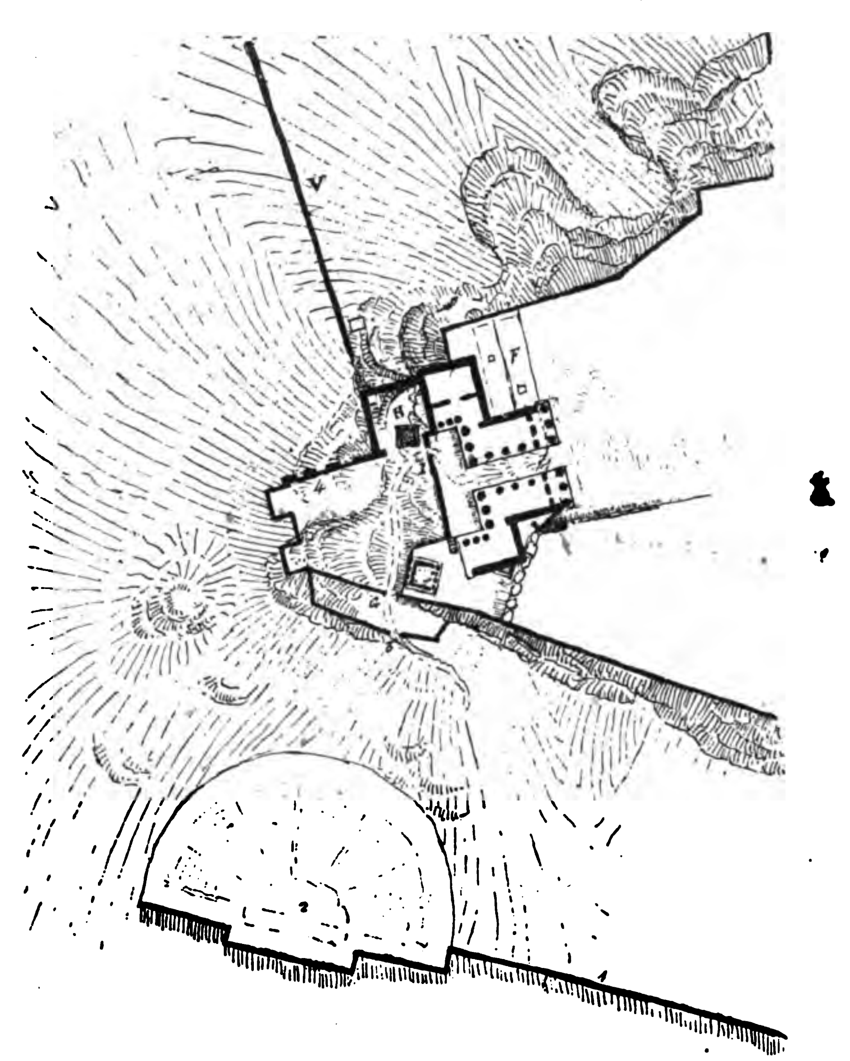


Pl. VII. — Mur du nord, à l'angle nord-ouest du grand escalier, face intérieure, montrant deux pierres posées obliquement.



PL. VIII. — Athènes gréco-romaine.

1. Parthénon. — 2. Erechthéum. — 3. Théâtre d'Hérode. — 4. Théâtre de Bacchus. — 5. Monument de Lysicrate et rue des Trépieds. — 6. Horloge d'Andronicos et Agora. — 7. Autel d'Athéna-areia et rocher de l'Aréopage. — 8. Monument de Philopappos. — 9. Pnyx. — 10. Temple de Thésée. — 11. Temple de Jupiter Olympien. — 12. Porte d'Acharnes. — 13. Porte Diocharis. — 14. Porte Diomeia. — 15. Porte sacrée ou Dipylon. — 16. Porte Mélitide. — 17. Porte s'ouvrant dans le faubourg. — 18. Porte Piraïque. — 19. Porte dans le long mur du sud. — 20. Porte Hériée, allant à Sunium. — 20'. Porte Itonienne, allant à Phalère. — 21. Porte d'Adrien. — 22. Thermes. — 23. Egout. — 24. Aqueduc et réservoir d'Adrien.



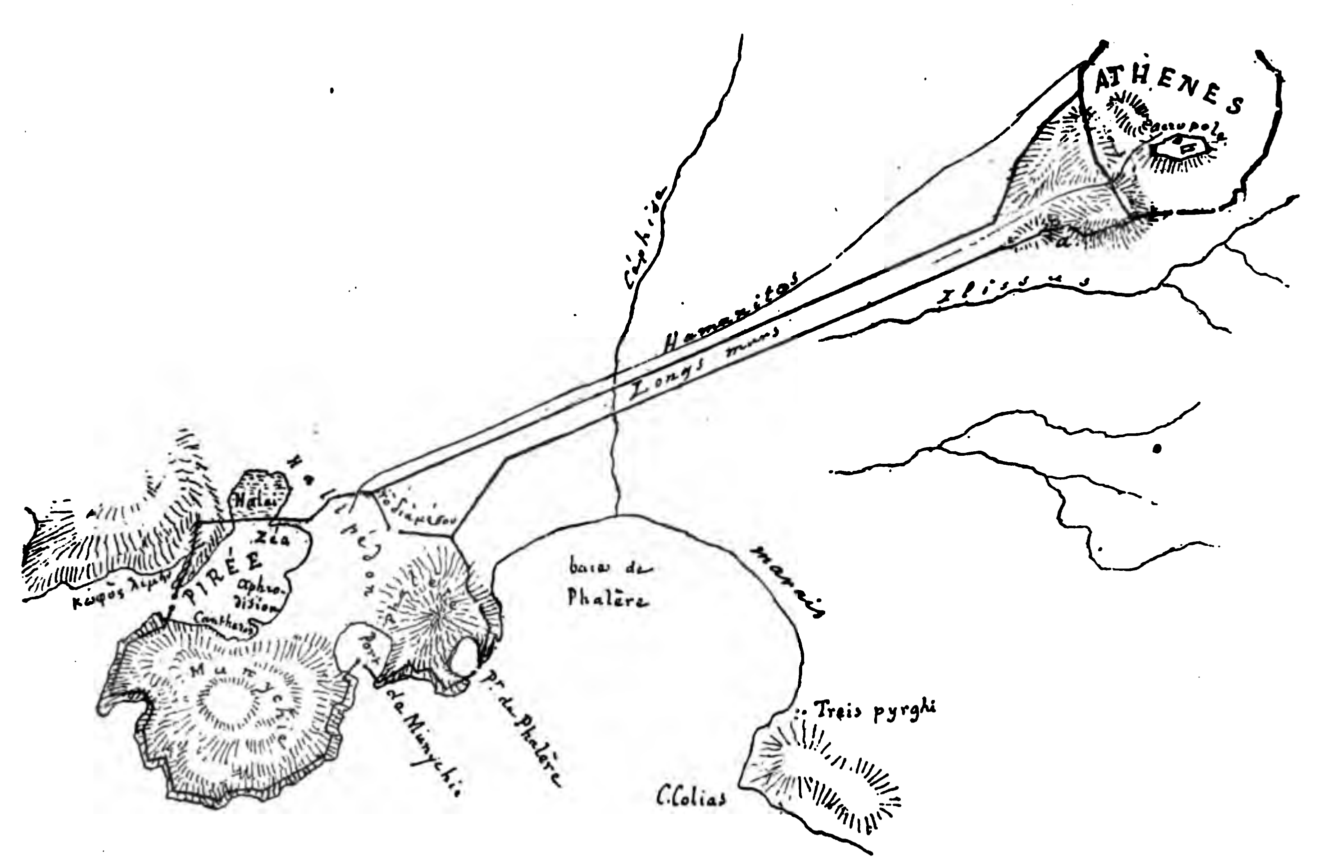
Pl. IX. — Partie occidentale de l'Acropole au temps de Justinien.

1. 2. Ruines du portique d'Eumène et du théâtre d'Hérode. — 3. Porte des gardiens. — 4. Mur de Justinien. — G. Porte du sud. — H. Bastion antique, escalier de Pan et piédestal d'Agrippa. — I. Mur transversal et porte extérieure. — F. Réservoirs. — V. Mur de Valérien.

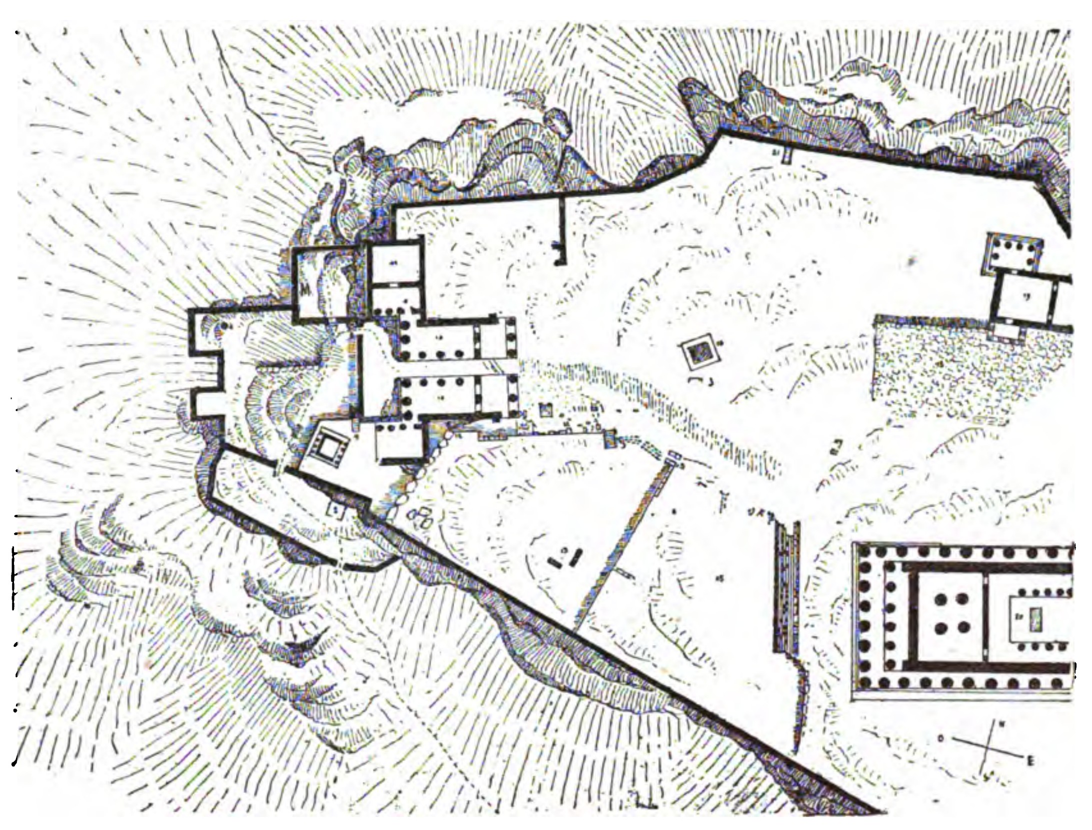


Pl. X. — Médaille du cabinet de Paris, amplifiée.

Elle montre l'Acropole avec la grotte de Pan, l'escalier pélasgique, les Propylées, la Minerve-promachos et le Parthénon.

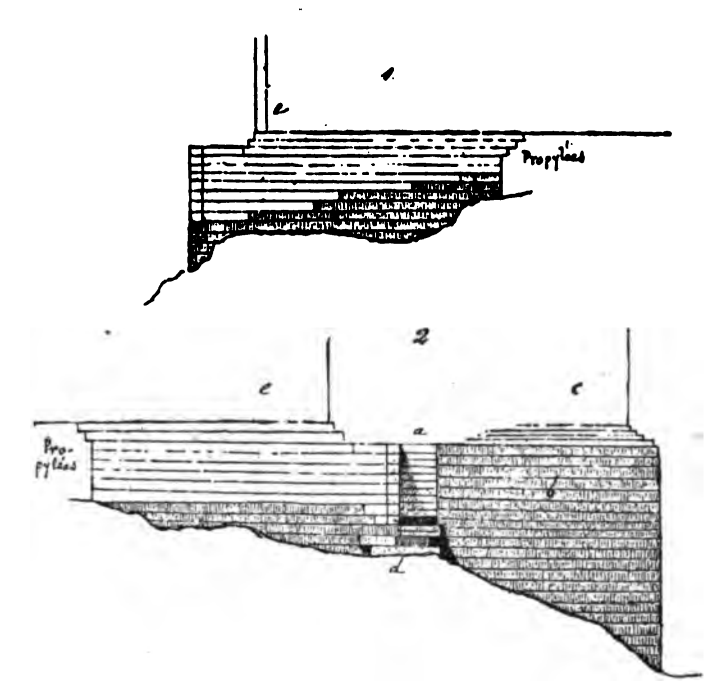


Pl. XI. — Carte d'Athènes et des ports, montrant les Longs-Murs dans leurs rapports avec les enceintes des deux villes.



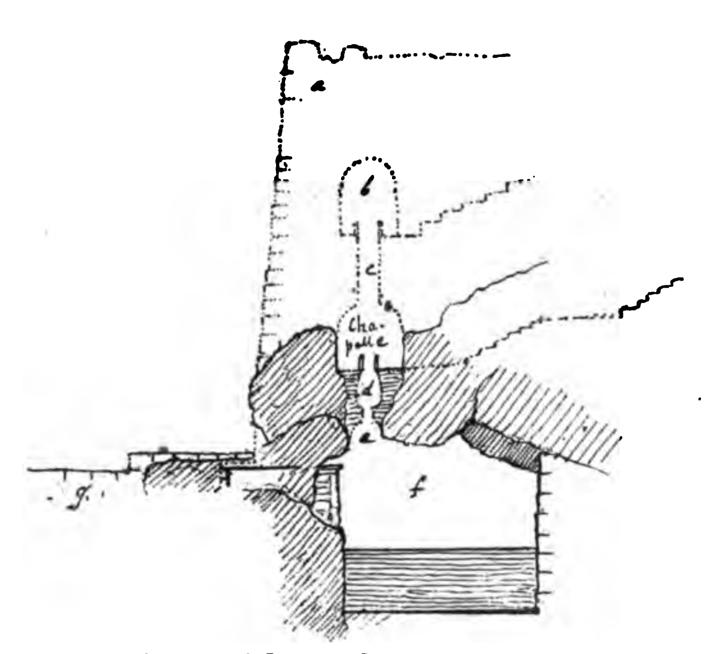
Pl. XII. — Partie occidentale de l'Acropole après Périclès.

1. Porte extérieure. — 2. Temple de Dêmêter-Chloé. — 3. Porte du sud. — 4. Puits creusé dans le roc. — 5. Fontaine Clepsydre et escalier pélasgique. — 6. Grotte d'Apollon et de Pan. — 7. Porte du nord et bastion moyen. — 8. Mur de terrasse et porte. — 9. Escalier et temple d'Athêna-nikê. — 10. Propylées. — 11. Pinacothèque. — 12. Mur cyclopéen et jambage d'une ancienne porte. — 13. Temple d'Artémis. — 14. Statue d'Athêna-promachos. — 15. Temple d'Athêna-erganê. — 16, 16. Stèles, piédestaux, etc. — 17. Piédestal de marbre noir. — 18. Pavé polygonal. — 19. Temple d'Athêna-polias et de Posidôn. — 20. Temple d'Athêna-parthénos ou Parthénon. — 21. Escalier de l'Agraulion.



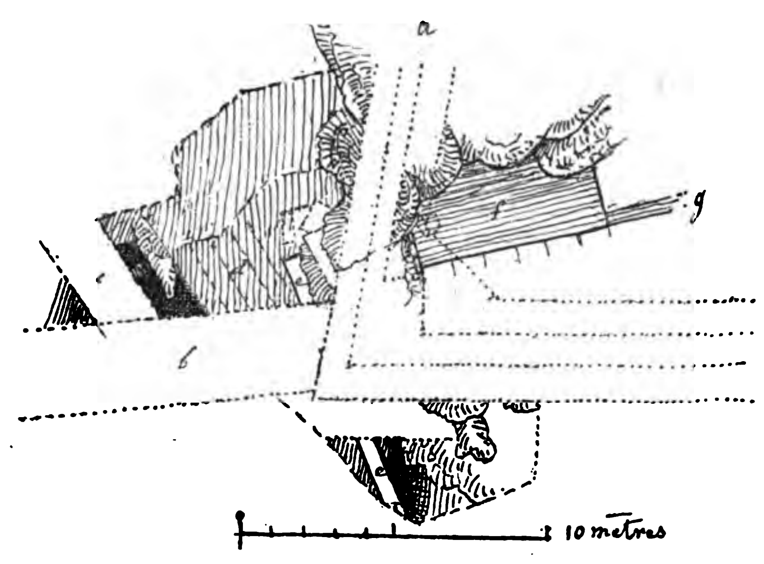
Pl. XIII.

1. Substruction de l'aile nord des Propylées. — 2. Substruction de l'aile sud; l'escalier, *a;* le pyrgos, *b;* le temple de Minerve-Victoire, *c;* les pierres formant saillie, *d;* l'aile des Propylées, *e*.



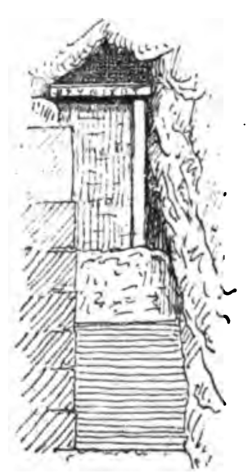
Pl. XIV. — Coupe de la fontaine Clepsydre avant la démolition.

a. Bastion d'Odyssée. — *b.* Niche voûtée avec escalier (1822). — *c.* Tube de 1822. — *d, e.* Tubes plus anciens, descendant de la chapelle dans le bassin. — *f.* Bassin construit sous les rochers. — *g.* Mur de Valérien.



Pl. XV. — Plan de la Clepsydre.

a. a. **Bastion d'Odyssée. —** *b.* **Mur de Valérien. —** *c.* **Mur plus ancien. —** *d.* **Grand dallage sur un souterrain moderne. —** *e.* **Mur antique. —** *f.* **Bassin de la Clepsydre. —** *g.* **Canal amenant l'eau dans le bassin.**



Pl. XVI. — Niche intérieure de la Clepsydre.

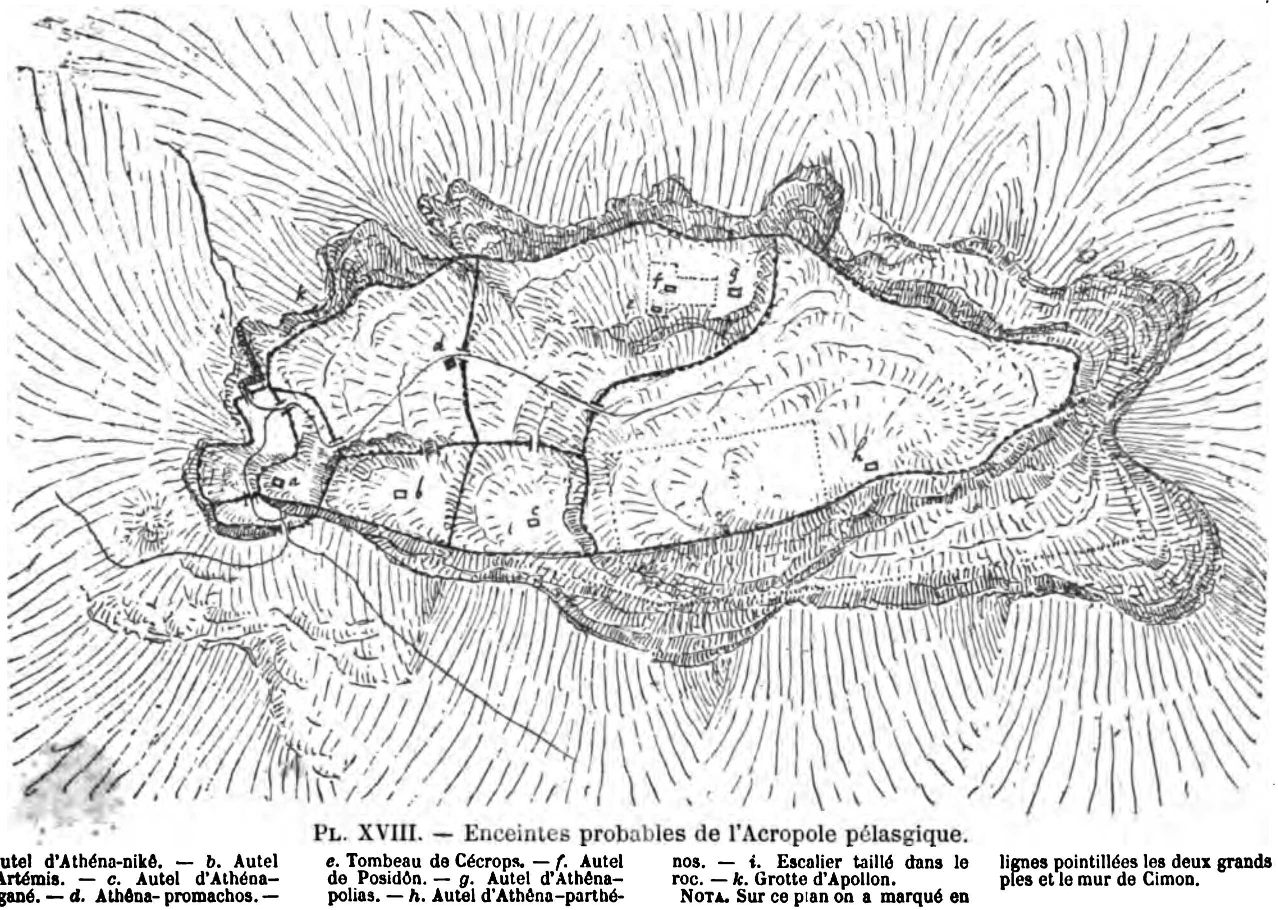
A gauche, mur extérieur dont l'assise supérieure est en marbre.





PL. XVII. — Partie ouest de l'Acropole après Pisistrate.

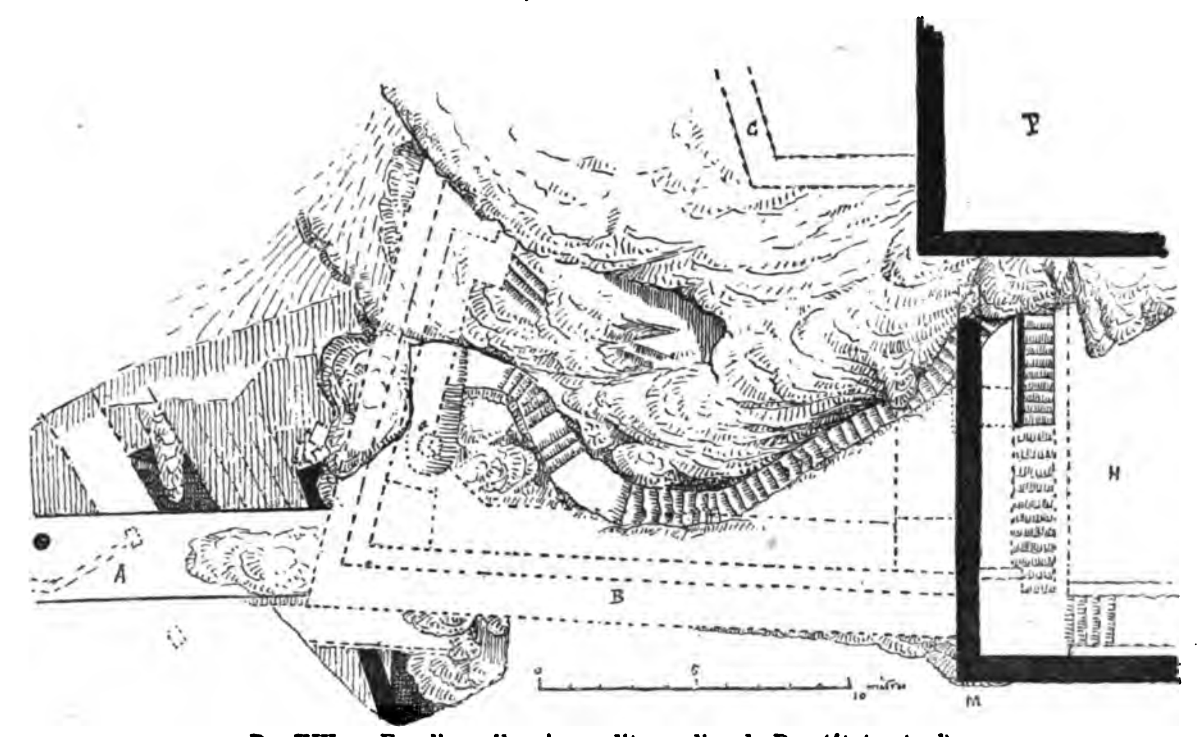
a. Porte extérieure. — *b.* Porte du sud. — *c.* Porte du nord au haut de l'escalier pélasgique. — *d.* Porte moyenne. — *e.* Porte double ou porte principale de la forteresse. — *f.* Statue d'Athêna-promachos. — *g.* Artémis. — *h.* Athêna-Nikê. — *i.* Déméter-Chloé. — *k.* Grotte d'Apollon. — *m, m'.* Murs pélasgiques.



Pl. XVIII. — Enceintes probables de l'Acropole pélasgique.

a. Autel d'Athéna-nikê. — *b.* Autel d'Artémis. — *c.* Autel d'Athéna-ergané. — *d.* Athêna-promachos. — *e.* Tombeau de Cécrops. — *f.* Autel de Posidôn. — *g.* Autel d'Athêna-polias. — *h.* Autel d'Athêna-parthénos. — *i.* Escalier taillé dans le roc. — *k.* Grotte d'Apollon.

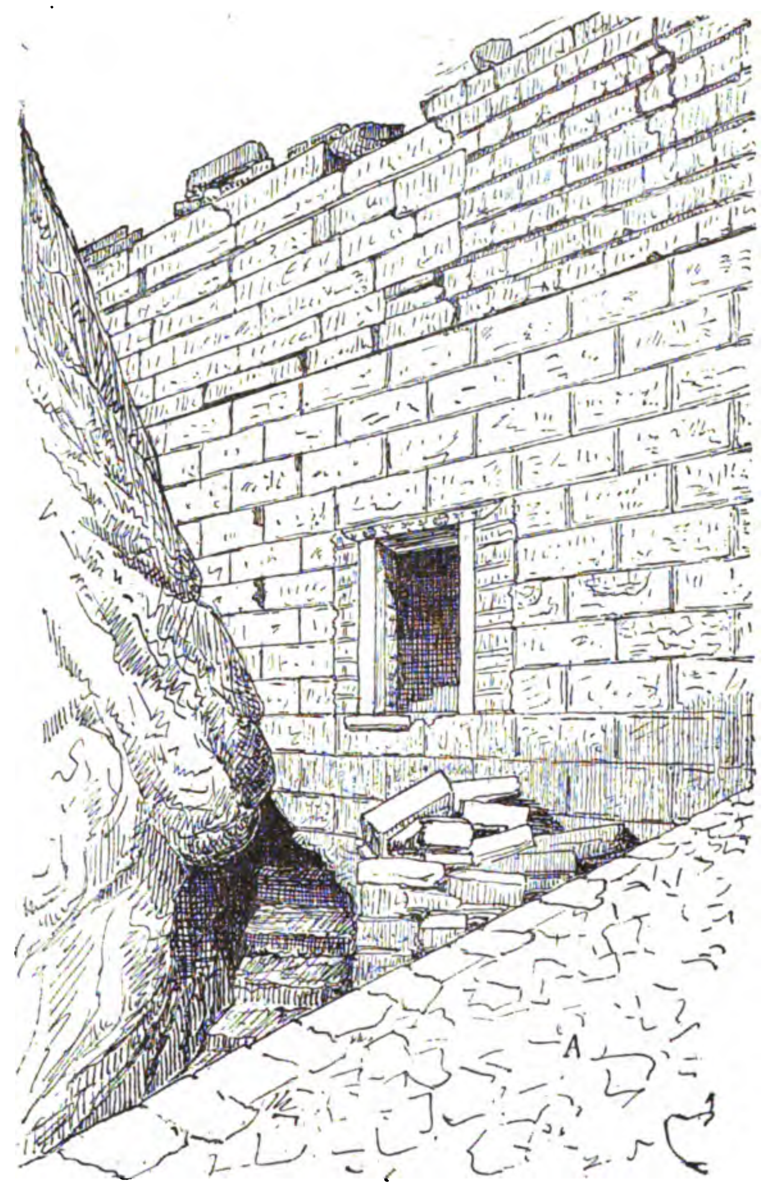
Nota. Sur ce plan on a marqué en lignes pointillées les deux grands temples et le mur de Cimon.



PL. XIX. — Escalier pélasgique, dit escalier de Pan (état actuel).

A. Mur de Valérien. — B. Bastion d'Odyssée, excavé en 1874. — C. Mur de l'Acropole. — H. Bastion antique. — M. Murs nord et ouest de ce bastion. — P. Pinacothèque. — *a*. Puits de la Clepsydre, dans la chapelle des Apôtres.

NOTA. Les neuf marches inférieures, les onze marches supérieures et les quatre marches en retour sont modernes.



Pl. XX. — Mur du nord du bastion antique H (pl. XIX), percé d'une porte byzantine et exhaussé à deux reprises différentes.

Au bas, on aperçoit l'ouverture ὀπή, par laquelle l'escalier pélasgique pénètre dans les premières enceintes de l'Acropole. — La vue est prise du mur A du bastion d'Odyssée.

